

L'ESPION
CHINOIS:

OU,

L'ENVOYE SECRET

De la Cour de PEKIN,

Pour examiner l'Etat présent de l'EUROPE.

Traduit du CHINOIS.

TOME SIXIEME.

A COLOGNE.

MDCCLXIV.

X

1607/4546.



L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

JE t'avois préparé d'avance à la chute du plénipotentiaire de France : elle a eu son plein effet ; brave, & courageux comme il est, il a accepté la première occasion qui s'est présentée de se battre.

Il a fallu l'enfermer dans une chambre, & appeler la garde chez un secrétaire d'état où il se trouvoit, pour lui faire signer un écrit la baïonnette au bout du fusil, par lequel il consent d'oublier qu'il est soldat, pour se souvenir qu'il est ministre.

Comme la politique en Angleterre tire conséquence de tout ; il y a des Bretons

TOM. VI,

B

qui

qui prétendent que cette détention qui a mis pour quelques minutes la couronne de France aux arrêts, est de bonne augure pour celle d'Angleterre.

Il y en a même qui poussent la superstition politique jusques à croire qu'à la première bataille entre les deux-nations le Roi de France fera fait prisonnier. On m'a parlé néanmoins d'un lord Anglois qui, malgré l'augure, offre de parier mille-guinées que cet événement n'arrivera pas : il dit pour sa raison que Louis XV. ne va point à la guerre.

C'est ainsi que les ministres mettent les couronnes en spectacle dans les Cours étrangères, & que ceux que les souverains y envoient pour faire respecter leur sceptre, sont les premiers à les exposer à la dérision publique.

L E T

L E T T R E II.

*Le Mandarin Kie-tou-na, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Paris.*

de Pékin.

SUR quelques représentations qui furent adressées dernièrement à la Cour contre la religion Chrétienne, & les ministres qui l'enseignent ici, l'empereur établit un conseil extraordinaire pour l'examiner. Les Mandarins Chinois qui s'en firent rapporter le dogme & la morale, la trouverent ridicule, folle, extravagante, dénuée de bon sens & absurde par ses cérémonies : mais incapable de porter aucune atteinte aux loix fondamentales de l'état, parcequ'elle est étaiée de tous côtés par la douceur, la modération & l'humanité, & que l'obéissance & la soumission en sont les premiers fondemens. Le vol, l'homicide, le viol, y sont deffendus. Il y est dit, vous ne mentirez point, vous ne calomnierez pas, vous n'enlèverez point la femme de votre prochain. L'amour de Dieu, la justice, le renoncement à ses passions y sont recommandés par tout.

D'ailleurs on découvrit que cette religion est fort paisible & aimé la tranquillité, de manière que, sur le rapport qui en fut fait à la Cour, l'empereur ordonna que les choses resteroient sur le même pied où elles étoient auparavant, & permit aux bonzes de cette secte de continuer leur résidence à Pékin.

Je t'avoue que je ne comprends pas le contraste qu'il y a de cette religion à ceux qui la professent. J'ai fait faire des perquisitions secrètes sur la conduite domestique de ces mandarins Chrétiens qui passent les mers, & qui viennent avec tant de peines instruire des hommes qui ne leur sont attachés par aucuns liens : & j'ai trouvé que ces ministres du Christ sont vains, orgueilleux, remplis d'ambition, & qu'ils semblent ne respirer que pour prétendre aux rangs, aux honneurs & aux distinctions.

Expliques-moi cette énigme, & si tu peux découvrir quel est leur dessein, fais moi le savoir : car je ne pense pas que les hommes, dans leurs grands travaux, agissent au hasard. Il y a toujours une cause première qui les fait mouvoir, & le plus souvent cette cause n'est pas celle qu'on s'imagine.

L E T.

L E T T R E III.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

IL ne falloit point établir de conseil extraordinaire pour examiner le culte des Chrétiens. Toutes les religions sont les mêmes, quant à la pratique de certains devoirs. Rien ne ressemble plus à la morale d'un dogme que celle d'un autre dogme. Elles deffendent toutes le vol, le mensonge, la calomnie, & recommandent l'amour du prochain, la charité & l'obéissance. Elles ordonnent la fuite des plaisirs illicites, & de travailler à obtenir la victoire sur ses passions.

S'il y avoit quelque secte qui se démentit dans un seul de ces points, elle périroit ; parceque la corruption, qui en seroit la suite, porte avec elle un germe de destruction.

Le dogme de chaque religion peut être différent : mais il faut que la morale soit la même.

Cette uniformité ne doit pas empêcher un sage gouvernement de se précautionner

contre une religion étrangere qui, n'étant pas celle de son climat ni celle de ses loix politiques & civiles, peut causer de grandes révolutions dans l'état.

Toutes les sectes, qui cherchent à s'introduire chez un peuple étranger, ne peuvent s'établir que par la soumission. C'est une des premieres maximes politiques du culte nouveau, il faut qu'il s'insinue insensiblement sans tumulte ; car s'il faisoit du bruit, le gouvernement public l'entendrait & le bannirait. L'obéissance & la résignation sont donc des qualités nécessaires pour se maintenir : mais quand elle est une fois établie irrévocablement, que les grands de l'état l'ont embrassée, que le prince la protège, en un mot quand elle a aquis assez de forces pour exterminer la dominante, c'est alors qu'elle éclate & que, comme un torrent, elle renverse tout.

Cette même religion Chrétienne qui paroît si désintéressée à la Chine, & qui semble n'avoir aucune vuë, suivit le même plan auprès des païens. Elle fut longtemps dans le silence. Les empereurs Romains n'en entendirent presque point parler pendant plusieurs siècles. On eut dit qu'elle ne demandoit rien, tant elle paroif-

soit

soit défintéressée : mais lorsque, dans l'obscurité de la nuit, elle eut fait jouer tous ses ressorts, préparé toutes ses machines, & que ses forces furent égales à celles de la dominante, elle se déclara ouvertement son ennemie & l'abbatit d'un seul coup. Elle rendit Chrétienne toute l'Europe & obligea les souverains à se faire baptiser. Il n'y a point de gouvernement aujourd'hui dans cette partie du monde qui ne suive ses loix. Son ambition ne s'est pas bornée à l'Europe : l'univers entier est entré dans son plan. Elle cherche à asservir l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

Je me prosterne devant la profonde intelligence de notre auguste empereur, & admire toujours sa sagesse. Mais pourquoi assembler un conseil pour délibérer sur ce qui a déjà été décidé ? Nous avons plusieurs édits de nos empereurs, qui défendent de bâtir des églises au Christ, & aux Chinois d'embrasser cette religion : voilà qui décide la question.

A l'égard des missionnaires que tu regardes comme une énigme, leur conduite n'en est pas une. La passion favorite de ces gens-là est l'empire de la domination. C'est un retour d'amour-propre sur eux-mêmes qui devient plus sensible, à propor-

tion des peines & des travaux qui y sont attachés.

Il y a deux-manieres de satisfaire sa vanité. L'une est l'empire de la domination du gouvernement temporel, & cet amour-propre est celui des rois ; & l'autre la domination du gouvernement spirituel, & cet amour-propre est celui des prêtres. Le sentiment de ce dernier n'en est que plus vif, parcequ'au plaisir qu'il procure en cette vie, il joint l'espérance d'un bonheur éternel dans l'autre.

LETTRE IV.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

de Lisbonne.

JE t'écris de Lisbonne. Dieu créa le monde, & dix-mille-ans après il cracha sur la terre, & fit le Portugal. Ce Roïaume est encore plus nouveau que celui d'Espagne : on diroit qu'il sortit hier des mains de la nature.

Les hommes y sont à former, les terres à cultiver, & les arts à créer. C'est l'Amérique de l'Europe. Le Portugal est encore à découvrir.

Je

CHINOIS.

9

Je dirois volontiers que ce peuple est au berceau, qu'il ne fait que de naître. Peut-être qu'il fut vieux autrefois : mais il est retombé dans l'enfance.

J'ai remarqué que les gouvernemens Européens ont leurs âges périodiques de force, de foiblesse, de grandeur, & d'avilissement. Les peuples sont tour-à-tour, puissans, foibles, actifs & languissans.

L'état présent du Portugal est l'engourdissement. Je te parlerai de ce peuple dans plusieurs de mes lettres ; c'est bien la même terre qui porte tous les Européens : mais ces hommes sont bien différens de ceux qui habitent le reste du continent.

L E T T R E V.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

J'Allai ces jours passés diner chez un lord de cette ville, qui m'avoit invité depuis longtems. A la fin du repas, après qu'on eût ôté les plats, & servi les bouteilles, un de la compagnie prononça

ce mot, *Ob-or-Nob* : c'est une espèce de générale de table, pour avertir les buveurs de se mettre sous les armes, pour commencer les fantés, ou *toft*, comme on les appelle ici.

Il y a pour cela une marche établie : les *Toft* politiques passent les premières, ensuite elles vont en se dégradant jusques aux jolies femmes, qui à la fin font tous les honneurs de la table.

Je ne connois rien de mieux imaginé que les fantés pour ruiner la sienne. On se gorge de vin, jusques à perdre la raison, & on sort presque toujours de table, incommodé de l'embonpoint qu'on vient de souhaiter aux autres. La *toft* de la Famille Royale suffit elle seule, pour enivrer une compagnie. Sur le pied actuel de sa propagation, il est question de neuf rasades, à moins qu'on ne veuille plonger toute la Cour dans un verre de vin.

Il faut que la mesure des fantés que l'on porte, soit géométriquement la même, & qu'il n'y ait pas une ligne de différence dans les rasades, car il est deffendu à qui que ce soit dans une table Angloise de ne pas s'incommoder.

Ces fantés sont ici la source d'une infinité de maladies : elles donnent la goutte,
la

la pierre, & la gravelle ; elles tuent la plupart des Bretons qui crévent à force de fantés.

Il faut pourtant qu'on croie que certaines *toft* peuvent faire du mal, car il est deffendu ici de boire à la santé d'une certaine personne *.

Les *toft* Angloises ne sont pas sédentaires, elles sont toujours par voie & par chemin ; elles voïagent le monde, & parcourent la terre d'un bout à l'autre. Un général qui est à trois-cens-lieuës de la Grande-Bretagne, enivre ici tous les jours une infinité de gens, qui non seulement n'ont jamais bu avec lui, mais même dont il ignore le nom & l'existence. Il arrive souvent qu'on boit à la santé des morts, & qu'on apprend par la poste, à la suite d'un repas, qu'on a *tofté* des cadavres.

En tems de guerre, il y a une *toft* de plus ; on s'enivre à la prospérité des armes de la nation ; c'est-à-dire, qu'on range sa constitution, dans la proportion qu'on raccommode celle de la république.

Chaque quartier de Londres a une santé qui lui est particuliere ; la rue *St. James-Tofte* différemment de celle de *Lombards-Street* ; l'enclos de la bourse ne se gorge

B 6

pas.

* Le Prétendant.

pas de vin à la santé de la Cour, cette ivrognerie est réservée ici à la qualité.

En France, on boit aux présens ; en Angleterre on porte la santé des absens. Je ne saurois te dire si c'est une impolitesse que de *tofter* le beau sexe en personne ; mais il est certain qu'en Angleterre, on attend que les dames soient forties de table, pour boire à leur santé.

Il y a telle femme dont la *tofte* est si fort à la mode, qu'elle peut se vanter d'avoir enivré plusieurs fois la république entière à son honneur & gloire. Cependant ces *tostes* ne sont pas favorables aux jeunes dames ; car tandis que les cavaliers s'enivrent à la taverne à force d'avaler leur nom, elles se trouvent sans adorateurs.

On m'a parlé d'une jolie femme de la Cour, qui deffendit à tous les jeunes seigneurs de sa connoissance, de boire à sa santé : cette politique lui réussit. Plusieurs cavaliers qui *tostoient* son nom, depuis le matin jusques au soir, après cette deffense, passant moins de tems à la taverne, étoient plus assidus à sa toilette.

Il y a à l'égard du sexe des *tostes* modestes, & des *tostes* immodestes ; c'est à dire, la santé des femmes qui ont de la vertu, & la santé de celles qui n'ont point de mœurs,

mœurs. Les *toftes* de ces premières, sont en si petit nombre, qu'elles ne dérangent jamais les cerveaux Bretons ; toute la joie des tables Angloises roule sur ces dernières.

Quoi qu'il y ait un recueil des *santés*, dont le nombre n'entreroit pas dans un large volume, comme les répétitions sont encore plus nombreuses, on se trouve souvent au dernier feuillet du livre des *toftes*. Alors faite d'amis, on boit à la santé de ses ennemis, car il faut que les Anglois *toftent* en buvant.

On dit qu'un *club* de buveurs établis sous le règne de la Reine Anne, voulant vider des bouteilles, sans se donner la peine d'imaginer tous les jours de nouvelles *santés*, forma le diabolique projet de *tofter* l'enfer. On porta d'abord la santé de Lucifer, avec tout le reste de la famille infernale ; mais cette *toft* fut bientôt épuisée, car il y a moins de démons, que de damnés. Pour faire durer la débauche, on s'acrocha à ceux qui souffrent des peines éternelles. Le *Club* a déjà bu deux-mille-tonneaux de vin à la santé des Papes & des cardinaux qui grillent dans l'enfer depuis l'établissement du Christianisme.

On croit qu'au commencement du siècle prochain, il portera la santé des moines.

moines & des prêtres Romains ; ce qui, à vuë de pais, lui procurera des rasades pour deux ou trois-cens-ans ; & si à la suite de ceux-ci, il boit à la santé des empereurs, des Rois, des politiques, des ministres, & secrétaires d'état, qui sont damnés, il aura de quoi *toster*, jusques à la fin du monde.

L E T T R E VI.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

IL y a ici un animal dont nous ne connoissons point l'espèce à la Chine. On l'appelle l'homme à bonne fortune. C'est un être qui s'occupe depuis le matin jusques au soir à faire semblant d'être heureux auprès des femmes. Son travail n'est pas d'avoir des fortunes, mais de persuader aux autres qu'il en a.

Cet homme idéal a des peines réelles ; car il faut qu'il s'occupe continuellement à imaginer des stratagèmes, pour soutenir sa réputation ; qu'il affecte d'être familier avec des femmes qu'il ne connoît point ; & qu'il publie des faveurs qu'il n'a
jamais

jamais reçues. Il faut qu'il touffe beaucoup, qu'il affecte d'être enrhumé, pour faire comprendre par-là qu'il passe la nuit chez les belles, & qu'il sort de chez elles dès le grand matin ; qu'il ait toujours sur lui une douzaine de beaux portraits en miniature, pour donner à entendre qu'il est l'adonis des originaux ; qu'il galope toutes les promenades publiques ; car, si un homme à bonnes fortunes, ne se trouvoit pas régulièrement tous les jours à toutes, il perdrait son rang.

Qu'il soit à l'opéra, lorsqu'on tire le rideau ; à la comédie de Covent-garden, au milieu de la pièce, & à Drury-lane, lorsqu'on baisse la toile : car ce sont-là les fonctions d'un homme à bonnes fortunes. Un Chinois seroit bien malheureux d'être aussi fortuné que cela.

LETTRE VII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

J'ETOIS en visite, dernièrement, chez une dame de qualité de cette ville, qui est mariée depuis plusieurs années, lorsqu'un Anglois qui étoit venu, comme moi, pour lui rendre visite, lui demanda combien elle avoit d'enfants. La dame lui répondit qu'elle ne tenoit pas compte de ces minuties-là, qu'elle n'en savoit rien; mais que, s'il vouloit se donner la peine de le demander à sa fille de chambre, il en feroit d'abord instruit. Tu dois juger par-là si les femmes Européennes savent ce qui se fait dans leur ménage, puis qu'elles ignorent ce qui se passe dans leur lit.

Une femme du grand monde croiroit se déshonorer, si elle connoissoit l'état de ses affaires : ce soin roule sur un intendant principal. Son mari qu'elle regarde comme le premier domestique de la maison, en partage le soin avec une douzaine de valets : cela s'appelle ici la communauté du mariage.

Les

Les sociétés particulieres sont l'image de la société générale ; la maison de chaque citoïen est un état dans l'état : ce sont de petites républiques qui forment la grande.

La nature & la religion, en unissant un homme à une femme par le mariage, ont distribué à chacun leurs charges : l'un a ses obligations, & l'autre ses devoirs ; ils n'y sauroient manquer, sans troubler l'ordre domestique, & renverser la république.

A la Chine les femmes connoissent là-dessus leur devoir, & ne s'en écartent jamais. Renfermées dans leur domestique, elles passent leur vie dans leur ménage ; cette affaire est pour elles la premiere affaire. Cette morale de l'Himen en Europe n'est point connue : on diroit qu'une femme ne s'unit ici à un homme, que pour n'être tenue à aucune obligation ; & qu'elle ne se marie, que pour n'avoir point de devoirs à remplir.

L E T T R E VIII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

L E S gouvernemens Européens ne pourvoient pas à la subsistance des citoiens; cette affaire qui devrait être celle de la constitution politique & civile, est toujours celle du hazard : chacun vit comme il peut.

Il y a tout plein de de gens en France & en Angleterre qui n'ont point d'existence en propre, ils vivent de la seconde main, leur revenu est fondé sur le superflu des autres.

On dit qu'il y a vingt-mille-personnes à Paris, & à Londres, qui se levent tous les matins, sans savoir où aller diner. Leur existence qui ne tient qu'à un repas quotidien, se remonte tous les jours, comme une pendule : leur vie n'est composée que de vingt-quatre-heures, au bout desquelles ils renaissent de nouveau. Ils doivent à autrui, jusques à l'air qu'ils respirent. Il faut une sorte de talens pour rendre ainsi le public, tributaire de sa propre existence.

Ceux-

Ceux qui tiennent le premier rang parmi ces hommes d'un jour, sont les faiseurs de projets ; ils en ont toujours une demi-douzaine tous prêts dans leur portefeuille, pour faire part au premier venu : quoi qu'il soit toujours question d'un profit certain de plusieurs millions, ils vous en cèdent une grande part pour une petite somme qu'ils exigent d'avance. Ce qu'il y a d'admirable dans ce marché là, c'est qu'ils sont sûrs de la réussite ; ils connoissent les ministres, parlent aux grands, & ont les avenues ouvertes ; ils ont tout, il ne leur manque que de l'argent.

Les seconds sont les gens à secret, Ceux-ci savent faire de l'or & transmuter les métaux ; ils fouillent dans les replis les plus sombres de la physique, la nature n'a rien de caché pour eux. Le profit est encore ici tout clair, pour quelques pièces d'argent ils vous offrent un grand nombre de lingots d'or. Ces derniers commencent à être un peu décriés ; néanmoins ils ont leurs chalans ; car grâce à la folie de l'esprit humain, on n'est pas encore revenu du métier de faire de l'or.

Mais le nombre de ceux qui s'adonnent au grand oeuvre à Londres, n'est rien, en comparaison de ceux qui se mêlent du
petit

petit oeuvre. Les courtiers d'amour dans cette capitale, laissent bien loin derriere eux, ceux qui s'adonnent à toute autre intrigue : c'est le chemin le plus court pour arriver à la fortune. Il y a tout plein d'honnêtes gens aujourd'hui, qui se mêlent de ce métier ; un grand nombre de ceux qui occupent des emplois & des postes considérables, n'en jouïroit pas, s'ils avoient ignoré l'art d'accoupler : c'est maintenant l'intrigue par excellence. Il faut convenir que ces derniers intrigans sont très utiles dans la société ; sans eux le vice auroit un grand détour à faire, au lieu que par leur secours il arrive aussitôt à son but.

La troisieme classe de ceux qui vivent d'emprunt, sont les Parasites de profession, dont les grands ne peuvent pas se passer ; car qui vanteroit leurs équipages, leurs chiens, & leurs chevaux ? Qui feroit l'apologie de leurs cuisiniers ? Qui leur diroit qu'ils ont du goût, des connoissances, & de l'esprit ? Il faut être né dans la bouë & la bassesse du néant, pour se soumettre à l'humiliation de mentir continuellement, & les Parasites sont ces hommes bas & rampans.

Je

Je ne parle point des joueurs de profession. Ces intrigans forment une classe à part, & le nombre de ceux-ci à Londres égale celui des étoiles du firmament.

L E T T R E IX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

de Londres.

LE vice en Europe est si près de la vertu, que, de l'un à l'autre, il n'y a presque point d'intervale. Les honnêtes gens ici sont ceux qui mettent leur application à empêcher qu'on ne découvre qu'ils ne le sont point,

Je me rendis dernièrement avec le Baronet, dans une assemblée mêlée, qui passe dans Londres pour ce qu'on appelle la bonne compagnie.

Après nous être placés dans la salle & avoir examiné de près la compagnie ; tout ce que vous voïez ici, me dit mon compagnon à l'oreille, n'est que de la fausse monnoie. Quoi ! lui dis-je, cet homme habillé de noir, qui a l'air si édifiant, & qui me paroît être d'église, qui parle con-

continuellement de Dieu, & du néant des choses de ce monde, n'est qu'un imposteur ?

Je ne dis pas tout-à-fait cela, me répondit-il ; le personnage a des vertus. Sa morale pure édifie tous les jours ceux qui conversent avec lui. Il est assidu à ses devoirs & se fait une loi indispensable de remplir ses obligations : mais il a un foible pour cette dame qui est à côté de lui, que la rigidité de sa morale n'a jamais pu déraciner de son cœur.

Et cet homme du monde, ajoutai-je, qui est à deux-chaises de la sienne, qui vient de prouver qu'on ne peut être honnête homme & retenir le bien d'autrui, est-ce encore un imposteur ? Non, reprit-il, cet homme a des mœurs. C'est le casuiste le plus rigide que je connoisse sur l'article de la restitution. Il prouve géométriquement qu'on ne sauroit avoir aucune vertu, si l'on est porté par inclination à s'approprier le bien de son prochain. Je ne connois rien de plus édifiant ni de plus énergique, que les argumens qu'il emploie pour prouver cette vérité. Mais il retient lui-même injustement un grand dépôt, qui lui fut confié il y a quelques années, au préjudice du véritable propriétaire :

taire : ce qui lui donne les moïens d'avoir un bon carosse, avec lequel il vient commodément ici exposer sa morale sévère sur le crime abominable qu'on commet, en retenant ce qui ne nous appartient point.

Et ce troisieme, repris-jé, qui vient, dans le moment, de lancer un trait si mordant contre l'usure & les usuriers, est-ce encore un homme sans principes ? Non celui-ci, poursuit-il, a de la morale qu'il emploie ordinairement à décrier les prêts à intérêts avec nantissement. Il ne se contente pas de citer l'évangile à ce sujet, il emploie encore l'autorité des Païens qui les deffendoient sous de grandes peines. Il prouve démonstrativement que, dans quelque cas que ce soit, on ne peut, sans blesser son honneur & sa conscience, prendre *six pour cent* ; précepte qu'il observe lui-même à la lettre, car il a actuellement chez lui pour dix-mille-livres-sterling de nantissement à vingt-cinq.

Et cette dame d'un certain âge, en face de ce dernier, qui est habillée si modestement, & qui baisse sans cesse les yeux, & qui parle continuellement de Dieu, n'aime-t-elle pas ce dont elle parle tant ? Oui, me répondit-il, elle est animée d'un vif désir pour cette gloire divine
à la-

à laquelle elle aspire ; elle se met à tout moment en oraison, assiste régulièrement aux prières & passe tous les jours quatre heures à l'église. Il seroit à souhaiter seulement qu'elle ne choisit pas toujours le tems où il y a le plus de monde, que sa dévotion fût pour Dieu & non pas pour les hommes, & que sa charité Chrétienne ne la rendît pas si haute & si impérieuse dans sa maison. Enfin je voudrois que sa dévotion ne désespérât pas tous ceux qui sont autour d'elle ; & qu'en aimant Dieu, elle pût souffrir son mari, ses enfans & ses domestiques.

Et cette dame qui est derrière elle, continuai-je, qui vient de dire à ce cavalier, qui est de bout à côté de sa chaise, qu'elle ne peut pas souffrir qu'un homme la regarde en face : est-ce encore un jeu que cette conduite ? Non : cette femme est réellement d'une délicatesse inconcevable sur l'amour. Elle arracheroit, je crois, les yeux à un homme qui oseroit lui dire en face qu'il l'aime. Elle est là-dessus en général d'une force supérieure à son sexe : mais elle a un foible inconcevable pour ce jeune ecclésiastique qui est vis-à-vis d'elle. Foible, que toute sa morale n'a pu détruire,

truire, & que sa vertu lui reproche en vain tous les jours.

Et cette autre, repris-je, qui est à côté, & qui vient de se déchaîner, il n'y a qu'un moment, contre le luxe, la profusion, la prodigalité & la dépense exorbitante du siècle, qui selon elle arrêtent les progrès de la vertu, parceque l'éducation générale en est gênée; pratique-t-elle elle-même là-dessus tout ce qu'elle débite? Oui, me répondit-il, c'est une femme d'ordre, qui entend l'épargne: on prétend même qu'elle a lu le traité oeconomique d'Aristote, exprès pour se perfectionner dans les vertus domestiques. Elle ne connoît ni luxe, ni profusion: aussi épargne-t-elle à son mari des sommes considérables: mais elle en expose au jeu de plus grandes. Il n'y a pas longtems quelle perdit dans une nuit l'éducation de trois de ses enfans & la fortune de sa fille ainée, qui à cause de cela ne trouvera plus à se marier: &c. &c.

Voilà, reprit le Baronet, comment les gens chez nous, qui cherchent à se distinguer des autres par des qualités solides, acquièrent de la réputation. Monsieur, lui dis-je, votre vertu ressemble si fort au

vice, qu'un Chinois sans mœurs est aussi sage qu'un Européen vertueux.

Selon moi, il n'y a rien de plus dangereux que ces scélératesses couvertes du voile de la religion ou des considérations humaines. Je soutiens qu'en bonne morale le crime nud leur est préférable ; parceque sa nudité, qui révolte toujours, fait qu'on l'évite, au-lieu que la gase dont on le couvre fait qu'on le suit.

LETTRE X.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

de Lisbonne.

LE Roi de Portugal a des états immenses. Son domaine s'étend sur les quatre-parties du globe. Il régne pour ainsi dire sur l'univers. Son sceptre unit à l'Europe, l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique. La couronne de ce monarque couvre le monde entier. Les Romains qui conquièrent toutes les nations de la terre, ne portoient pas si loin leur empire. Cependant ce grand monarque est si petit, qu'il n'est presque point apperçu en Europe. A peine fait-on que cette monarchie

chie existe dans le continent ; c'est qu'elle n'a qu'un très petit nombre de sujets.

Le Portugal est si dépeuplé que le village où nous fabriquons notre porcelaine a plus d'habitans.

Cette dépopulation n'est pas l'effet d'un vice local. Le Portugal est peut-être le païs de la terre le plus propre à la propagation de l'espèce humaine. Son ciel est beau & serain, le phisique n'y est pas sujet à ces déréglemens qui gênent la nature dans ses productions : ce deffaut de population tire sa source du sistême du gouvernement. Les loix sur l'agriculture y sont sans vigueur. Il est permis à chaque citoïen de laisser son champ en friche, & à toute la nation de faire de la monarchie un païs inculte : or la culture, comme tu l'as vu ailleurs, est la mesure de la population.

Il n'y a ni colons ni ménagers dans ce Roïaume : on n'y sème point, on n'y recueille rien.

La récolte de cette monarchie se fait dans les nouveaux mondes ; on la porte toutes les années à Lisbonne dans des sacs de cuir en pièces d'or. C'est avec cette denrée qu'elle se pourvoit de toutes les autres.

Tu vois par-là que cette nation est tous les jours à la veille de mourir de faim. Il suffit pour cela que la récolte manque à deux ou trois-nations qui lui fournissent du pain, pour qu'elle n'en ait point ; car les peuples qui font le commerce d'oeconomie ne vendent que le superflu de leur subsistance.

Les besoins phisiques doivent se trouver dans l'état principal ; ceux de luxe & d'ostentation peuvent se tirer d'ailleurs ; mais il faut toujours que la nourriture, & le vêtement soient le fruit de la culture générale. Il est surprenant que des peuples qui se disent policés n'aient point ces notions, & qu'on puisse leur reprocher d'ignorer les premiers élémens du gouvernement politique, & civil.

LET.

L E T T R E X I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-fe, à Pékin.*

de Londres.

J'AI reçu la lettre suivante par la poste d'un fol. Un courier, qui se charge d'expéditions à un prix si modique, ne peut gueres être porteur de dépêches bien intéressantes : aussi ne te donné-je pas celle-ci pour une pièce qui le soit beaucoup.

J'imagine que c'est une critique du théâtre Anglois, car on s'y sert de toutes sortes de moïens pour en censurer les moeurs & les manieres.

“ Monsieur le Chinois,

“ On dit que vous n'avez point de
“ théâtre public à Pékin, & que toutes
“ vos pièces sont des rapsodies, que des
“ farceurs vont jouer dans les maisons,
“ lorsqu'ils y sont appelés. Il me sem-
“ ble que le deffaut d'un tel établisse-
“ ment répond mal à l'idée qu'on a de
“ votre nation, qui passe pour une des
“ plus policées de l'univers.

C 3

“ Il

“ Il n’y a que les spectacles qui distin-
“ guent les peuples civilisés de ceux qui
“ ne le font pas. Les sauvages ne sont
“ tels que parcequ’ils n’en ont point. Si
“ nous autres Anglois, n’avions point les
“ deux théâtres de *Covent-Garden* & de
“ *Drury-Lane*, on nous confondroit avec
“ les peuples les plus barbares du monde.
“ Enfin comment peut-on se donner des
“ mœurs, si l’on n’a point d’école où l’on
“ apprenne à en avoir ? La religion ne
“ les sauroit produire ; car il y a déjà
“ longtems que les gens d’esprit ne vont
“ plus à l’église, au lieu qu’ils assistent
“ tous les jours au théâtre.

“ Voici donc la méthode que vous devez observer, pour établir un théâtre dramatique à Pékin.

“ Il faut d’abord choisir un vaste terrain, dans lequel vous ferez construire une grande salle, qui puisse contenir trois ou quatre-mille spectateurs ; car il y a toujours plus de monde au théâtre qu’à l’église, & on a observé que la plus mauvaise pièce est plus courue que le meilleur sermon.

“ Vous entourerez cette salle dans l’intérieur de plusieurs rangs de loges séparées, afin que les jeunes dames &
“ les

“ les cavaliers puissent y jouer ensemble de petites scènes muettes, dans le
“ tems qu'on représentera la grande
“ pièce.

“ Vous y ferez construire une gallerie ;
“ car la réussite des pièces dépend beaucoup des gens de goût qui occupent
“ cette place.

“ Dans le fond de cette salle, vous
“ éleverez une charpente de bois d'environ cinq-pieds & demi de haut ; ce
“ qui formera le théâtre. Vous pratiquerez des ouvertures sur cette charpente, afin que l'enfer puisse se rendre
“ quelquefois sur la scène, & que les diables viennent y finir les mauvaises pièces. Le dessus sera fait en forme de
“ ciel ouvert, afin que les dieux aient la
“ liberté d'y descendre, & viennent s'y
“ mêler avec les acteurs, pour tirer souvent le poëte d'un grand embarras.

“ Vous placerez six grands lustres au milieu du théâtre, afin que les acteurs
“ y voient à parler ; car il est défendu au grand jour de se montrer sur la scène.
“ Si le soleil y paroïssoit, il gâteroit les
“ meilleures pièces qui, pour être représentées dans le vrai, doivent être jouées
“ au faux-jour.

“ Derrière le théâtre, vous construirez
“ de grands magasins pour les ustenciles
“ & équipages de la scène. Vous y en
“ ferez bâtir un, pour y renfermer une
“ vingtaine de nuées, & autant de cieux,
“ pour vous en servir au besoin.

“ A côté de celui-ci vous en établirez
“ un autre, pour y mettre le soleil & la
“ lune du théâtre, avec quelques étoiles.
“ Comme ces astres feront de toile, vous
“ aurez soin que les vers ne mangent
“ point le soleil, & que les rats ne rongent point la lune.

“ Quand vous aurez mis le firmament
“ en sûreté, vous penserez aux élémens
“ de la scène.

“ Comme les princes qui paroissent sur
“ le théâtre, viennent presque toujours
“ des Indes-orientales ou occidentales,
“ vous ferez une mer de carton, pour la
“ commodité des acteurs, laquelle mer
“ vous renfermerez dans un grand vestibule pour ne la lâcher qu’au besoin.

“ Il vous faudra aussi quelques rivières,
“ sans quoi vous jetterez dans un grand
“ embaras les principaux personnages ;
“ car, comme le pays du théâtre est beaucoup coupé, il vous faut des fleuves ;
“ mais cela ne doit pas vous embarrasser ;

“ car

“ car comme les ondes sont de planches
“ il n’y a qu’à donner l’entreprise de vos
“ rivières à un charpentier.

“ Il vous faut aussi quelques ponts pos-
“ tiches, sans quoi les acteurs laisseroient
“ le spectateur au-delà de l’eau.

“ Ce n’est pas le tout que d’avoir la
“ mer & des fleuves, il faut encore une
“ marine ; car comment pourroit-on faire
“ débarquer les Rois des Indes & du Ja-
“ pon sur la scène, s’il n’y avoit point de
“ vaisseaux.

“ On seroit alors obligé de les faire ve-
“ nir dans des caleches ou sur le dos des
“ chameaux, ce qui seroit beaucoup lan-
“ guir le spectateur, qui seroit obligé d’at-
“ tendre une année entière pour les voir
“ enfin arriver.

“ Dès qu’un principal personnage sera
“ débarqué, vous ferez aussitôt jeter
“ l’ancre, afin que la pièce qu’il doit
“ représenter ne fasse point naufrage
“ au port.

“ Il vous faut une demi-douzaine de
“ *Yaks* dorés pour enlever les princesses
“ qui ont de la vertu, & qui, ne voulant
“ pas se prostituer sur la scène, n’atten-
“ dent pour s’y résoudre que d’avoir pas-
“ sé la mer.

“ Vous construirez un enclos qui puisse
“ contenir une vingtaine de palais, des jar-
“ dins, des avenues, des plaines à perte
“ de vuë, avec de grands bois de haute
“ futaie, & vous observerez que le tout
“ ensemble ne contienne que mille-
“ lieuës de païs.

“ Vous bâtirez aussi un corps de cafer-
“ nes pour la milice du théâtre, c'est-à-
“ dire un quartier pour l'infanterie & un
“ autre pour la cavalerie.

“ Il vous faut aussi un arsenal où doi-
“ vent se trouver toutes sortes d'armes
“ offensives ou deffensives, depuis le gros
“ canon jusqu'au pistolet inclusivement.

“ Directement derriere le théâtre, vous
“ construirez deux-armoires, que vous
“ remplirez de petits instrumens meur-
“ triers ; dans l'une vous y placerez les
“ vases, les tasses, les coupes pour em-
“ poisonner les personages qui doivent
“ périr, sans répandre du sang.

“ Entre ces deux-armoires vous lais-
“ serez un vuide, pour placer les poten-
“ ces, les gibets, les rouës, les carcans ;
“ car dans un théâtre bien policé, on y
“ doit faire justice régulièrement deux-
“ fois la semaine.

“ Der-

“ Derriere tous ces magasins, vous au-
“ rez un terrain propre à faire un cime-
“ tiere, pour enterrer les héros de la
“ scène. Il faut que l'emplacement soit
“ vaste ; car, dans le grand tragique, il
“ périt régulièrement chaque année, par
“ le fer ou par le poison, trois-cens-em-
“ pereurs, autant de monarques, deux-
“ cens-reines, & plus de cent-confiden-
“ tes, sans parler des grands personnages
“ qui meurent de leur mort naturelle.

“ Le théâtre & les magasins construits,
“ vous formerez votre compagnie. Vo-
“ tre premier soin doit être le tragique,
“ car il faut commencer par faire pleurer,
“ avant que de faire rire.

“ Vous choisirez des acteurs qui aient
“ la phisionomie lugubre, & dont le vi-
“ sage triste forme une espèce de deuil
“ public.

“ Votre premier acteur doit avoir une
“ voix de tonnerre, n'importe qu'il soit
“ petit, pourvu qu'il fasse beaucoup de
“ bruit ; car la tragédie est une affaire de
“ poitrine. La perfection de cet art con-
“ siste à pousser de grands cris, & à
“ se démener sur la scène comme un
“ démon.

“ Votre premiere Actrice, pour exceller, doit ressembler à une furie, elle doit perdre toute décence, & oublier qu'elle est femme, pour se livrer au désespoir comme un homme. Quand elle écumeroit un peu de rage & de colere, il n'y auroit pas de mal.

“ Pour ce qui est des fujets tragiques, il faut chercher les plus extravagants, & toujours hors de la nature; car celle-ci est trop simple & trop naïve pour émouvoir les sens. Elle fait bâiller à Londres, il y a apparence qu'elle feroit dormir à Pékin.

“ Mais au cas que vous n'aïez plus assez de génies pour composer des tragédies, nous vous enverrons des modeles que vous ne ferez que remplir. C'est ainsi que nous en usons nous-mêmes avec nos voisins les François.

“ Vous ferez parler vos héros sur la scène, différemment que les hommes ordinaires ne parlent. Premièrement, ils doivent chanter, ce qui, en langage de théâtre, s'appelle déclamer. Secondement, ils doivent s'exprimer en termes emphatiques & empoulés, le tout en rimes, ou du moins en cadence

“ Il

“ Il faut mêler vos meilleures tragédies de mauvaises farces ; car si vous faisiez pleurer tous les jours vos spectateurs pendant trois-heures de suite sans interruption, les fibres de leur visage se retireroient, de maniere que les plus excellentes comédies ne pourroient plus après les faire rire.

“ Habillez vos acteurs le plus extravagament que vous pourrez ; le ridicule est nécessaire au théâtre pour ranimer l'attention indolente des spectateurs ; sur tout outrez les petites choses qui entrent dans leur ajustement.

“ Par exemple, si vous faites paroître sur la scène un de vos empereurs, faites-lui des moustaches qui descendent au-dessous de la poitrine, que son Parasol ait dix-toises de circonférence, & que son char tienne tout le théâtre.

“ Quand vous ferez paroître un roi sur la scène, remplissez-la de gardes. Un prince qui, en venant raconter ses malheurs sur le théâtre, n'a pas une vingtaine de polissons à sa suite, avec de longs batons à la main peints en forme de piques, ne sauroit faire aucune impression sur le spectateur.

“ Mais

“ Mais je vous prévien qu'il vous faut
“ des magiciens ; car ordinairement le
“ tems est toujours le même au théâtre,
“ & sans eux il ne peut ni pleuvoir ni
“ grêler sur la scène : souvent néanmoins
“ une tempête est nécessaire pour sauver
“ l'honneur d'une pièce.

“ Si vos acteurs n'ont pas la voix assez forte pour émouvoir le spectateur,
“ emploïez le tonnerre : à la vérité le
“ tonnerre ne fait pas pleurer, mais il
“ effraie ; & tout ce qui émeut les sens
“ est du ressort de la tragédie.

“ Outre les magiciens, il vous faut des
“ spectres, car ce n'est pas assez d'agiter
“ & d'émouvoir, il faut encore effraïer.
“ Sur tout que vos spectres aient une chemise ensanglantée & qu'ils soient pâles
“ comme la mort. Il ne faut pas qu'ils
“ restent longtems sur le théâtre, ce n'est
“ qu'en passant qu'ils doivent produire
“ leur effet ; cependant, s'il le faut, vous
“ les ferez parler : car, si les spectres effraient beaucoup quand ils paroissent,
“ ils épouvantent d'avantage lorsqu'ils
“ parlent.

“ N'oubliez pas les ombres : il en
“ faut nécessairement ; car une tragédie
“ sans ombres est un corps sans ame.

“ Si

“ Si vous pouvez vous pourvoir aussi
“ de quelques personnes propres à former des conjurations, cela ne fera que
“ mieux ; car il y a toujours quelque
“ chose à conjurer dans la tragédie, quand
“ ce ne seroit que l'ennui des spectateurs.

“ Si malgré tout cela vos spectateurs
“ ne pleurent point, haussez vos lustres
“ & faites une scène de nuit. Il est impossible que cela ne vous réussisse ; car on
“ est toujours sombre, lorsqu'on est sans
“ chandelle.

“ Mais ce n'est pas assez de répandre
“ du noir parmi les spectateurs, il faut
“ encore exciter leur pitié.

“ Un roi malheureux qu'on fait paroître sur la scène, mais à qui il reste
“ encore son royaume, ne fait compassion
“ qu'à-demi. Dans les règles de la tragédie, il faut le dépouiller de ses états,
“ le bannir de sa patrie, lui enlever son trône, son sceptre & sa couronne. Si
“ on pouvoit même, pour rendre la scène
“ plus touchante, il faudroit le faire paroître tout nud ou en chemise, cela ne
“ seroit pas mal.

“ Si une princesse infortunée vient se
“ plaindre de ses malheurs, il seroit bon
“ qu'elle

“ qu'elle parût sur le théâtre avec deux-
“ ou trois de ses enfans qui n'eussent que
“ sept ou huit-ans. Si on pouvoit-mê-
“ me apprendre à quelqu'un d'eux un
“ petit bout de rôle, dans lequel il dit
“ qu'il n'a mangé de trois-jours, cela fe-
“ roit un bon effet.

“ Pour achever l'attendrissement, vous
“ ménagerez une prison ou un cachot
“ dans le fond du théâtre, où un de vos
“ acteurs, qui jouera le rôle de roi ou
“ de héros, paroîtra chargé de fers ; car
“ vous ne sauriez croire l'effet qu'une
“ longue chaîne de fer qui traîne sur le
“ théâtre, fait sur le spectateur.

“ Mais la terreur ne suffit pas, il faut
“ encore que la tragédie excite le cou-
“ rage ; & pour y parvenir, vous livre-
“ rez des combats & ferez de la scène un
“ champ de bataille, que vous laisserez
“ jonché de corps morts.

“ Le dernier acte de la pièce, qui doit
“ faire pleurer tout le monde à chaudes
“ l'armes, doit être le plus pathétique &
“ le plus tendre. Vous placerez un
“ grand échafaut au milieu du théâtre,
“ & si le velours n'est pas cher à la
“ Chine, vous le garnirez de cette étoffe :
“ car un échafaut & du velours noir
“ font

“ font toujours pleurer d'avance. Si
 “ vous voulez même dans cet endroit faire
 “ paroître un boureau, cela fera un grand
 “ effet.
 “ Mais, pour finir la tragédie plus
 “ tragiquement, vous ferez venir tous
 “ les acteurs qui, dans les deux dernières
 “ scènes, s'égorgeront tous les uns après
 “ les autres, de manière qu'en un instant
 “ le théâtre soit couvert de corps morts.
 “ Empereurs, rois, princes, héros, confi-
 “ dens, gardes, &c. tous doivent périr.
 “ Vous égorgeriez jusques au moucheur
 “ de chandelles, afin qu'à la fin de la
 “ pièce, n'y voyant plus clair, la plupart
 “ des spectateurs se tuent en sortant.”

L E T T R E XII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

J'AI eu une seconde attaque de théâtre.
 Hier le même courier d'un fol, me
 remit la dépêche suivante.

“ Mon-

“ Monsieur le Chinois,

“ Dans l'établissement d'un théâtre à
“ Pékin, je ne vous ai parlé que de la
“ tragédie : mais ce n'est pas assez de di-
“ vertir le public par des morts, il faut
“ encore le divertir par des vivans. L'é-
“ tablissement comique n'est pas si diffi-
“ cile à former que le tragique : on peut
“ aisément composer une troupe qui fas-
“ se rire.

“ Aïez un boufon, un petit-mâitre, un
“ amoureux, un homme de robe, un fi-
“ nancier, un valet ; une amoureuse, une
“ confidente, un notaire, un prêtre, &c.
“ Pour peu que tous ces acteurs d'ail-
“ leurs s'entendent ensemble pour forcer
“ leur rôle, & pour sortir du naturel,
“ vous aurez une comédie excellente.

“ Il n'est pas absolument nécessaire, en
“ choisissant des sujets, de les suivre mé-
“ thodiquement, comme cela se prati-
“ quoit autrefois : remplissez au-con-
“ traire vos pièces de petites scènes
“ coupées.

“ N'obligez pas votre spectateur à ré-
“ fléchir : mais amusez-le de maniere
“ qu'il puisse entendre une comédie en-
“ tière, sans être obligé de faire usage de
“ son esprit.

“ Il n'est pas nécessaire de s'énoncer
“ sur la scène, comme on parle dans le
“ monde ; car le théâtre ressembleroit a-
“ lors à une conversation, ce qui feroit
“ trop naturel. Servez-vous au-con-
“ traire de termes empoulés, emphatiques
“ & surtout d'antitheses.

“ En cas qu'une pièce languisse, rani-
“ mez-la par la scène d'un ivrogne :
“ faites-lui faire des grimaces de possédé,
“ car cela est bien moral. S'il le faut-
“ même, pour donner dans le comique
“ sublime, faites-lui cuver son vin sur le
“ théâtre. Un ivrogne, qui dort une de-
“ mi-heure dans un fauteuil, empêche
“ que le spectateur ne dorme. Si la
“ scène de l'ivrogne ne réussissoit pas,
“ substituez à sa place celle d'un cabare-
“ tier. Mais si celle-ci ne faisoit encore
“ rien, celle d'une troupe de voleurs ou
“ de bandits est immanquable. Il est
“ impossible d'imaginer combien ces mor-
“ ceaux choisis sont courus des gens de
“ goût, & surtout combien ils sont in-
“ structifs : car vous ne sauriez croire
“ combien les jeunes gens qui, par ex-
“ emple, sont enclins à boire, sont portés
“ à se corriger par ces tableaux d'ivrogne.
“ Vous pouvez-même, pour aider d'a-
“ vantage

“vantage la scène, mettre un mauvais
“lieu devant les yeux du spectateur.

“Quelques intrigues des prisons ne
“feroient pas mal, surtout si vous pou-
“viez développer au naturel toutes les
“horreurs qui se passent dans les cachots.

“Mais, si vous vouliez quelque chose
“de plus frappant, vous feriez en sorte
“que les acteurs se frappassent entre
“eux. Car quoique les règles de la
“comédie ne permettent pas de tuer, el-
“les permettent d’assommer à coups de
“baton. Il est cependant de consé-
“quence d’avoir de la délicatesse sur le
“choix de celui que l’on assomme ; car
“c’est par-là qu’on juge si un auteur
“dramatique a du discernement.

“Par exemple, si vous pouviez avoir
“un petit-maître François, & lui donner
“la bastonnade comme il faut, votre pièce
“alors seroit excellente, sans parler des
“avantages que les moeurs de la nation
“en retireroient.

“Eloignez-vous, tant que vous pou-
“rez, dans vos représentations du vrai
“& du naïf qui ennuiant à la mort. N’i-
“mitez pas en cela les premiers maîtres
“du théâtre, qui prenoient toujours
“pour guide la simple nature. Ces
“gens-

“ gens-là n'avoient point de goût, ils étoient trop simples & trop naturels.

“ Les modernes ont pris une route nouvelle sur la scène, qui est le vif & le spirituel. Il faut plus d'esprit aujourd'hui pour faire une pièce, qu'il n'en falloit autrefois pour en faire une cinquantaine. Il est vrai qu'il y avoit plus de bon sens dans une des anciens que dans cinquante des modernes. Il faut bien cependant que ce soit la bonne maniere ; car nos auteurs ne sont applaudis que par-là.

“ Vous aurez un grand soin d'altérer les deffauts que vous mettrez sur la scène. Par exemple, si c'est un avare, un joueur, un superstitieux, un misanthrope, un menteur, vous outrerez ces caracteres de maniere qu'ils ne soient plus reconnoissables.

“ Faites de la comédie un miroir qui représente le monde dans ses scènes les plus dégoutantes ; car pourquoi faut-il que la copie ne représente pas en tout l'original.

“ Chargez vos pièces tant que vous pouvez, mêlez-y deux ou trois intrigues à la fois, surtout qu'elles n'aient ni rapport ni liaison ensemble. Etablissez

“ blissez la confusion, le cahos, & laissez ensuite au lecteur le soin de les démêler.

“ Mais si vous voulez faire réussir généralement toutes vos pièces comiques, ayez un valet que vous appellerez ou de tel autre nom qu’il vous plaira : que celui-ci soit un archidrole, un intrigant, un fourbe ; que toute la pièce roule sur lui. Qu’il séduise des femmes pour son maître, qu’il lui fasse trouver de l’argent, le marie, lui donne le moyen de contracter des dettes, qu’il ait du génie, de l’esprit & qu’il soit un valet comme il n’y en a point.

“ Emparez-vous du caractère des principaux citoyens, jouez-les sur le théâtre de manière qu’ils soient reconnoissables au point de ne pouvoir se tromper : rendez-les ridicules, exposez-les aux risées de toute une ville. Il n’importe qu’ils aient des vertus, il suffit pour vous qu’ils aient des défauts, & c’est par ceux-ci que vous les montrerez.

“ Ne représentez pas toujours la scène du monde, jouez quelquefois la religion, mais surtout les ministres. Mettez

“ tez en grande comédie ses misteres, &
“ donnez pour petite pièce des sermons
“ entiers.

“ Mettez en dérision le ciel, il est im-
“ possible alors que vos comédies ne ré-
“ ussissent ; car il y a tout plein de gens
“ dans le monde qui aiment qu’on se mo-
“ que de Dieu & de ses saints. Pour a-
“ voir un succès plus certain, mettez en
“ comédie les cérémonies du dogme, les
“ processions & les enterremens.

“ Si la religion ne suffit pas pour faire
“ rire le peuple, jouez la justice ; ce sujet
“ est inépuisable, il suffit que vous con-
“ fondiez avec elle ceux de ses ministres
“ qui en abusent.

“ Ne craignez point d’exposer sur la
“ scène les sujets les plus difformes & les
“ plus dissolus. Tant pis pour les spec-
“ tateurs, s’ils y prennent du goût ; a-
“ près tout c’est leur faute, si de tels por-
“ traits les rendent vicieux. N’avez-
“ vous pas intention de les corriger ? Or
“ en fait de morale de théâtre, c’est l’in-
“ tention qui fait tout.

“ Ce principe posé, faites paroître, si
“ vous voulez, une fille de joie sur la
“ scène, dans une posture indécente, il
“ il

“ ne tient même qu'à vous d'y faire pla-
“ cer un lit où, après s'être déshabillée,
“ elle se couche en attendant son amant ;
“ & si vous voulez approcher encore plus
“ de la vérité, faites que cet amant arri-
“ ve, quitte ses habits & se couche à côté
“ d'elle. Il est vrai que vous pouvez
“ faire naître un incident pour tirer le
“ rideau sur ce couple amoureux, afin
“ que le spectateur ne voie pas tout-à-
“ fait la chose, mais seulement qu'il sa-
“ che qu'elle se passe derrière le théâtre.

“ Afin de rendre la volupté haïssable,
“ n'oubliez pas les baisers ; ils sont es-
“ sentiels sur la scène pour inspirer le dé-
“ goût de la débauche. Mais afin que
“ cette morale fasse plus d'effet, il faut
“ que l'acteur, en embrassant une femme,
“ colle sa bouche sur la sienne, & en se
“ balançant ensemble dans cette posture,
“ fasse durer le baiser trois-minutes, qui,
“ selon les règles du drame, sont le tems
“ limité pour un baiser théâtral. Il faut
“ bien démontrer de l'horreur pour ce
“ vice : & comment peut-on dégouter
“ des baisers, si ce n'est en baïsant ?

“ Vous appercevez-vous que les baisers
“ ne prennent pas assez de puissance sur
“ l'esprit des assistans, permettez à vos
“ acteurs

“ acteurs certaines libertés. Par exem-
“ ple, si une femme résiste trop, & qu’el-
“ le ne veuille pas se rendre aux désirs
“ qu’on lui a fait connoître, qu’on ne
“ la viole pas tout-à fait sur le théâtre, ce-
“ la seroit indécent : mais on doit la pren-
“ dre de force & l’emporter derriere la
“ scène pour en jouir. Il faut que les
“ cris qu’elle jette, pendant qu’on lui fait
“ violence, soient entendus de tous les
“ spectateurs ; & qu’ils aillent toujours en
“ diminuant, pour exprimer ceux d’une
“ femme qui s’épuise par degrés, qui
“ n’en peut plus, & se rend enfin. Votre
“ acteur passera ainsi un quart-d’heure
“ avec elle derriere la scène, & reviendra
“ ensuite glorieux sur le théâtre, pour
“ voir l’effet que cela aura produit sur les
“ jeunes dames modestes, qui fréquen-
“ tent le théâtre exprès pour apprendre à
“ avoir de la vertu.

“ A l’égard des expressions, vous pou-
“ rez emploïer les plus obscènes, afin de
“ pouvoir par-là inspirer plus d’horreur
“ pour le crime. Il vous est permis de
“ remplir la scène d’ordures ; par exem-
“ ple, les termes de *fils de putain*, de
“ *garce*, de *vilain chien* sont admirables
“ pour rendre l’esprit chaste, & donner de

“ la modestie au discours ; ce qui est une
“ grande préparation pour disposer le
“ coeur à la vertu.

“ N’oubliez pas de faire des comédies
“ politiques, tout exprès pour censu-
“ rer le gouvernement, & pour vous
“ répandre en mauvais propos contre ce-
“ lui de vos voisins ; car ces pièces con-
“ tribuent beaucoup à la correction des
“ mœurs. Dans ce cas-là, vous pouvez
“ faire parler un laquais comme un mi-
“ nistre d’état & un ministre d’état com-
“ me un imbecile. Les étrangers pou-
“ ront peut-être être surpris de ce procé-
“ dé : mais le spectateur Anglois fait bien
“ à quoi s’en tenir là-dessus, il devine
“ aisément ce que l’auteur veut dire.

“ Il faut que non seulement vos acteurs
“ sachent parler, mais qu’ils puissent-
“ même chanter ; car, quand une pièce
“ ennuie, il reste la ressource de fredonner
“ des airs. Alors le spectateur qui étoit
“ endormi, se réveille au bruit de la mu-
“ sique & rentre par-là dans l’intrigue de
“ la pièce. Il ne faut pas que la morale
“ du chant s’accorde avec celle de la
“ pièce, car ce seroit être pèdant en
“ musique. Par exemple, si la comédie
“ est critique, & qu’elle veuille inspirer
“ du

“ du dēgout pour l'amour, il faut que
“ les ariettes soient tendres & voluptu-
“ euses: c'est ce qu'en terme de l'art du
“ chant on appelle le *contrepoint* du
“ théâtre.

N'oubliez pas de faire un mariage dans
“ chaque comédie, & qu'il termine tou-
“ jours la pièce, sans quoi vous pécheriez
“ contre les règles du théâtre; car le
“ mariage entre dans le grand comique.
“ En effet y a-t-il rien de si risible que
“ l'Himen? Mais nous espérons que la
“ morale du théâtre parviendra à le ban-
“ nir entierement de la société; & qu'on
“ se corrigera si bien de ce vice, qu'on ne
“ vivra à la fin qu'avec des concubines.

“ Comme la danse entre aujourd'hui
“ dans la morale théâtrale, vous aurez
“ des danseurs: mais faites en sorte que
“ ce ne soit que de mauvais figurans que
“ vous ferez premiers danseurs. Eloig-
“ nez-vous tant que vous pourrez des
“ ballets graves & sérieux, où il entre du
“ tendre & du gracieux, car la belle
“ danse gâte le goût. Vous aurez seule-
“ ment grande attention que vos dan-
“ seurs sautent beaucoup; & vous les
“ garderez jusqu'à ce qu'ils s'estropient
“ ou se cassent le col.

“ Outre les acteurs tragiques & comi-
 “ ques, vous aurez encore à former une
 “ troupe de muets, pour représenter des
 “ pantomimes.”

Vous remplirez ces pièces d'esprit & d'invention, le tout pour courir deux-heures de suite après un misérable balourd qu'on appelle *Arlequin*, qui à son tour court après une misérable créature qu'on appelle *Colombine* : de manière que, pour remplir ce beau plan de théâtre, vous puissiez représenter le génie * lui-même en personne.

L E T T R E XIII.

*Le Mandarin, Ni-ou-san, au Mandarin
 Cham-pi-pi, à Londres.*

de Lisbonne.

C E Roïaume est plus que très Chrétien ; car il est très fidele. Cependant le chef de la religion du Christ commence à le regarder comme hérétique. La Cour de Rome a aujourd'hui plusieurs griefs contre lui. Le premier est d'avoir

* Il y a une pièce pantomime en Angleterre qui porte ce nom pour titre.

double

doublé la représentation de la pièce du saint siège ; car il y a actuellement à Lisbonne, un Pape, des Cardinaux, des Monseigneurs & tout le reste de la mascarade de la sainte chapelle.

Le Roi de Portugal donne la thiare in partibus à un de ses Mandarins ; & fait des Cardinaux, qui ont le titre de princes de l'église. Nomination que le successeur de Saint Pierre, dit avoir seul le droit de faire.

Le second est l'enlèvement d'un de ses ministres, ou nonces qu'on fit conduire en dernier lieu hors de l'état par des soldats, la baïonnette au bout du fusil : attentat inoui, & qui peut avoir des conséquences infinies ; car si la baïonnette se mêle une fois des affaires de Rome le saint siège est perdu.

L E T T R E XIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

ON exécuta il y a quelques mois un des principaux ministres de la Couronne d'Angleterre. Le peuple, qui lui fit son procès le condamna à mourir en effigie. Je t'envoie * la représentation de son supplice, & son cadavre attaché au gibet.

La cause de sa mort se lisoit dans un écriteau qui étoit placé sur sa poitrine, dans lequel on avoit mis ces mots : *Pour avoir porté atteinte à la liberté.*

La grand-charte d'Angleterre, qui est la cause ici de bien des morts en peinture, étoit placée à côté de la potence du ministre patient.

Mais comme ce peuple vouloit transmettre à la postérité un grand exemple pour les infraçteurs de ses droits, il le fit ressusciter exprès pour le pendre de nouveau avec tous les honneurs de son rang. Dans

* Une estampe.

cette

cette seconde exécution, il étoit attaché au gibet avec l'ordre du Roi, & au-lieu du boureau, c'étoit le diable qui l'étrangloit : toute la Cour affistoit à son supplice, & paroissoit fort touchée de la malheureuse destinée de ce ministre.

Il y a apparence que ce ne sera point la dernière fois qu'on le pendra. Il pourroit bien encore être étranglé une demi-douzaine de fois avant que de mourir. On m'a parlé ici d'un autre ministre d'état, qui fut brûlé dix-fois pendant sa vie, & qui à la fin mourut de froid.

Il est vrai que le gouvernement a un grand avantage avec ce peuple inquiet, audacieux & turbulent : car on n'a qu'à lui passer les huées contre les gens en place, & lui laisser faire des estampes, pour qu'il permette qu'on le surcharge de toutes sortes d'impôts.

Il se laisseroit dépouiller de tous ses biens pour une image de six-pence

L E T T R E X V.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LES Marchands de la cité de Londres, qui s'étoient d'abord déclarés contre la paix, allèrent, il y a quelques jours, complimenter le Roi sur le traité.

“ SIRE,

“ Nous, les fideles fujets de VOTRE
 “ MAJESTE', les Marchands de la cité de
 “ Londres, attâchés à nos devoirs, &
 “ remplis de reconnoissance pour votre
 “ personne, venons remercier humble-
 “ ment VOTRE MAJESTE' de la constan-
 “ te protection du trône dont nous avons
 “ jouï pendant la guerre, & de vos soins
 “ paternels pour nous avoir donné la
 “ paix, &c. &c. &c.

“ Nous avons eu la satisfaction de
 “ voir une guerre fondée sur la justice &
 “ la nécessité, continuée avec vigueur &
 “ gloire, finie enfin à l'avantage de la na-
 “ tion.”

Ce discours est précisément les antipodes
 des raisonnemens qu'on tient là dessus à
 la

la bourse, & le contraire de ce qu'on dit ouvertement à l'autre quartier de *Temple-Bar*.

Ceux qui sont contre le traité de paix, disent que cette compagnie n'avoit point de tête, qu'elle se rendit à *St. James* par la queue, & que toutes les démarches d'un corps sans chef sont réputées nulles.

Le *Lord-Maire*, qui est la tête de la société marchande, eut la précaution d'être malade ce jour-là. On prétend qu'il avoit juré qu'il n'approuveroit jamais la restitution des conquêtes, & il ne voulut pas être parjure.

Cependant cette démarche faite après coup & comme furtivement, a un peu rassuré le système de la Cour, qui étoit déchû considérablement. Il faut si peu de chose ici pour fortifier un parti & affoiblir l'autre, que quelques Marchands rassemblés dans une taverne * & qui, après avoir bu bouteille ensemble, se rendent chez le Roi, suffit pour cela.

* L'assemblée étoit dans un cabaret.

L E T T R E XVI.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Lisbonne.

LE Portugal commençoit à devenir riche, & puissant, lors qu'il trouva un grand trésor à l'Amérique qui le ruina totalement. Ce peuple envoïa des hommes noirs dans ces nouveaux mondes, qui fouillèrent la terre, ils en retirèrent tous les ans une somme considérable. Il étoit impossible d'imaginer rien de plus propre à apauvrir les Portugais.

L'or, & l'argent sont les signes des valeurs. Plus on multiplie ceux-ci, & plus il en faut pour acquérir les choses qu'ils représentent.

Il y a environ deux-cens ans qu'on achetoit pour une once d'or en Europe, la même valeur qu'on achette aujourd'hui pour vingt & deux ; c'est qu'il y a aujourd'hui vingt & deux fois plus de ce métal qu'il n'y en avoit alors.

Si on suppose que les mines Portugaises rendront dans deux-siècles la même quantité d'or quelles ont rendu par le passé ; il
en

en faudra quarante-quatre-onces, pour acheter ce qui n'en coutoit qu'une il y a quatre-cens-ans : que si le Portugal redouble le travail de ses mines, pour en tirer deux-fois d'avantage, il sera plutôt abimé.

On pourroit prédire d'avance la destruction totale de ce Roïaume, & calculer au juste dans quel siècle il sera entierement ruiné ; c'est-à-dire, dans quel âge, à force de richesses, il sera réduit à l'extrême pauvreté.

L E T T R E XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

DÉPUIS la dernière guerre la plupart des sujets du Roi George sont mutilés ; ils n'ont que la moitié de leur individu.

Je me trouvai dernièrement dans une société composée de huit-Bretons militaires, arrivés depuis peu d'Allemagne, parmi lesquels on ne comptoit (moi non compris) que quatre-yeux, cinq-bras, & trois-jambes : de manière que, pour que

la compagnie fut complete, il nous manquoit une douzaine d'yeux, onze-bras; cent & dix-doigts, trois-pieds, & autant de molets.

Ce Roïaume est devenu le país des Béquilles; la nature ne s'y soutient plus que sur des batons.

Tu croiras peut-être que ces Bretons séparés ainsi de la moitié d'eux-mêmes éprouvent une sorte de mortification: point du tout; ils portent en triomphe cette humiliation. La plupart de ces glorieux invalides sont si fiers d'avoir perdu leurs membres, qu'ils ne voudroient pas les recouvrer au prix de l'oubli où ils étoient dans le monde, lors qu'ils en étoient possesseurs. Leur mutilation leur donne une existence, qu'ils n'avoient pas lorsqu'ils existoient en entier.

Tel militaire, auquel on ne faisoit pas attention avant la guerre, à cause qu'il n'avoit d'autre mérite que d'avoir deux-pieds, & deux-mains, est distingué aujourd'hui, parcequ'il a la gloire d'avoir un bras postiche, ou une jambe de bois.

Au lieu que les autres hommes finissent en gros, ceux-ci meurent en détail. Leur corps pourrit par avance en différens tombeaux: si c'est une gloire de recevoir plu-

plusieurs fois les honneurs de la sépulture, ces militaires sont très honorés : il en est qui ne sont enterrés qu'à la suite de six de leurs enterremens.

L E T T R E XVIII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

OUTRE les vices qui abondent dans les sociétés Européennes, on y remarque encore tout plein de deffauts. Il y a cette différence que les deffauts troublent l'ordre de la société, au lieu que les vices la rendent insupportable.

Ici tous les hommes, & toutes les femmes sont marqués au coin d'une imperfection, qui lui est aussi familiere que leur nom, & avec laquelle on pourroit les distinguer. Chaque individu, pour m'exprimer ainsi, porte l'enseigne d'un ridicule.

En Asie, les coutumes qui sont incorruptibles, & la clôture des femmes répandent une uniformité dans les manieres ; qui fait que les vertus sont communes, & les vices généraux. Un citoïen représente tout un peuple, & un seul homme la nation entiere. Dans les gouvernemens
d'Eu-

d'Europe il y a autant d'imperfections que de personnes, & autant de personnes que de deffauts.

Le Baronet m'introduisit il y a quelques jours dans une grande société Bretonne composée des deux sexes. Nous ne fûmes pas plutôt assis dans un coin de l'appartement, que je l'interrogai tout bas sur ceux qui composoient cette assemblée.

Monsieur, lui dis-je, comment définissez-vous ce jeune Anglois qui est debout à côté de la maîtresse du logis ? C'est, me répondit il un indiscret, caractère François, mais qui commence à être naturalisé dans notre isle. Le Breton que vous voïez-là ne cherche à obtenir des faveurs du sexe que pour les publier. Il aimeroit mieux ne pas jouïr d'une femme, que de n'en pas faire jouïr le public avec lui.

Qui est ce second qui est à côté de lui ; qui babille sans cesse ? C'est un diseur de rien : caractère copié à Londres d'après l'original de Paris. Celui-ci a un assortiment complet de discours fades, & insipides dont il régale ceux qui l'environnent. Il tient ses audiences réglées dans les caffés publics, où il a tous les jours un cercle d'admirateurs qu'il ennuie régulièrement. Son début ordinaire le matin est

est le rêve qu'il a fait pendant la nuit, avec son explication : après quoi il parle de la pluie, & du beau tems, où il joint des notes sur l'inégalité des saisons : de-là il passe à la grande affaire de l'affiche de la comédie du jour ; fait l'histoire de la pièce, avec un supplément contenant l'histoire des acteurs, & actrices qui doivent la représenter. Si malheureusement il a été la veille au grand opéra de Hay-market en voilà assez pour ennuyer la compagnie où il se trouve, pendant quatre-heures ; il nomme tous les hommes, & toutes les femmes de sa connoissance qu'il y a vus, & donne une description générale de leurs parures, & de leurs ajustemens.

Monsieur, repris je, faites-moi la grace de me dire qui est cet homme qui prévient chacun par ses politesses, & fait les yeux-doux à tout le monde ? C'est, me répondit-il, un flatteur, ou si vous l'aimez mieux, un complaisant : caractère Irlandois, tiré en droite ligne de Dublin qui a pour pere la pauvreté, & pour mere l'indigence ; mais qui s'est si bien naturalisé en Angleterre, qu'on diroit qu'il est du crû du país. Cet homme n'a point de volonté en propre ; il est toujours disposé à suivre celle des autres. Pour qu'il loue
quel-

quelqu'un il suffit qu'on le loue. Si on dit en sa présence qu'une femme est belle, il avoue qu'elle est adorable; mais si quelqu'un soutient qu'elle est laide, il confesse aussitôt qu'elle est détestable. Il est toujours prêt à faire ce qu'on veut. S'il faut rester en ville avec vous, vous n'avez qu'à parler; mais si vous voulez qu'il parte pour la campagne; donnez-lui seulement le tems de mettre ses bottes, & le voilà à cheval. Il ira à Rome, à Paris, ou à Constantinople, ou passera sa vie avec vous dans une maison seule, au milieu d'un désert: cela lui est égal. Dites-moi, qui est cet autre qui est à sa droite, qui gesticule & raisonne sans cesse? c'est, reprit-il, un beau parleur; ce qui revient à peu près au caractère du diffuseur de rien. On avoit toujours cru à sa volubilité de langue qu'il étoit d'origine François; mais il a prouvé que sa généalogie étoit Angloise, & que de pere en fils depuis Guillaume le Conquérant, il n'y avoit pas eu un seul muet dans sa famille. On prétend que ce caractère s'est enté sur nos débats en Parlement. Celui-ci s'évapore en paroles depuis le matin jusques au soir. Si on raconte devant lui un fait, ce n'est point cela; vous n'y êtes point, vous dit il, en vous coupant la parole,

role, & s'appropriant le discours : vous oubliez une circonstance essentielle & là-dessus il répète tout ce qui a été dit ; en y ajoutant un grand nombre de parenthèses inutiles. Il finit enfin, mais ce n'est que pour enfilier un second raisonnement qu'il ne termine que lorsque l'assemblée se sépare. J'appellerois volontiers cet homme un assassin civil. Il tue une compagnie verbalement.

Je voudrois savoir qui est ce Bréton, qui se fait remarquer à notre droite, qui a un je ne sais quoi d'étonné dans la physionomie ? C'est, me dit-il, un stupide. La stupidité est une certaine pesanteur d'esprit qui se communique à toutes les actions de l'ame, & qui leur donne un air louche, défaut assez ordinaire parmi nous, & qui peut-être tire sa source de la pesanteur de l'air.

Cet homme que vous voïez-là a des yeux qui ne voient pas, & des oreilles qui n'entendent point. Si la conversation roule sur quelque point un peu difficile à résoudre ; il y pense, & en donne la solution un quart d'heure après que la compagnie a fini d'en parler, & que la conversation générale a passé à un autre sujet. S'il joue aux cartes, il combine mal les coups,

coups, perd son argent, & fait perdre celui des autres. Il est gauche sur tout ce qu'il fait, & porte la stupidité jusques dans ses regards.

Qui est ce jeune Lord derriere lui, qui a un je ne sais quoi de hautain, & de suffisant dans la physionomie ? C'est, me répondit-il, un impertinent. Celui-ci hasarde continuellement dans la conversation des doubles-entendes, qui, sans être fales, peuvent passer pour déshonnêtes. Son métier est de faire rougir les femmes.

Il ne va jamais au théâtre que la pièce ne soit commencée, & quand tout le monde est placé afin de se faire mieux observer. Il parle haut, & se fait entendre de chacun, & par-là force tous les spectateurs de jeter les yeux sur lui.

Je vous supplie de me dire, quel est le caractère de cet Anglois qui se fait remarquer debout devant nous ? Ma foi, je n'en fais rien, me répondit-il ; car il en est parmi nous qui n'ont point de nom. Bientôt il faudra en imaginer, & faire un nouveau dictionnaire de caracteres : en attendant on peut appeller celui-ci un homme affairé. Le plus ridicule de ce deffaut, c'est qu'il est presque toujours celui de gens qui n'ont rien à faire. Si on propose

pose à celui-ci d'aller passer quelques jours hors de Londres ; il vous répond que la campagne n'est bonne que pour ceux qui cherchent à se divertir ; que pour lui il a tant d'occupations qu'il ne peut pas disposer d'un seul jour. Il envie le sort de certains hommes de sa connoissance qui ont assez de loisir pour se promener tous les jours quatre-heures dans le parc de St. James. Il désespere d'être jamais assez heureux pour pouvoir parvenir à ce point de félicité. Il n'est pas un seul moment à la même place. Il court, il vole ; il se transporte d'un lieu à un autre avec une agilité surprenante. S'il vous rencontre dans les ruës, il n'a le tems que de vous ôter son chapeau, & de passer sans pouvoir vous dire un seul mot.

Qui est cet homme qui adresse maintenant la parole à l'homme affairé ? C'est, me répondit le Baronet, un superstitieux. On croiroit que ce caractère ne se trouve qu'en Espagne, ou en Italie, où la religion gâte l'esprit ; mais ce deffaut en Angleterre ne naît pas du culte. Il y a des gens ici (chose qui vous surprendra) qui ne croient point en Dieu, & qui sont superstitieux. La superstition est une foiblesse de l'ame. Si quelque mal adroit do-

domestique casse un miroir dans la maison de celui-ci, il court aussitôt chez un notaire pour régler ses affaires, & faire un testament, persuadé que quelque sinistre accident va lui arriver. Deux-couteaux en croix sur une table le font tomber en syncope. Il refusa il n'y a pas long-tems un grand mariage, parcequ'on lui en fit la proposition un vendredi, selon lui, jour d'augure. Je vois dans la salle un homme qui approche de chacun familièrement, & qui se mêle dans la conversation de tout le monde ; pouvez-vous me dire ce qu'il est ? Oui ; c'est un importun. Quest-ce à-dire ? quoi ! reprit-il, vous ne savez pas ce que c'est qu'un importun ? He bien, je vais vous l'apprendre. Un importun est un homme qui ne connoît point les bienséances de la société, qui vous obsède à force de visites ; qui prend mal ses heures ; qui n'a qu'une seule affaire dans la vie, qui est celle d'importuner. Celui que vous voïez-là a lassé toutes les femmes de Londres ; elles en ont tour à tour été persécutées, accablées, tourmentées. Avec de pareilles gens on est obligé d'augmenter la dépense ; il faut un portier exprès pour les empêcher d'entrer chez vous. Qui est cet homme
qui

qui salue maintenant le maître du logis, & qui a quelque chose de méfiant dans la physionomie ? vous venez de le nommer ; c'est un méfiant ; il ne se fie à personne ; aussi n'a-t-il aucun ami ; car l'amitié n'a point de réserve.

Il a toujours peur que ses domestiques ne le volent ; que sa maîtresse ne le trompe, & que ses amis ne le trahissent. Il se méfie de son cuisinier, craint son avocat, & redoute son marchand de vin. S'il voyage il a peur d'être assassiné ; il meurt une fois par heure par la crainte qu'il a de mourir un jour.

Et ce dernier lui dis-je, qui parle dans ce moment au méfiant, qui est-il ? C'est un incommode ; caractère qui revient à celui d'importun ; mais est encore plus tuant.

Celui-ci vient vous voir précisément dans le tems que vous êtes en compagnie de quelqu'un avec qui vous voudriez vous trouver seul. Il entre dans votre appartement. S'affied sans que vous l'en priiez ; & vous dit, au moins que je ne vous incommode pas ; car je m'en irois plutôt : cependant il s'établit, & ne se retire point ; on croit toujours qu'il sortira ; on prend patience ;

patience ; mais il en a plus que vous ; il ne quitte point prise qu'il ne vous ait vu séparé de la personne avec qui vous aviez à faire.

Si deux personnes qui s'aiment tendrement, mais qui n'ont pas la liberté de se voir tous les jours, ont combiné les moïens de passer une heure ensemble ; il se trouve d'abord au milieu d'elles, & ne les perd pas un moment de vuë. On a beau baïller en sa présence, & témoigner ouvertement de l'impatience de son départ, il ne lache point prise, que l'instant de se séparer ne soit venu, ainsi que celui de le maudire.

Je vois un homme au devant de nous, qui envisage une dame avec complaisance, & regarde tous les hommes qui la fixent d'un air chagrin ; qui est il ? C'est un jaloux ; caractère qui n'est pas commun à Londres, où les femmes ont le privilège de faire ce qu'elles veulent, & les hommes celui de ne pas se mêler de ce qu'elles font. Vous savez ce que c'est qu'un jaloux ; ils sont assez communs en Asie ; ainsi je ne vous en parle point. Qui est ce grand homme, qui salue à peine ceux qui s'inclinent profondément devant lui ? c'est un orgueilleux. Il ne parle aux
gens

gens que par monosyllabes ; il est si haut qu'il se croit au-dessus de tout le genre humain. Comme il ne veut point abaisser son orgueil jusques à compromettre la fierté de sa langue, avec la bassesse de celle de ses domestiques ; il ne les commande que par signes. L'obscurité de sa naissance ne diminue point son orgueil. Il est si fier, & si vain qu'il ne se croit point le fils de son pere.

Encore quelques interrogations, dis-je au Baronet en cet endroit, & j'ai fini. Qui est cette Bretonne à côté de la cheminée qui fait semblant d'avoir de l'esprit ? C'est une savante, me répondit-il : caractere qui n'est pas commun dans notre isle, où les femmes sont assez modestes pour avouer qu'elles ne savent rien. Celle-ci lit nuit & jour ; elle passe sa vie sur les livres. Elle s'est interdit le jeu, la promenade, & les spectacles, pour s'adonner toute entiere à la littérature. Ce n'est pas pour savoir qu'elle prend tant de peine ; mais pour passer pour une femme qui fait. Sa folie est de faire assaut d'esprit contre tout venant. La vanité de passer pour avoir des connoissances l'empêche de connoître les plaisirs, & les amusemens. Il ne faut pas lui reprocher cet orgueil ; elle en est punie

punie par l'endroit-même qu'elle met en usage pour le satisfaire. Je vous prie de me définir le caractère de cette jeune dame qui voltige continuellement dans la salle ; qui n'est jamais à un lieu, mais qui se trouve dans tous. C'est une dissipée, du moins je ne connois aucun autre terme dans notre langue qui lui convienne mieux ; elle est toujours par voie & par chemins ; c'est le mouvement perpetuel. Elle galope le matin à Kinsington, à midi elle est au parc, à six heures à l'opéra de Haymarket, & le lendemain à la comédie de Drury lane, &c. &c. on la trouve par tout, excepté dans sa maison. Son mari ne l'y a vue que le premier jour de ses noces ; s'il a voulu depuis jouir de sa compagnie il a fallu qu'il gallopât les compagnies les promenades, & les théâtres.

Monsieur, dis-je à mon conducteur, qui est cette troisieme qu'on voit debout dans l'assemblée, dont les manieres ont quelque chose de changeant ; car depuis un quart-d'heure elle s'est attachée tour à tour à deux ou trois personnes, & les a quittées brusquement ? Celle-ci, me répondit-il, est une capricieuse ; caractère qui en Angleterre est presque toujours accompagné de la beauté ; car une femme laide, qui voudroit

droit encore être capricieuse, seroit regardée dans le monde comme une ridicule. La beauté seule jouit de ce privilège.

Ce vice tire son origine de celui des hommes. Les femmes lisent dans leurs yeux, le plaisir qu'ils ont de les voir si capricieuses.

Celle que vous voyez auprès d'elle, reprit le Baronet, est une volage. Rien ne peut engager son cœur ; on fixeroit plutôt le Mercure. C'est un papillon qui voltige continuellement au tour de la chandelle de l'amour. Les médifans de Londres disent qu'elle s'y est brulée quelquefois ; mais cela ne l'a point fixée ; elle a voltigé depuis de brulure en brulure.

Celle, reprit-il, qui est debout devant nous, qui semble mépriser tout le monde, est une dédaigneuse. Si on parle en sa présence d'un cavalier que tout le monde trouve aimable ; elle ne manque jamais de faire la grimace, pour témoigner qu'elle n'est pas de cet avis-là. Elle a un ton, & un air qui répandent par tout le dédain. Il suffit qu'on loue une chose pour qu'elle la méprise. Si, dans une assemblée où elle se trouve, quelqu'un étale un bijou que tout le monde admire ; elle le prend à son tour, le regarde comme les autres, & le

rend à celui à qui il appartient, sans lui témoigner la moindre surprise.

Celle qui est à côté de la dédaigneuse est une indéterminée qui est encore demoiselle surannée. Il y a vingt-ans qu'on lui proposa un mariage fort avantageux ; comme elle répondit vaguement, le cavalier en attendant qu'elle se déterminât en épousa une autre. La femme de celui-ci eut le tems de mourir avant qu'elle lui donnât une réponse positive. Devenu veuf il la fit encore demander en mariage ; mais comme elle ne se détermina pas mieux, il épousa une seconde femme. Il est aujourd'hui à ses troisiemes nêces, & il y a apparence qu'il sera mort, lui, sa femme, & ses enfans avant, qu'elle se soit déterminée à l'épouser.

Cette dame qui est actuellement derriere l'indéterminée est une harnieuse ; elle gronde sans cesse. Ses domestiques n'y tiennent point ; aucune fille de chambre ne peut vivre avec elle. Il faut qu'elle querelle depuis le matin jusques au soir. Ce n'est que par une guerre continuelle qu'on peut avoir la paix avec elle ; elle ne sauroit vivre sans se tourmenter & tourmenter les autres.

Celle qui lui parle actuellement est une mé-

médifante : caractère assez général chez nos Angloises, qui, quoiqu'elles parlent peu, médifent beaucoup. Cette femme que vous voïez-là fait tout juste autant d'anecdotes qu'il en faut pour médire d'un bout de l'année à l'autre. J'étois dernièrement dans une maison avec elle, où l'on dit en sa présence, qu'une jeune dame de sa connoissance avoit fait depuis peu l'emplette d'un beau brillant: je connois le Bijou, dit elle ; le cavalier de qui elle le tient me l'offrit au même prix qu'elle en a donné ; mais je n'achette pas mes diamans aussi cher que cela. Si on dit d'une dame qu'elle a fait la conquête d'un prince ; je le crois bien, dit-elle aussitôt, car lorsqu'on fait plus de la moitié du chemin pour arriver là où la vertu défend d'aller, on y arrive plutôt que les autres : voilà son ton ordinaire.

Cette femme à côté de cette dernière qui a quelque chose d'arrogant dans ses manieres, est une suffisante : celle-ci se met au-dessus de toutes les femmes de son rang. Il n'y a aucune distinction à la Cour, & à la ville dont elle ne se croie digne. Si on parle en sa présence d'une dame qui tient le premier rang dans le monde ; elle leve aussitôt les épaules

comme d'un objet qui fait pitié ; si on dit qu'une certaine femme a de la beauté, de l'esprit, & des agrémens ; elle ne répond point par modestie, persuadée quelle seule mérite ces éloges.

L E T T R E XIX.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin.

de Lisbonne.

LE commerce du Portugal se fait par des échanges. Ce peuple donne de l'or aux Anglois, qui lui en remettent la valeur en industrie. Un politique nommé Cromwell fit ce traité, par lequel la Grande-Bretagne a aquis le privilège de ruiner le Portugal à l'exclusion de toutes les autres nations de l'Europe : c'est aujourd'hui un des plus beaux droits de la couronne d'Angleterre ; l'or du Bresil lui fournit les moïens de figurer en Europe.

Sa main d'oeuvre lui donne des soldats. Ses draps, & ses baïetes lui procurent des armées.

Les trésors du Portugal s'écoulent en entier en Angleterre.

C'est

C'est une mauvaise politique d'enrichir un seul gouvernement. Un peuple risque moins de s'appauvrir en faveur de plusieurs. La dissipation de ses trésors par différens canaux tient sa pauvreté en équilibre. Par-là il ne craint pas les armées d'un état unique.

En fait d'ambition, c'est une règle générale, que celle de plusieurs princes est moins dangereuse que celle d'un seul.

La république générale conjure rarement contre un seul gouvernement, c'est que les intérêts de ceux qui en font la conquête sont plus difficiles à concilier vis à-vis d'elle, que la conquête elle-même.

L E T T R E XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

LE Plénipotentiaire de France remercié, vient de faire imprimer un écrit pour apprendre au public qu'il s'est mal comporté *. Ils se justifie avec tant de bonne foi qu'on ne peut s'empêcher d'être convaincu qu'il a tort. Mais à la suite de

* Qui a pour titre *Note*.

celui-ci

celui-ci en a paru un autre †; qui passe pour un libelle, & le plenipotentiaire a été cité devant un tribunal subalterne, pour se voir condamné; en ce cas là un lord Anglois jugera la couronne de France. On a été si prevenu de part & d'autre qu'on n'a pas vu qu'en laissant juger cette affaire à une cour ordinaire on commettoit une faute d'état. Il ne faut pas que les juges ordinaires se mêlent des querelles des ambassadeurs. Ceux-ci ne doivent être jugés qu'au conseil des souverains.

L E T T R E XXI.

La Même au Même, à Pékin.

de Londres.

EN Europe le dérangement des finances ne suit pas toujours le désordre des affaires politiques.

Par exemple, tel prince, qui auroit dû se ruiner pendant la guerre, se trouve riche à la paix.

Je t'envoie la copie d'une lettre qu'un Anglois qui est à Berlin, a écrit à son correspondant à Londres. Tu verras par celle-ci qu'il y a des souverains habiles, qui savent tirer parti de leurs propres malheurs.

† Lettres & Negociations du chevalier D'Eon.

“ Mon

“ Mon cher Compatriote; ce Roïaume,
“ qui avant la guerre étoit le théâtre de
“ l’indigence, & de la pauvreté publique,
“ est aujourd’hui celui de l’opulence, &
“ de la grandeur politique. Les finances
“ sont en meilleur état qu’elles ne l’étoient
“ avant les sièges & les batailles qui ont
“ désolé l’Allemagne.

“ Au lieu que les autres états ont per-
“ du, celui-ci a gagné. La France, l’An-
“ gleterre, & la maison d’Autriche se
“ sont endettées, cette monarchie a païé
“ ses dettes. Si quelque révolution su-
“ bite obligeroit ces trois premières puis-
“ sances de prendre de nouveau les armes,
“ aucune d’elles ne feroit en état de met-
“ tre sur pied de nouvelles armées; il n’y
“ auroit que le Roi de Prusse qui auroit
“ les moïens de faire la guerre.

“ Les subsides que nous avons païés à
“ cette couronne lui ont plus valu que la
“ prise de dix-villes.

“ La conquête d’un nouvel état sans
“ finances eut plus contribué à diminuer
“ le pouvoir de ce prince, qu’à augmen-
“ ter sa puissance. L’argent d’Angle-
“ terre à servi à multiplier ses forces. Le
“ dixieme de notre numéraire à été fondu
“ dans le sien.

“ Il n’y avoit autrefois qu’un Roi de
“ Prusse ; aujourd’hui il y a plusieurs
“ millions de Frédéric^{*}. Si ce prince
“ répandoit la terreur, & l’épouvante
“ lors qu’il étoit presque seul & sans ar-
“ gent, que ne doit pas craindre l’Europe,
“ maintenant qu’il a associé à sa cou-
“ ronne tant de petits monarques.

“ Il faut avouer que, malgré notre génie
“ de combinaison, nous sommes les poli-
“ tiques les plus maladroits de l’univers.
“ Quelque talent que ce prince ait pour
“ la guerre, il ne devoit jamais sortir des
“ limites que son impuissance lui avoit
“ prescrites. L’argent étoit la seule chose
“ qui lui manquoit, & c’est ce dont nous
“ l’avons pourvu abondamment.

“ Fasse le ciel que tant de Frédéric ne
“ conjurent point un jour contre le Roi
“ George ; & que le Roi de Prusse ne
“ forme point le projet de joindre à ses
“ états l’électorat de Hanovre.”

* Monnoie qui porte ce nom.

L E T T R E XXII.

Le Mandarin Cham-pi pi, au Chef de la Religion, à Pékin.

de Londres.

IL y a dans ce Roïaume une branche de population qui s'est formée aux dépens de la France, je veux dire celle des protestans, dont je t'ai parlé ailleurs.

L'aveugle superstition, qui de tout tems fut la cause de la ruine des empires, jetta les premiers fondemens de cette propagation en Angleterre. C'est un trait d'histoire qui mérite l'attention de notre Cour. Depuis qu'il y a des gouvernemens chez les hommes, il n'en est aucun qui combinât aussi mal ses intérêts politiques. Je vais t'en donner le tableau en raccourci; tu fais que les bornes que je me suis prescrites dans mes lettres ne me permettent pas de sortir de certaines limites.

Après la grande révolution du dogme de Christ, qui partagea la religion en deux-branches, il y eut dans plusieurs états de l'Europe des conventions entre les princes & les sujets. Les réformés a-

cheterent des Rois le droit de prier Dieu suivant leur rite. On dressa pour cela des articles de capitulation. La couronne de France qui traita avec les siens, leur accorda par un édit authentique l'exercice solennel de leur religion. La paix étoit signée, & le traité subsistoit, lorsqu'il prit fantaisie à un de ses rois de le rompre. Il révoqua l'édit ; & leur deffendit de s'assembler : on démolit leurs temples, & il leur fut ordonné de croire de nouveau à la messe. Cependant il falloit des missionnaires pour les convertir, on leur envoya des soldats qui leur prêchoient l'Eucharistie, la baïonnette au bout du fusil.

La guerre se fit pour réhabiliter ce qu'on appelle en France la sainte hostie. On repouffoit à coups de bourades, si je puis m'exprimer ainsi, la réalité du corps du Christ, que Luther & Calvin avoient fait échapper du tabernacle de l'Eglise Romaine. Mais comme les militaires ne convertissoient pas assez tôt, la Cour de France emploïa les boureaux. Elle fit pendre beaucoup de Chrétiens, afin de porter les autres à reconnoître pour successeur du Christ, celui qu'ils regardoient comme l'ante-christ.

On

On ne convertit point à une nouvelle secte par des supplices; les renégats veulent l'être volontairement. Les châtimens ne sont pas un bon moyen pour convaincre de la fausseté d'une croïance qu'on veut proscrire. Les pendus d'une religion passent pour l'enseigne de sa vérité. Un peuple s'attache plus fortement à une croïance dans la proportion de souffrance qu'on emploie pour la détruire. Il en est des persécutions en fait de sectes, comme des métaux qu'on passe au creuset; quand les religions résistent au feu, elles sont bonnes. Comme la partie n'étoit pas égale, & qu'il y avoit plus de boureaux du côté du Roi, que de soldats de celui des réformés, il fallut penser à la retraite.

On étoit encore pendu en France, parce qu'on alloit chercher dans le païs de la liberté celle de prier Dieu, suivant sa croïance. Ce fut alors que les hostilités recommencerent plus vives que jamais. Ces nouvelles persécutions furent précédées de deux-ordonnances dignes du siècle le plus barbare. Par l'une il étoit deffendu aux réformés de sortir de l'état, & par l'autre on leur ordonnoit de prier dieu avec toutes les cérémonies & la superstition du rite ro-

main. Cependant le gibet & les galeres pressoient de toutes parts. Un grand nombre de citoïens s'échapoient, comme ils pouvoient ; ils laisserent les tribunaux, & les juges la foudre à la main.

Aurois-tu jamais soupçonné qu'il y eut eu en Europe des princes si mal-adroits sur leurs intérêts ? La France fut presque aussitôt punie de cette inconduite. L'industrie qui, depuis le renouvellement des arts, avoit été naturalisée dans ce roïaume, devint fille légitime de tous les autres états. Cette monarchie ne fut plus au centre du luxe de l'Europe. Chaque gouvernement créa des manufactures, dont il tire le sien. Depuis cette transmigration de ses peuples, la France fut plus foible, parcequ'elle s'étoit coupé uu bras.

Louis XIV, qui étoit ce roi, n'eut jamais imaginé de lui-même de se faire tant de mal ; car rarement les princes ici sont la cause du désordre qu'ils causent ; il avoit une maîtresse, & un confesseur qui s'entendirent ensemble pour ruiner l'état. La maîtresse seule suffit toujours pour cela. Juge quand le confesseur s'en mêle ?

LET-

L E T T R E XXIII.

*Le Mandarin Nī-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Lisbonne.

L E S arts, & les métiers sont bannis de ce Roïaume. Les Portugais sont neutres dans leur propre industrie. Elle leur vient de Hollande & d'Angleterre dans des Navires. Quant à eux, simples spectateurs, ils n'ont d'autre occupation que celle de ne point travailler : on diroit que ce peuple a donné commission aux autres de l'Europe de le ruiner ; & qu'il se repose sur eux de ce soin-là.

Il y a dix à douze mille-étrangers dans cette capitale, qui viennent tout exprès de leur païs pour dépouiller l'état de ses trésors.

Les Portugais les voient accumuler de grands biens, & disparoître ensuite avec leur fortune, sans qu'il leur vienne jamais dans l'esprit d'apprendre d'eux les moïens de s'enrichir. Ils sont dans l'esclavage civil de leurs propres richesses.

Quelques Portugais un peu plus actifs que les autres demandent la permission à
ces

ces étrangers de faire quelques petits négoces, & ils la leur accordent, à condition qu'ils ne feront pas de grande conséquence.

En Turquie ce sont les juifs qui sont les agens du commerce & de l'industrie; ici ce sont les Anglois.

Quand les flotes du Bresil arrivent, ils se partagent les trésors de ces nouveaux mondes; alors les repas, les bals, les fêtes, & les divertissemens commencent. Les Portugais du fonds de leur indigence, voient ces festins, où régné la profusion & la prodigalité, & se trouvent bien heureux qu'on veuille les admettre à la dissipation de leurs propres richesses.

Je ne fais si on feroit à tems de se défaire de ces étrangers. Il est des abus qui une fois établis prennent la forme du système. Il faudroit démonter aujourd'hui toutes les pièces de cette monarchie, pour pouvoir se passer de ceux qui la ruinent.

LET.

L E T T R E XXIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

ON distingue ici ceux qui sont vendus à la Cour, de ceux qui sont attachés à la république, par des marques auxquelles on ne peut point se tromper. Le Baronet m'a donné pour cela des règles certaines. En voici quelques unes.

REGLÉS IMMANQUABLES pour connoître
un Roïaliste.

“ Un Anglois menu, qui a le corps
“ fluet, la taille déliée, le visage maigre,
“ qui est un peu pâle, & dont la phisio-
“ nomie ressemble à celle d'un François,
“ est attaché a la Cour.

“ Celui qui a les cheveux courts & qui
“ est tondu comme la tête d'un chien bar-
“ bet, avec deux longues floques qui lui
“ tombent parallelement de chaque côté
“ jusques au-dessous des oreilles, au-bout
“ desquelles sont deux grosses boucles,
“ le tout couvert de poudre d'odeur, est
“ un Roïaliste.

“ Un

“ Un Bréton qui est un piller de l'opéra
 “ Italien de *Hay-Market* & qui assiste ré-
 “ gulièrement aux deux-théâtres de
 “ *Covent-Garden* & de *Drury-Lane* est un
 “ Roïaliste ; à moins que ce ne soit à la
 “ pièce du *Cocu de Londres* : car tout bon
 “ patriote Anglois peut y assister, sans
 “ déroger à son titre, attendu que cette
 “ pièce est dans les règles de la liberté
 “ Angloise.”

RÉGLES IMMANQUABLES pour connoître
 un Anglois attaché inviolablement au
 parti de la république.

“ Un Anglois, qui a le visage d'une
 “ demi aune de long, sur trois-quarts de
 “ large, est républicain.

“ Un Breton qui, en touchant la main
 “ à un autre, lui secoue le bras de manie-
 “ re à lui démettre l'épaule, est républi-
 “ cain ; attendu que le républicain a
 “ vingt-fois plus de force qu'un Roïaliste.

“ Si un homme parle brusquement,
 “ avec un ton aigre, qu'il n'ait ni dou-
 “ ceur, ni affabilité, ni politesse, c'est
 “ un républicain.

“ S'il emploie des termes peu mesurés,
 “ qu'il soit violent ou qu'il blasphème
 “ quel-

“ quelquefois contre ceux qui sont du
“ parti contraire au sien, c'est un républi-
“ cain.

“ S'il est grossier, rude & tout d'une
“ pièce, c'est encore un républicain.”

L E T T R E XXV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la
Religion, à Pékin.*

de Londres.

I L y a ici une pagode qu'on appelle
St. Paul, qui pourroit contenir la moi-
tié de la nation : mais qui, dans le tems
des prières, ne contient presque point de
nationaux.

Cet immense rendez-vous chrétien a un
grand inconvénient ; c'est que les femmes,
qui n'assistent aux exercices de la religion
que pour voir, n'y sont presque point vues,
ce qui le rend un désert : car les hommes
en Europe n'adorent point Dieu, là où les
femmes ne le prient point.

Cet édifice prodigieux doit sa naissance
au faste & à l'ostentation nationale ; car
la vanité chez ce peuple entre jusques dans
les édifices qu'il bâtit pour s'humilier de-
vant Dieu.

Les

Les connoisseurs en pierres prétendent que celles de cet édifice ne sont pas posées géométriquement ; je ne t'en dirai rien : mais ce dont je puis t'assurer, c'est qu'elles sont placées bien solidement. C'est la plus forte citadelle que la religion du Christ ait en Europe. Le gros bon sens des Anglois se fait remarquer jusques dans les choses du culte. A moins que Londres ne soit englouti, cet amas de pierres ne sauroit être anéanti.

L E T T R E XXVI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

L'Esprit de parti ne se borne pas ici aux moeurs, aux manieres & aux parures ; il passe encore jusques à la table.

Un Anglois attaché à la république me donna à diner il y a environ un mois. Comme ceux de ce parti suivent l'ancienne cuisine Angloise, on ne nous servit qu'une pièce de boeuf-roti avec un *plumb-pudding* *.

* Poudin fait avec du raisin.

Huit-

Huit-jours après un autre du parti de la Cour m'invita chez lui, & il me donna des entrées fines, des cailles, des perdreaux, &c.

Je ne déciderai point lequel de ces deux partis est prefférable en fait de débats politiques ; mais à l'égard de la table, je trouve qu'il vaut mieux être Roïaliste que républicain, quand ce ne seroit qu'à cause des indigestions : car la pâte à motié cuite, & le boeuf qui n'est pas achevé de rôtir, font toujours cet effet sur moi.

Aussi, quand un républicain aujourd'hui envoie chez moi pour m'engager à dîner chez lui, mon valet, qui connoît les viandes qui conviennent à mon estomach, lui répond toujours que je suis invité pour ce jour-là. Au-lieu que, quand le laquais d'un Roïaliste vient me prier de la part de son maître, il l'accable de civilités, & lui répond que Milord Chinois ne manquera pas d'avoir cet honneur-là au jour marqué. Il pousse même la politesse avec ce dernier, jusques à le mener au cabaret voisin, où il s'enivre avec lui, à compte du bon vin que son maître doit me faire boire.

Un autre inconvénient que je trouve chez le Breton attrâché au parti de la république,

publique, c'est qu'il faut par politique s'enivrer avec une liqueur noire & épaisse, qui vient du Portugal; car ce royaume fait valoir l'industrie Angloise, ce qui est pour mon hôte une raison suffisante de se gorger des productions de ce pays.

Le second inconvénient est qu'en s'enivrant pour le service de la république, il faut à chaque rasade maudire quelqu'un du parti contraire, & changer les santés en autant de malédictions. Comme je n'aime point à faire du mal à qui que ce soit, je ne voudrois pas chaque jour me rendre complice d'envoier à tous les diables une vingtaine de personnes.

Cependant comme les Roïalistes mangent beaucoup de ragouts & boivent leur vin à la glace, lorsqu'au-contre les républicains boivent chaud & bannissent toutes les sauces, je donneroie la préférence à ces derniers, s'ils vouloient faire quelques petits changemens à leur cuisine. Mon laquais, qui s'intéresse beaucoup à ma santé, m'a conseillé de mettre cet avertissement dans le *Public Advertiser*.

AVER-

AVERTISSEMENT.

“ Le Chinois qui fréquente les gens de
 “ qualité & autres de la ville de Londres,
 “ supplie humblement les *Torys* qui lui
 “ feront l'honneur de l'inviter, de laisser
 “ leur *Pudding* un quart d'heure d'avan-
 “ tage au four & de donner quelques
 “ tours de broche de plus à leur *Roast-*
 “ *Beef*. Il aura aussi l'honneur d'accep-
 “ ter les cartes d'invitation des *Whigs*,
 “ s'ils veulent bannir de leur table les en-
 “ tremets, les marrons au sucre & les
 “ fromages glacés.”

APOSTILLE.

“ Le Chinois ne boit point de vin de
 “ Champagne.”

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Ni ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.

de Lisbonne.
LA navigation en Portugal n'est pas
 en meilleur état que les arts : quoi
 que toutes les affaires de ce Roïaume
 soient au-delà des mers, il n'a point de
 ma-

marine. Les Portugais ne savent qu'un chemin sur l'océan, toute leur navigation se réduit à aller à l'Amérique, & à en revenir.

On diroit que la marine Portugaise est faite à ressort : dans un certain tems de l'année, deux ou trois-cens machines de bois, qu'on appelle Navires, vont d'elles-mêmes au Bresil, sans presque que les pilotes s'en mêlent. Tout le monde peut être bon pour cette navigation. Il ne faut pas être marinier pour devenir matelot.

Le gouvernement politique n'a point de marine à lui. Toute la navigation est marchande, & ne se mêle point de défendre l'état ; ce n'est pas son affaire. J'ai oui dire que les pirates d'Alger ou de Tripoli avoient formé le dessein de venir enlever le Roi de Portugal dans son palais qui est au bord de la riviere, & je ne vois pas pourquoi ils ne l'ont pas fait ; car de toutes les entreprises téméraires de ces Brigans, celle-ci est une des moins hardies. Il n'y a aucune deffense maritime dans ce port, qui puisse s'opposer à l'approche de cinquante-barques chargées de ces corsaires.

Un peuple maritime est bien foible, lorsqu'il n'a pas même les moïens de
garan-

garantir son Roi des incursions des Barbares.

L E T T R E XXVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

IL n'y a point de Roi sur la terre qui ait plus le moïen d'être absolu que celui de la Grande-Bretagne. Tous les autres souverains d'Europe courent après le despotisme & ne l'atteignent jamais. Ils cherchent, par mille détours, à se rendre indépendans : mais ils rencontrent à tout moment des obstacles qui les empêchent de l'être.

En Turquie, qui est le païs natal du despotisme, les Jannissaires s'opposent au Divan ; en France, le Parlement représente : en Suède, le Sénat délibère ; en Espagne, l'Inquisition met des bornes à la souveraineté ; enfin il n'y a aucun souverain qui ne soit encore bien loin de l'indépendance à laquelle il voudroit parvenir. Mais en Angleterre le coup est porté, l'affaire en est faite, le grand corps, où réside la puissance suprême, est gagné.

Il ne reste au monarque qu'à satisfaire le peuple, & pour cela il n'a qu'à lui accorder tout ce qu'il demande, pour en obtenir à son tour tout ce qu'il en veut. Ce que ce peuple demande ordinairement est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de le lui refuser. Il se contente d'un phantôme de liberté.

Le sort de la politique du monarque se réduit à prévenir la mauvaise humeur de la populace. Lorsqu'elle crie, il faut l'appaiser ; lorsqu'elle se plaint, on doit la contenir : si un ministre lui est odieux, il suffit de le lui ôter de devant les yeux.

Un Roi d'Angleterre n'a qu'à faire semblant de n'avoir point d'ambition pour jouir de toute celle qu'il veut ; sur tout point d'entêtement : le danger commence, où l'obstination paroît. Les Charles, les Jaques, ne furent point précipités du trône, parcequ'ils vouloient une certaine chose, mais parcequ'ils la vouloient d'une certaine maniere. Car les querelles d'état, qui causent de si grandes révolutions dans ce royaume, ne sont pas pour le fonds. Toutes les guerres civiles ici se font pour la forme. Or un Roi doit-il s'inquiéter de la forme de l'indépendance, lorsqu'il a le fonds du pouvoir absolu ?

L E T.

L E T T R E XXIX.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

EN Angleterre, la musique suit la variété des saisons. L'hiver s'annonce ici par un grand bruit d'instrumens qui se font entendre dans les théâtres ; le printemps a sa musique légère, elle habite dans des maisons de verdure où elle imite le chant des rossignols : la symphonie d'été est vive & remplie de feu, au lieu que celle de l'automne, qui annonce la chute des feuilles, est lente & un peu froide.

Dans les grandes chaleurs, on ne peut respirer l'air, ni faire un tour d'allée dans un jardin public que ce ne soit au son des violons. Dans l'un de ces jardins, on y prend le thé en mesure, & dans l'autre on y soupe en cadence : mais ces repas symphoniques ont leurs inconvéniens. Il y a beaucoup de gens ici qui se plaignent de ne pouvoir dormir la nuit, parce que la mesure de leur souper a été précipitée. Pour moi, qui crains les indigestions, lorsque je mange un poulet le

Tom. VI.

F

soir

soir à *Vaux-Hall* *, je choisis toujours le tems de *l'Andante*.

Quoique les Anglois soient naturellement sérieux, il y a plus de musique & de musiciens dans la seule ville de Londres, qu'il n'y en a dans toute la France, qui passe cependant pour la nation la plus gaie de l'univers.

Comme j'ai souvent remarqué que ceux qui sont chargés ici de la joie publique, n'ont pas le visage taillé à l'Angloise, je m'informai au Baronet d'où cela pouvoit provenir, & il s'exprima ainsi à ce sujet.

Tous ces gens-là, me dit-il, sont des étrangers. Les Anglois, qui perfectionnent tous les autres arts, ont si mauvaise opinion d'eux-mêmes à l'égard de la musique, qu'ils croient qu'ils n'ont pas assez de génie pour souffler dans un tuiïau, arpenter le manche d'un violon ou chanter un air ; & à cause de cela, ils font venir à grands fraix cette foule de gens que vous voïez répandus parmi nous, qui veulent bien pour notre argent nous exécuter de grands concerto & nous donner des ariettes.

* Jardin public où l'on soupe.

Ceux qui calculent tout ici, prétendent que les simphonies, les solo, les duéti & tout l'assortiment qui entre dans la composition d'un opéra, nous coûte tous les ans quarante-mille-livres-sterling. C'est païer bien cher, comme vous voïez, une industrie qui ne produit que des sons.

Nos gens de qualité, qui font semblant d'avoir du goût pour cette modulation, disent pour raison que cela forme une circulation. Il est vrai que la musique Italienne donne une telle agitation à notre argent, que son mouvement le précipite hors du Roïaume. Nous avons plusieurs banquiers dans *Lombard Street* qui sont occupés toute l'année à faire des remises à Turin, à Florence ou à Venise.

Mais le plus grand ridicule pour nous, ajouta-t-il, c'est d'affecter du goût pour un art que nous n'apprenons jamais : car nous ne nous contentons pas de titer d'Italie les compositeurs de musique, nous en faisons encore venir les exécuteurs : de maniere que, par-là, ce talent nous est toujours nouveau. Les Anglois n'auroient jamais naturalisé aucun art étranger, s'ils avoient suivi la même méthode dans ceux qu'ils ont perfectionés.

Passé que les modèles des Ariettes nous viennent d'Italie, mais il faudroit du moins que l'exécution fut Angloise ; que si on dit que cette musique ne peut être rendue que par ceux qui sont nés à Naples, à Rome, ou à Boulogne, il faudroit abandonner un art, à la naturalisation duquel des causes physiques s'opposent chez nous.

Mais il est démontré que cet obstacle n'en sauroit être un. Nous avons actuellement des Bretons à Londres qui sont parfaits dans les instruments où les Italiens excellent ; & des Angloises qui roulent leur voix avec autant d'agilité que les chanteuses qui sont nées au pied du Mont Vesuve *.

L E T T R E X X X .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

Lorsqu'on dit que toute l'Angleterre est à Londres, on ne veut parler sans doute que du peuple ; car les grands ne l'habitent point. Ils s'y rendent de

* A Naples.

tems en tems incognito, pour s'y confondre avec la populace. Ils laissent dans leurs châteaux à la campagne, leur train & leur grandeur, pour n'apporter avec eux que le simple titre de citoïen.

Les grands n'ont dans la capitale ni feu ni lieu. Ils se logent où ils peuvent, & mangent où ils se trouvent. Un François n'est pas plus étranger à Londres, que ne l'est un Duc & Pair du Roïaume.

Les grands en Angleterre ne le sont que dans leur terre; c'est-là qu'ils sont magnifiques, & se distinguent de ceux avec qui ils sont confondus à Londres. On pourroit dire que la Cour d'Angleterre est à la ville & que la ville est à la campagne. C'est du-moins dans celle-ci que les seigneurs étalent un luxe & une splendeur, qui dans les autres états de l'Europe ne se voient que dans la capitale.

Chaque nation en Europe a sa maniere de se ruiner & de se rétablir ensuite. A Paris on se dérange à la ville, & on va après oeconomiser à la campagne; à Londres on se dérange à la campagne, & l'on vient ensuite épargner à la ville. En France les grands sont en public dans la capitale, & incognito dans leurs terres;

en Angleterre ils sont en public dans leurs terres, & incognito dans la capitale.

L'orgueil est encore ici la source de cette splendeur champêtre. Londres est trop grand & trop peuplé pour s'y distinguer. Il faudroit, pour y frapper les yeux, étaler une magnificence éclatante, qui blefferoit des yeux accoutumés à l'égalité; elle mettroit une trop grande distance entre les citoïens. On seroit averti par-là de leur opulence; ce qui choqueroit les intérêts de ceux qui en ont un à ne pas paroître opulens.

A la campagne chaque grand a une Cour. Il est au milieu de ses sujets; & joue le rôle de souverain. Sa magnificence, qui à Londres choqueroit, établit ici la subordination. On le distingue par l'endroit-même, qui le feroit mépriser dans la capitale. Il ne lui en faut pas d'avantage pour lui faire fuir la ville, & pour l'engager à établir son séjour ordinaire à la campagne.

L E T

L E T T R E XXXI.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Lisbonne.

DA N S les autres états d'Europe, l'administration est ordinairement embarrassée pour mettre un ordre dans les finances : celle de Portugal est délivrée de cet embarras : ici il n'y a point de finances : le ministre est délivré de ce soin, & de tous les travaux qui l'accompagnent. On n'est point obligé de se tourmenter comme on fait ailleurs pour prévenir leur dissipation ; l'affaire en est faite. C'est l'administration elle-même qui établit le désordre, en permettant l'anéantissement de l'industrie qui pouvoit seule les reténir dans l'état.

On peut regarder Lisbonne comme le Bureau général de la distribution de l'or. Outre que la nation n'a pas de quoi subsister, & qu'il faut quelle se dépouille continuellement de son numéraire pour vivre ; il y a encore d'autres moïens d'évacuation : l'or est ici une marchandise qu'on vient acheter pour revendre ; & a-

fin que la vente soit certaine, & que sa sortie soit inmanquable, le gouvernement fait si bon poids, qu'il y a toujours à gagner en le portant ailleurs. Les finances domestiques de la Couronne ne sont pas en meilleur état que celles du public ; les revenus du Roi sont au pillage.

Il n'y a point de faiseurs de projets en Europe qui ne fassent une descente à Lisbonne, & ne mettent la couronne à contribution.

Ses ambassadeurs, & ses Résidens dans les Cours étrangères traitent, & font passer dans ce Roïaume des hommes oisifs, & fainéans, dont le génie & l'activité se reduisent à enfanter des sistêmes. On voit ici une foule de pensionnaires étrangers, qui n'ont d'autre affaire que celle de manger un revenu fixe & permanent. Toutes les récompenses en Portugal sont à vie ; c'est-à-dire que chaque pensionnaire a le droit de dissiper les finances de l'état jusques à la fin de ses jours.

LET-

L E T T R E XXXII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

UN Roïaume, où le citoïen est gêné par l'aliment, est plutôt le país de la servitude que celui de la liberté : aussi ses peuples l'abandonnent.

Depuis la paix générale cinquante-mille-Anglois ont quitté l'Angleterre, pour aller vivre dans le país de la servitude. La France en regorge maintenant ainsi que des richesses de la nation.

On prétend que les remises, qui ont été faites dans ce Roïaume étranger depuis le traité définitif, sont plus considérables que celles que l'on a fait passer en Allemagne pour y faire la guerre.

Si l'on suppose seulement que chaque sujet du Roi George ait emporté avec lui cent-livres sterling pour son voïage ; cela fait cinq-millions qui sont sortis de la Grande-Bretagne ; si l'on ajoute à cela l'entretien de tant d'hommes dans cet état étranger, on verra qu'il en doit couter une semblable somme tous les ans à l'état.

Je trouve qu'il se fait en Europe une restitution générale des richesses, ce qui forme une balance continuelle de puissance.

Il est admirable par quel enchainement de causes secondes, les états industrieux rendent à ceux qui ne le sont point, ce que leur activité leur avoit enlevé. Le commerce & la navigation procurent aux Anglois de grandes richesses; & ces mêmes richesses leur fournissent les moyens de les aller dépenser ailleurs.

Il manque toujours quelque chose aux plus sages gouvernemens Européens. Ceux qui passent pour les mieux combinés découvrent des endroits foibles. La Grande-Bretagne a fait des loix très sages pour augmenter les richesses publiques, mais elle n'en a fait aucune pour les retenir dans l'état; ce qui rend les premières inutiles.

Les taxes & les impôts sur les besoins phisiques, sont pousés à un si haut point en Angleterre que les naturels s'enfuient. Ils vont chercher ailleurs une aisance que leur gouvernement leur refuse. La véritable patrie est celle où l'on trouve le plus d'aisance pour vivre. La plupart des Anglois se font sujets du Roi de France;
car

car le Roi qui fournit la subsistance la plus abondante, est le véritable Roi. Les hommes ont une foule de besoins à remplir, la véritable politique est celle qui leur fournit les moyens de les satisfaire. A quoi sert qu'un état soit riche, si les habitants n'ont pas les moyens de vivre. Je ne citerai que ce trait.

Le Roi George retire environ soixante-livres-sterling de droit, sur chaque tonneau de vin de Bourdeaux qui entre en Angleterre. Les Anglois éludent l'impôt en passant en France, où Louis leur permet d'en boire à longs-traits, sans y mettre aucune taxe.

L E T T R E XXXIII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

ON me montra ici, il y a quelques jours, un sujet du Roi George qui possède des richesses immenses. Il pourroit acheter la moitié de l'Angleterre. Une compagnie le fit son commis dans les Indes; mais le commis devint bientôt plus riche que la compagnie elle-même :

c'est que le valet pensa plus à ses intérêts qu'à ceux de ses maîtres.

Il s'insinua si bien dans les intrigues des Rois sauvages qu'il ôta le sceptre à l'un d'eux pour le donner à un autre, moyennant un grand tribut. Après avoir ainsi vendu des couronnes sur lesquelles il n'avoit aucun droit, il vint jouir ici d'une opulence qui ne lui appartenoit pas.

Mais la possession des grands trésors ne met pas à l'abri des inquiétudes. Ce faiseur de Rois eut dernièrement un grand chagrin. Après avoir dirigé des trônes dans les Indes, il voulut diriger une compagnie de marchands à Londres, mais ceux-ci lui donnerent l'exclusion.

On prétend-même que ces marchands qui sont les mêmes qui l'emploierent autrefois pour leurs affaires, veulent lui faire rendre compte des siennes.

Ses grandes richesses, qui offusquent ici la vue de tout le monde, ont fait naître des questions. On demande si un agent qu'on envoie pour diriger une société marchande, peut se mêler de toute autre chose, que de celle dont il est chargé, ou si en s'en mêlant le profit ne revient point de droit à ses principaux : Dans ce cas-là
le

le tribut du Roi des Indes doit être païé à la compagnie & non à l'agent.

L E T T R E XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Cotao-yu-se, Censeur de l'Empire, à Pékin.

de Londres.

AUROIS-TU jamais imaginé que le mobilier de l'océan, formât un meuble chez un peuple, & que ce grand ouvrage de la divinité devint un sujet de l'ostentation humaine.

Le coquilles entrent ici dans le système du luxe. On montre ici plusieurs cabinets qui en sont tapissés depuis le haut jusques en bas.

Il y a des collections d'insectes qui coutent jusques à cent-mille-onces d'argent. On met cette vanité sur le compte de la physique naturelle ; mais elle est plus relative à l'ostentation qu'aux sciences. On ne montreroit pas ces collections avec tant d'emphase, si elles ne tenoient plus au luxe qu'au savoir.

Le mal est que ce ne sont pas toujours les familles les plus opulentes du Roïaume qui donnent dans cette parure extravagante.

vagante. Cette manie attaque souvent celles dont la fortune est bornée, ce qui les gêne souvent au point que les enfans en souffrent, & que quelques branches de la population en sont diminuées. J'ai vu ici une demoiselle surannée qui n'a jamais trouvé à se marier, parceque son pere avoit employé sa dot en crocodilles. On me montra aussi plusieurs fils de famille qui ont été obligés de finir leur race, parceque leur pere avoit commencé un ameublement d'insectes mariner.

Les médailles qu'on met aussi sur le compte des arts, sont une seconde maladie de l'ostentation Européenne ; elles servent à former à Londres un luxe moderne. Les Césars qui troublèrent autrefois le monde politique, causent aujourd'hui une grande révolution dans les familles particulières. L'empereur Otton surtout, qui ne fit que passer sur le trône Romain, cause des dérangemens constans. Tous les faiseurs de collections en médailles courent après celle de celui-ci. Il y a tel curieux qui donneroit la moitié de son bien pour avoir un Otton original gravé, ou jetté sur un petit morceau de métal de la valeur intrinsèque de trois-deniers Européens.

Pour

Pour que ce luxe soit magnifique, il ne faut pas qu'il soit superbe. Un assortiment de médailles modernes d'or, ou d'argent enrichies de pierres précieuses feroit un ameublement méprisé des connoisseurs & des gens de goût; au-lieu que deux ou trois-mille-médailles noires, & difformes, à moitié mangées des vers forment un luxe orgueilleux qui flatte la vanité de celui qui le possède.

Il faut surtout qu'elles viennent de loin. Plus les petites pièces de cuivre qui les composent sont usées, & approchent de leur fin, plus l'amour propre goûte de satisfaction.

La Chine est heureuse d'être délivrée de toutes ces foibleffes de l'esprit humain.

Nous pouvons mettre au rang de nos autres avantages sur les Européens, celui d'avoir abandonné l'univers à lui-même, & de ne connoître d'autres antiquités que celles de notre empire.

L E T T R E XXXV.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Lisbonne.

IL n'y a pas long tems qu'un phénomène affreux affligea le Portugal. Dieu souffla sur ce Roïaume ; la terre s'ouvrit, & Lisbonne fut aussitôt englouti. Cette capitale aujourd'hui n'est plus qu'un tas de pierres. La nation campe ; elle fait par nécessité ce que les Tartares font par choix.

Il ne paroît pas que la justice divine soit encore apaisée ; on sent de tems en tems des ressentimens de sa colere.

Cependant ce peuple infortuné ne peut pas se résoudre à abandonner le lieu de sa désolation : ceux qui ont échapé à la mort, rodent continuellement au tour de cette ville malheureuse, & semblent regretter le tombeau où ils ont manqué d'être ensevelis.

La nation endurcie a déjà oublié le coup de foudre sous lequel elle a resté presque écrasée ; elle s'est livrée depuis à une joie immodérée. Les plaisirs sont
plus

plus vifs aujourd'hui à Lisbonne qu'ils ne l'étoient avant le tremblement de terre.

On y voit un grand nombre d'assemblées, de jeux, & de divertissemens.

Les Portugais dansent en branle au tour des décombres de la vengeance de l'éternel. Malheureux ! qui bravent la divinité, & se moquent de la colere céleste.

Le gouvernement aussi impie que le peuple, entreprend de rebâtir la capitale dans l'endroit même, où elle a été ensévelie. Il hante des maisons, où la providence lui a indiqué des gouffres.

Les habitans ne courbent point sous le poids du ciel. Ils se roidissent contre les décrets de dieu, & veulent se rendre plus forts que celui qui d'un seul de ses souffles peut détruire toutes les nations de la terre.

LET.

L E T T R E XXXVI.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

de Londres.

LES passions en Angleterre sont éternelles : l'homme est ici un animal d'habitude. Un Breton qui s'est livré à un vice, ne le quitte plus jusques au tombeau. Voilà pourquoi on voit des gens qui après avoir bu toute leur vie s'enivrent la veille de leur mort.

Les voluptueux courent les femmes jusques dans la vieillesse la plus décrépite. Quand de ce côté-là ils n'ont plus rien à faire, il leur reste encore beaucoup à désirer.

La danse, qui partout ailleurs est un divertissement, est ici une passion violente. On la poursuit avec une espèce de rage dans tous les périodes de la vie.

La chasse n'a point de fin. Un chasseur ne donne de repos à son fusil, que lorsqu'il repose lui-même dans le cercueil. Les accidens qui y sont attachés ordinairement ne peuvent éteindre l'ardeur que cet exercice inspire.

On

On m'a montré ici un gentilhomme qui après s'être crevé les yeux à force de courir le renard, le couroit encore après avoir perdu la vue.

Mais à propos des gens qui font des choses extraordinaires sans voir, il y a ici un juge public qui est aveugle.

Les gens qui le voient de près disent cependant qu'il n'est pas tout-à-fait dans les ténèbres ; & on assure qu'il voit tout, excepté l'équité. Il vend la justice au tact & en reçoit la valeur distinctement. Il est vrai que, pour faire un si vilain métier, il ne faut point des yeux, il suffit d'avoir des mains.

L E T T R E XXXVII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LA Reine d'Angleterre mit hier au monde un second prince, & aussitôt les batteries du parc jouèrent. Je m'y rendis comme les autres pour entendre le bruit de cette jouissance publique.

Au second coup de canon, je rencontrai le Baronet dans une des allées. Comme je m'aperçus qu'il étoit enséveli dans
ses

ses idées, je lui dis en l'abordant ; vous voilà bien pensif, n'y a-t il point d'indiscrétion à vous demander sur quoi vous rêviez en ce moment ?

Je considérois, me répondit-il, les inconvéniens qui se rencontrent dans tous les gouvernemens politiques. Je n'en trouve aucun qui ne soit subordonné aux révolutions des causes secondes.

Si le gouvernement d'un peuple, continua-t-il, est démocratique ou populaire, il est sujet à plusieurs incidens ; ne fut-ce qu'aux longueurs qui sont inévitables des assemblées trop nombreuses. S'il est aristocratique, la cabale ou la dispute des rangs entre dans le conseil, & le peuple a autant de tirans qu'il y a de sénateurs. S'il est monarchique absolu, les abus y sont sans nombre. S'il est mixte & que le pouvoir soit partagé entre le prince & le peuple, ce qui est, dit-on, la combinaison politique la plus favorable, elle a encore ses inconvéniens.

Une nation qui se donne un roi, est dans une alternative critique par la stérilité ou par la fécondité de la maison royale. En effet ou la maison royale s'éteint, & dans ce cas il faut defferer la couronne à une puissance étrangere au trône ; ou es-
suier

fuïer des guerres civiles. Si d'un autre côté la famille roïale devient trop nombreuse, il en résulte un autre inconvénient; car comme cette auguste lignée est aux fraix de la nation, le peuple est chargé dans la proportion de la naissance des princes: & c'est précisément le cas où nous allons nous trouver nous autres Anglois.

A la mort de Georges II. il y avoit neuf-princes ou princesses du sang roïal. Depuis ce tems-là son petit-fils s'est marié: dans deux-ans il a donné deux-héritiers à la couronne, & il pouroit bien arriver que, dans vingt-ans, (Dieu en soit loué & beni à jamais) il lui en donneroit vingt; & alors de compte fait, nous n'aurions pas moins de vingt-neuf Alteſſes roïales qui seroient toujours au-milieu de nous, car la nation ne sauroit s'en débarrasser.

Quelques souverains d'Allemagne pouroient bien se charger d'une demi-douzaine de nos princesses: mais à l'égard des princes, ils ne sont pas mariables. Car ces Messieurs, qui ont une grande naissance, ont une petite fortune, eu égard à leur condition de prince. Or tout le moins fait que le sang roïal sans facultés
est

est plus pauvre qu'un autre, parcequ'avec plus de besoins, il a moins de moïens de les satisfaire.

Ils seront donc toujours dans l'état, & à charge à l'état. Car si cette glorieuse pépinière de princes naît (le seigneur en soit encore ici remercié d'avance) il ne faudra pas moins d'un million-sterling pour leur entretien, & celui de leurs maisons, charge qui excédera celle de la maison roïale, c'est-à-dire, qu'avec un Roi, il nous faudra faire la dépense de deux-couronnes.

Je pourois encore, reprit-il, faire ici quelques réflexions sur le nombre des citoïens, que toutes ces petites Cours déroberont aux arts & aux métiers, pour leur faire passer une vie oisive dans des antichambres; n'aïant d'autre profession que celle d'habiller ou de déshabiller leurs Alteſſes roïales; ce qui est autant de perdu pour l'industrie générale.

Mais ce n'est pas là tout encore, tant de princes issus du sang roïal multiplient la roïauté.

Par la nature de notre gouvernement, nous devrions à peine appercevoir le monarque, & cette multiplicité de princes le décele par tout. On ne sauroit faire un
pas

pas sans rencontrer l'effigie du souverain. Il est vrai que ce ne sont pas des originaux rois, mais des copies roiales : or quand les copies d'un souverain sont en trop grand nombre, il semble que l'original se multiplie.

On a beau vanter la liberté d'une constitution, citer les loix indépendantes du trône, une république, qui a un monarque & vingt petits rois, est un gouvernement monarchique & même plus que monarchique.

L E T T R E XXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin.

de Lisbonne de Londres.

ON brula ici ces jours passés trois sujets du Roi de Portugal, qui croïoient que Dieu n'étoit pas mort sur un poteau entre deux voleurs. Ils alléguoient les raisons qu'ils avoient de penser que l'être suprême ne s'étoit pas avili jusques à cette bassesse ; mais l'Inquisition les fit jetter dans les flammes sans leur dire les raisons qu'elle avoit de penser autrement.

La

L'appareil de cette barbarie se fait toutes les années avec beaucoup de magnificence ; c'est la cruauté la plus solennelle que j'aie vue de ma vie. Jamais l'injustice, & l'inhumanité ne se montrèrent sur la terre avec plus de fierté, & d'arrogance.

Le jour qu'on brûle les sujets du Roi très fidele est marqué au coin des acclamations publiques. C'est la plus grande fête qu'on célèbre dans le Roïaume. Les cloches des pagodes de tout le Roïaume l'annoncent la veille, afin que le peuple puisse se rendre à Lisbonne pour prendre part à la joie universelle.

Il est vrai qu'il n'y a rien de si gai dans le monde que cet appareil de mort. Le divertissement commence le matin par une procession, dont la marche s'ouvre par les bonzes de l'Inquisition accompagnés des troupes du Roi, au-milieu desquelles sont les malheureuses victimes qu'on conduit au supplice.

Les acteurs qui doivent faire les honneurs de *l'auto da fe*, (c'est ainsi qu'on nomme la pièce de ce jour-là) sont habillés chacun selon son rôle. Ceux qui doivent être brûlés ont un habit très grotesque ; & les autres qui ne sont condamnés
qu'au

qu'au fouet, ou aux galleres en portent aussi un fort plaisant.

Chaque caractere est marqué par l'ajustement : chacun désigne le genre de crime dont il va recevoir le châtement. On voit dans cette procession des forciers, & des forcieres, qui volent dans les airs, & qui assistent régulièrement tous les samedis au sabbat.

Des magiciens qui changent le cours de la nature, & qui commandent à l'enfer.

Des enchanteurs qui se rendent invisibles, & qui font que les autres le deviennent.

Des hérétiques qui croient que le Pape est un homme, & la mere du Christ une femme.

Des mauvais Chrétiens qui n'adorent pas les images.

Des pecheurs endurcis, qui ne font point leur paques, & qui s'abstiennent de faire régulièrement un sacrilège tout les ans.

Des infideles qui ne croient point les choses incroyables, & qui aiment mieux suivre la lumiere de leur raison que l'aveuglement de celle des autres.

Des rebelles aux commandemens de l'Eglise, & qui méprisent Dieu au point de manger de la viande le vendredi, & le samedi.

Des Francs-maçons accusés du crime abominable de s'assembler deux-fois la semaine dans une loge, pour y boire ensemble.

Des juifs abominables jusques au point de refuser de manger de la chair de cochon, & de travailler le samedi, &c. &c.

Le lieu de l'assemblée générale de la procession est à une pagode appelée St. Dominique, où l'on expédie les chemises de soufre, & les brevets des galleres. C'est l'endroit le moins réjouissant de la pièce. La pagode est tendue de noir, & semble porter le deuil des meurtres qui vont se commettre.

Après cette pause la procession continue avec la même emphase jusques au bucher qui doit servir de clôture à la fête. Les sergents, & les records qui conduisent les patients à la mort sont les premiers du Roïaume. La noblesse Portugaise d'ailleurs si fiere, & si hautaine, oublie dans cette occasion son orgueil & son arrogance, pour exercer un métier flétrissant qui déshonore les plus vils mortels de la société civile.

Je

Je ne te dirai point précisément si le Bourreau qui exécute les condamnés du saint office est *Figalgo* * : en tout cas s'il ne l'est pas il pourroit l'être ; car en Europe entre ceux qui conduisent les criminels à la potence, & ceux qui pendent, il n'y a d'autre différence que la corde.

Le Roi suit la procession comme les autres, & voit périr de dessus un échafaut huit à dix de ses sujets, sans qu'il lui vienne jamais dans l'esprit de demander pourquoi on les fait mourir.

L E T T R E XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Paris.

de Londres.

ON voit ici un animal femelle dont nous n'avons aucune idée à la Chine, duquel il a été déjà dit quelque chose dans une autre de mes lettres. Cet animal s'appelle une coquette. Il n'est pas bien aisé de définir cet être amphibie. On peut dire ce qu'une coquette n'est pas ; mais il est difficile de dire ce qu'elle est.

* C'est le nom que porte la noblesse.

Son esprit est toujours en agitation, & son corps dans un mouvement perpetuel : elle voltige sans cesse, s'arrête par-tout sans se fixer nulle part. Certains naturalistes prétendent que le coeur d'une coquette a la forme d'un labirinte ; d'autres le comparent à une pièce de cire, qui prend toutes sortes de formes, & n'en retient aucune ; mais de quelque matiere qu'il soit composé, ils conviennent tous qu'il est extrêmement léger, ce qui fait croire, qu'il est rempli de vuides. Ceux qui en ont fait l'anatomie prétendent qu'il n'a aucune relation avec le cerveau ; & que les opérations de l'un soit tout-à-fait indépendantes de celles de l'autre. N' imagine pas pour cela qu'elle soit insensible. La coquette a une passion dans l'ame qui l'occupe continuellement ; je veux dire de donner de l'amour à tous les hommes, sans en prendre elle-même.

Il me faudroit un volume entier pour t'expliquer ici les différens moïens, qu'elle met en usage pour se faire aimer de ceux qu'elle n'aime pas. Elle emploie les airs panchés, les ajustemens, les parures & les minauderies. Elle se met en lila, aurore, gris-de-lin, pompadour, violet, ou couleur de rose, &c. Elle fréquente les af-

assemblées, se trouve régulièrement aux promenades, court les bals, l'opéra, la comédie, agaçant toujours sans être jamais agacée. Elle fait ce petit manège d'un bout de l'année à l'autre, & le continue jusques dans l'âge décrépit ; car la coquetterie ici est une maladie dont on ne guérit point. Il y a des coquettes à Londres qui agacent les hommes jusques au dernier moment de leur vie. J'ai lu l'histoire d'Angleterre exprès pour découvrir l'origine de ce caractère, dont il n'y avoit aucune trace du tems de Guillaume le Conquérant ; & j'ai trouvé que la coquetterie Angloise vient en droite ligne de France ; & qu'elle débarqua dans cette isle sous le règne de Charles II. prince galant, qui vendit Dunquerque à la France pour acheter des Rubans. Depuis ce tems là les Bretones se sont si bien perfectionnées dans cet art, qu'elles sont en état aujourd'hui de donner des leçons aux Françoises-mêmes.

LETTRE XL.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LA bonne intelligence qui, depuis la paix, régnoit entre les deux-couronnes de France & d'Angleterre, commence à s'altérer.

Le Ministre de Versailles ici n'est pas vu d'aussi bon oeil, qu'il l'étoit auparavant. Ce n'est pas qu'il y ait eu jusqu'ici aucune infraction au traité : tous les articles en ont été observés à la lettre : mais la France travaille à se rendre puissante sur mer. Elle forme une marine, il n'en faut pas d'avantage pour rendre toutes les négociations de paix inutiles : encore quarante-vaisseaux de ligne, & la guerre sera déclarée.

Voici comment la déclaration s'en fera. Les Anglois saisiront les vaisseaux François. Les armateurs enlèveront leurs navires, ils feront main basse sur tous ceux qu'ils trouveront dans les deux-mers, & les amèneront dans leurs ports, où ils pourront. Ces nouvelles hostilités dureront jusques à ce qu'un nouveau traité de paix vienne les suspendre : & celles-là recom-
men-

menceront de nouveau, à l'établissement d'une nouvelle Marine François : &c. &c. &c.

Je ne suis pas surpris de ce plan continuel de rupture établi de la part de l'Angleterre. Je suis seulement étonné que les Plénipotentiaires François, qui se rendent à Londres pour faire la paix, travaillent avec feu & chaleur à un ouvrage, que les vagues de la mer détruisent, & qui va toujours se briser contre quelques morceaux de bois.

L E T T R E XLI.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, a Pékin.

de Lisbonne.

LES monarques d'Europe ne sont pas plus sûrs sur leur trône que ceux d'Asie. Il est probable que c'est une suite du despotisme absolu ; car par tout la même cause produit le même effet. Quoiqu'il en soit il n'y a pas long-tems que les grands de ce Roïaume résolurent de tuer le Roi.

Le coup étant fait, les assassins qui étoient les premiers de la monarchie, pouvoient s'en rendre les maîtres ; car dans les

premiers momens qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser.

L'impunité du crime étoit dans sa consommation. Le Roi mort, toutes les portes de vengeance étoient fermées à la justice humaine. Heureusement pour le Portugal la conjuration se trouva un chef-d'oeuvre d'imprudence; car afin quelle ne pût manquer d'être découverte, on y avoit associé jusques à des femmes.

Cependant il paroissoit impossible que le monarque échapât au coup fatal. Les Rois de Portugal ont une si grande confiance dans leurs sujets qu'ils marchent sans gardes. On savoit que le Prince se retiroit tous les soirs d'une maison environ la minuit dans une chaise de poste avec un simple domestique. Les conjurés qui s'étoient postés de distance en distance avec des armes à feu, sur les avenues de son palais, devoient le passer en revue.

Un duc grand maître de sa maison chef des conjurés, tira le premier sur lui. Le monarque se sentant blessé au bras, au lieu de continuer son chemin, retourna sur ses pas & de cette maniere laissa tous ses assassins derriere lui.

On

On n'a jamais su au juste la cause de cet attentat. Les conjurés n'avoient pas assez de cet esprit réfléchi que demande la trame d'un grand crime d'état pour qu'on puisse le mettre sur le compte de leur ambition : on l'attribue à quelques mécontentemens particuliers, & à la jalousie qu'une dame de leur famille que le Roi voioit régulièrement avoit excité dans leur ame.

En lisant l'histoire d'Espagne, & de Portugal, on découvre que les plus grands malheurs qui ont affligé ces deux monarchies tirent leurs causes de cette source. Le Comte Julien, pour venger l'affront fait à sa fille, appella les Maures d'Afrique, qui dominèrent dans ces deux-Roïaumes pendant plus de huit-siècles.

L E T T R E X L I I .

Le Même au Même, à Pékin.

de Lisbonne.

IL y a un endroit dans la dernière conjuration de Portugal, qui mérite quelque attention. L'administration ne pouvant gueres approfondir l'affaire de l'assassinat commis en la personne du monarque au milieu de sa capitale par ses propres sujets, sans flétrir la nation dans la postérité, prit un détour. Il fut établi par un long mémoire, que c'étoit une société de Bonzes, qui, après avoir corrompu les peuples par des maximes dangereuses, avoit porté les grands à assassiner le Roi.

Cette accusation se fit d'autant plus volontiers, que l'ambition de ces gens-là faisoit ombrage à un certain homme en place, qui conduisoit toute cette affaire.

Plusieurs de ces bonzes furent arrêtés, & trainés dans des prisons.

L'Europe attendoit à tout moment leur supplice ; mais quoi qu'on eût établi un tribunal pour les juger, il ne se trouva point de juges pour les condamner.

Il falloit cependant un exemple, ne fut-il que pour persuader que ce n'étoit pas une vengeance particuliere. La justice civile n'aïant pas voulu s'en mêler, on livra l'un des prisonniers à d'autres bonzes, qui ont ici la surintendance des Buchers. On ne pouvoit mieux s'adresser : ceux-ci auroient fait bruler la société entiere des bonzes accusés.

Il est vrai que le supplice de celui-ci vengea la communauté dont il étoit membre, car on le fit mourir, pour tout autre crime que celui dont on l'accusoit. Je ne dis point que les princes chrétiens fassent bien d'entretenir dans leurs états des corps de citoïens oisifs ; il faudroit les bannir quand ce ne seroit que pour le mal qu'ils causent dans la population, & dans l'industrie. On a tant de griefs d'ailleurs contre eux, que c'est une petitesse pour les expulser de les accuser de crimes qu'ils n'ont point commis & que leur état-même les empêche de commettre.

L E T T R E X L I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

ON vient de faire le procès au citoïen qui avoit publié le North Breton *. Sa sentence porte qu'il doit être expulsé du parlement dont il étoit membre. Ce sont ses propres confreres qui ont signé l'arrêt. Ils n'ont pas voulu dans leur corps un membre corrompu au point d'oser parler librement de la personne du Roi.

Cette feuille, dans laquelle l'auteur fait réfléchir le Breton du Nord en véritable républicain sur l'administration présente, a été déclarée libelle.

Les tems sont bien changés dans ce Roïaume. Il en fut un en Angleterre † où les raisonnemens qu'on a employé en dernier lieu en parlement pour déclarer ce papier libelle, eussent passé eux-mêmes pour un libelle.

* Une feuille périodique dont on a déjà parlé.

† Du tems de Cromwell & de Jaques II.

L E T -

L E T T R E XLIV.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

J'Affistai dernièrement pour la seconde-fois à l'opéra Italien de *Hay-Market*. Comme j'avois fait quelques remarques sur ce spectacle, j'allai trouver le lendemain le Baronet pour le questionner à ce sujet.

Monfieur, lui-dis-je, je vous prie de me dire pourquoi on se divertit à ce théâtre d'une musique qui n'est pas du cru du païs, & d'une langue qui lui est étrangere. J'avois toujours cru, que pour que les amusemens publics fussent agréables à une nation, il falloit que l'idiome public, & le goût général les introduisissent. “ En-
“ vérité, me répondit-il, je ne saurois trop
“ vous donner raison de ce que vous me
“ demandez. Il me seroit plus aisé de
“ vous expliquer pour quoi il y a des
“ Quakers en Angleterre, que de vous
“ dire pour quoi il y a un théâtre & des
“ musiciens Italiens à Londres ; car com-
“ me vous venez fort bien de l'observer,
“ les amusemens les plus frivoles tiennent
“ au goût personnel, & la nation An-
“ gloise

“ gloise ne fut jamais chantante. Pres-
“ que dans tous les siècles depuis les
“ fondemens de la monarchie, le soin de
“ sa fortune & de sa grandeur l’occupa
“ entierement. Si nos annales nous ont
“ conservé quelques anciennes balla-
“ des, elles sont plutôt l’image de nos
“ guerres, & de nos travaux, que celle
“ de notre mollesse & de nos plaisirs. Ra-
“ rement les peuples qui ont eu de gran-
“ des affaires, se sont adonnés aux pro-
“ fessions frivoles. Les Romains du
“ tems de la république n’étoient pas de
“ grands musiciens. La musique ne fit
“ de progrès que dans les païs de l’oisi-
“ veté, où les arts inutiles tiennent lieu
“ des professions nécessaires.

“ Il est vrai qu’une Reine d’Ecosse, il
“ y a plus de deux-cent-ans, avoit à sa
“ Cour une musique Italienne, & des
“ chanteurs de cette nation ; mais le
“ goût d’une souveraine ne décide pas
“ toujours celui d’un peuple.

“ Voici à peu près je crois ce qu’il faut
“ penser de cet établissement. Après
“ que l’Angleterre se fut enrichie par la
“ navigation & le commerce, les Bre-
“ tons voïagerent beaucoup en Europe
“ & particulièrement en Italie, où ils
“ trou-

“ trouverent une musique qu’ils admire-
“ rent sans l’entendre; car c’est assez le
“ goût de nos Anglois de louer ce qu’ils
“ ne conçoivent pas.

“ La mode y contribua peut-être
“ aussi; car lorsqu’une nation est de-
“ venue riche, elle a ses goûts & ses
“ fantaisies; on fit venir des musiciens
“ d’Italie, comme du vin de France, &
“ des points de Bruxelles; outre que ces
“ chanteurs devoient donner beaucoup
“ de plaisir, car ils coutoient beaucoup
“ d’argent. Quoi qu’il en soit il ne pa-
“ roît pas que les Anglois aient eu au-
“ cun dessein prémédité en ouvrant ce
“ théâtre. L’expression, le sentiment,
“ l’intrigue de ces drames n’ont rien de
“ commun avec la nation. Cette scène
“ ne représente ni nos vices ni nos vertus.
“ Elle ne contient aucune morale relative
“ à nos mœurs & à nos manieres.

“ Cette musique n’est faite que pour
“ servir d’amusement aux peuples du mi-
“ di de l’Europe, dont le luxe, l’oisiveté,
“ & les vices-mêmes entrent dans le
“ système politique & oeconomique du
“ gouvernement. Et si quelques Cours
“ d’Allemagne attirent chez elles des
“ musiciens Italiens; c’est que de tout
“ tems

“ tems il a fallu des finges, & des fols
“ pour amuser les princes du Nord.

“ Il n'est pas impossible que les autres
“ drames ne corrigent quelques deffauts
“ de la société, & ne réglent les mouve-
“ mens de certaines passions ; mais l'opé-
“ ra Italien ne sauroit produire aucun de
“ ces effets. La vertu n'est pas de son
“ département, sa puissance se borne aux
“ plaisirs des sens.

“ Il peut bien se faire que le poëte ait
“ de bons desseins ; mais le maître de
“ musique n'en a jamais, & pour l'ordi-
“ naire tout le succès de ce spectacle dé-
“ pend de celui-ci ; car le poëte est tou-
“ jours la dernière personne d'un opéra
“ Italien.

L'objet principal du compositeur est
“ d'irriter les désirs ; il ne connoît rien
“ au-delà de l'émotion des sens. Son
“ affaire est d'irriter les passions, & non
“ pas de les régler. On pourroit dire
“ d'un opéra Italien ce qu'on dit ordi-
“ nairement dans une déroute *sauve qui*
“ *peut.*

“ Metastasio leur grand auteur mo-
“ derne n'a fait qu'augmenter le poison,
“ en fournissant des moïens plus aisés
“ aux compositeurs de placer des notes
“ voluptueuses sur des paroles tendres.

Les héros de cette scène établie à Londres s'expriment *Lingua toscana* ; idiome mort pour les Italiens même & qui est enterré pour nos Anglois. Sur mille il n'y en a pas dix qui la comprennent. Si on déduisoit de cette assemblée ceux qui s'y rendent pour voir, & ceux qui y vont pour être vus, pour réduire les spectateurs à ceux qui entendent le poëme, les plus nombreux opéras de *Hay-Market* se trouveroient réduits à vingt, ou trente-spectateurs.

Il est vrai que le directeur a soin de faire vendre l'opéra Italien à la porte traduit en Anglois : mais on n'entend jamais une langue étrangere, lorsqu'on est obligé de la lire dans la sienne propre. L'idiome est toujours altéré ; j'ai remarqué que, lorsque l'acteur rend une expression sur une voïelle, le livre la rend par une consonne. Le parterre y est si fort trompé, que j'ai vu quelques uns de nos Milords, à ces mots d'une ariette qui commençoit ainsi, *Ricordato mio bene*, s'exclamer croïant qu'ils renfermient un sentiment, tandis qu'il ne contenoient qu'un conseil ; mais si cette musique n'a aucun dessein sur nos mœurs, elle en a

sur

“ sur nos finances. On donne jusques
“ à quinze-cens-livres-sterling à un mu-
“ sicien Italien, pour le faire chanter
“ trente-fois sur notre théâtre de *Hay-*
“ *Market* ; ce qui fait cinquante li-
“ vres par représentation. Milord G---
“ qui a commandé nos troupes en Alle-
“ magne n'a pas eu une si grande somme
“ pour la représentation de chaque batail-
“ le, où il a exposé sa vie pour la gloire
“ de la nation.

“ Après que les Anglois eurent déclaré
“ leur goût pour cette musique, Lon-
“ dres devint un pèrou pour les Italiens,
“ qui depuis vinrent toujours y puiser de
“ l'or, & n'y apportèrent que des sons. Les
“ *Farinelli* ; les *Monticelli*, les *Casarelli*,
“ les *Egiptielli* ; les *Reggianelli*, & tous
“ les autres dont les noms terminent en
“ *elli*, accoururent chez nous pour s'y
“ enrichir, & retournerent en Italie, jouir
“ de leur fortune, ou pour mieux dire
“ de la nôtre. Les autres arts enrichis-
“ sent l'Angleterre, celui-ci l'apauvrit.
“ Le théâtre de *Hay-Market* ne cause pas
“ une circulation ; mais une évacuation
“ d'espèces. Le numéraire fort de
“ l'état. L'Italie qui a les yeux fixés sur
“ la république générale, & qui profite
“ de la folie de tous les peuples, établit
“ ces

“ ces séminaires * de musiciens, d'où for-
“ tirent ces fameux *virtuosi*, qui mirent
“ à contribution toutes les Cours de l'Eu-
“ rope. Cette politique lui valut mieux
“ qu'une grande branche de commerce.
“ J'ai calculé la dépense générale de ce
“ spectacle depuis sa création, & j'ai
“ trouvé que le théâtre de l'opéra de *Hay-*
“ *Market*, nous a coûté jusques ici cinq-
“ cent-mille-livres-sterling : c'est-à-dire
“ que les Italiens nous ont vendu envi-
“ ron douze-millions tournois d'ariettes,
“ & que cette somme se trouve aujour-
“ d'hui de moins dans la circulation gé-
“ nérale ; il est arrivé de-là, (la consé-
“ quence se place d'elle-même) que la
“ musique Italienne a diminué notre puis-
“ sance dans la proportion du vuide que
“ cette somme a causé dans les arts, le com-
“ merce, & la navigation ; il s'en suit de-
“ là, (la conséquence se place encore ici
“ d'elle-même) que si on ne ferme ce
“ théâtre, les Ariettes Italiennes dans
“ moins d'un demi-siècle apprendront aux
“ François nos ennemis naturels à chanter
“ des *Te deum* : ce-ci est bien clair, nous
“ n'avons de bons soldats que parceque

* Conservatoris à Naples.

“ nous

“ nous les païons bien ; or lorsque nos
“ finances seront dérangées nous n’au-
“ rons pas les moïens de les païer.

“ J’ai toujours été surpris que notre
“ P - - - qui fait tant de bills inutiles,
“ n’en ait jamais fait un nécessaire sur cet
“ objet. Nos orateurs qui haranguent
“ dans la chambre basse depuis le matin
“ jusques au soir, n’ont jamais pris en con-
“ sidération cet abus.

“ Il est vrai que, si on fermoit la porte
“ de ce théâtre, nos dames de qualité, &
“ nos petits-mâtres seroient fort embar-
“ rassés de leur personne un jour de la se-
“ maine ; ils ne sauroient que devenir le
“ samedi grand jour d’opéra. C’est
“ l’usage de s’y rendre, dut-on s’ennuïer
“ à la mort pendant quatre-heures que ce
“ spectacle dure.

“ Il faut cependant convenir qu’on n’y
“ perd pas tout-à-fait son tems ; & que
“ c’est un rendez-vous public, où on se
“ rend pour toute autre chose que pour y
“ entendre la musique.

“ Pour moi je ne connois point de
“ trait, qui caractérise mieux le Roi pa-
“ triote que le mépris que le Roi George
“ III. a témoigné pour ce spectacle. Il
“ n’y avoit pas été une seule fois avant
“ son

“ son mariage, & il n’y a assisté depuis
 “ que pour complaire à la Reine son
 “ épouse : en effet, un théâtre qui ne
 “ contient aucune morale utile aux
 “ mœurs, & qui appauvrit l’état, ne doit
 “ point être encouragé, par la présence
 “ d’un Roi citoïen.

L E T T R E XLV.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

CE que le Baronet m’avoit dit sur la
 musique ne me suffisoit pas ; je sen-
 tois que j’avois besoin de lui faire d’autres
 interrogations sur ce sujet.

Le lendemain au matin je me rendis
 chez lui, où après avoir pris du thé ensen-
 ble, je lui parlai ainsi. Monsieur, lui
 dis-je, est-ce que l’art de chanter est nou-
 veau en Europe ? on en parle comme
 d’un goût moderne : est-ce que vos an-
 cêtres n’en avoient aucune idée ?

“ Ils en avoient une, me répondit-il, &
 “ peut-être plus juste, parcequ’elle n’é-
 “ toit pas si composée. Les hommes, re-
 “ prit-il, n’ont pas attendu qu’il y eût
 “ des notes pour chanter. Toutes les
 “ lan-

“ langues du monde dans leurs origines
“ furent musicales. Il fut impossible
“ d'exprimer des accens sans rendre des
“ sons, & ce furent ces sons qui forme-
“ rent la musique vocale de toutes les na-
“ tions.

“ La priere qu'un sexe fait continuelle-
“ ment à l'autre créa les Bémols & les
“ semitons : l'emportement, & le feu des
“ passions formerent les diésis, les bé-
“ cards, & les autres tons aigus.

“ Les peuples en parlant naturellement
“ chanterent leurs goûts & leurs affec-
“ tions. Mais cette musique qui servit à
“ caractériser chaque nation, fut aussi dif-
“ férente que ses idiomes. On peut dire
“ qu'il y avoit des opéras avant qu'il y
“ eût des théâtres. Le récitatif qu'on
“ emploie encore aujourd'hui sur la scène
“ étoit l'expression simple qu'on mettoit
“ en usage dans les choses ordinaires de
“ la vie, & les airs exprimoient les affec-
“ tions & les maladies de l'ame.

“ Les maîtres de cet art qui vinrent
“ longtems après ne créèrent rien : ils
“ ne firent qu'imaginer des notes, qui
“ furent les signes de ces sons, don-
“ ner des règles à la musique, & la sou-
“ mettre à la mesure : en un mot la mu-
“ sique

“ fique moderne n'est autre chose que
“ l'expression vocale mise en chant. Pour
“ que ce chant puisse produire son effet,
“ il faut qu'il soit analogue au génie de
“ la nation pour qui il est fait ; car no-
“ tre ame ne peut être agitée que par les
“ accens qui lui sont propres.

“ Quand un Anglois dit que la musi-
“ que Italienne l'agite, il ne veut pas
“ dire par-là qu'elle l'affecte ; car il y a
“ une grande différence entre ce qui
“ agite, & ce qui affecte. Le bruit du
“ tonnerre ou du canon cause une émo-
“ tion chez tous les hommes ; mais il ne
“ les affecte pas également.

“ Pour que l'émotion que cause la mu-
“ sique puisse produire la même sensation
“ chez deux-peuples, il faudroit que les
“ deux-langues rendissent les mêmes ex-
“ pressions par les mêmes sons.

“ Il n'y a aucun rapport entre la modu-
“ lation de la musique Italienne, & l'ac-
“ cent vocabulaire Anglois. Le ton vo-
“ cabulaire Anglois ne fait pas la mê-
“ me sensation sur un cerveau Italien.
“ La différence de l'expression vocale se
“ fait sentir à la tragédie des deux na-
“ tions, qui n'est autre chose qu'un
“ chant héroïque. Garrick ne chante pas
“ le rôle de Richard III. comme le chante-

“ roit un tragique Italien. Ni Wood-
“ ward dans le comique ne rend pas
“ son rôle, comme Sachi * : ce sont des
“ tons, & des accens différens ; & si ces
“ acteurs changeoient leur chant théa-
“ tral, ils ne seroient plus entendus de
“ leur nation. Mademoiselle Clairon qui
“ par son chant pathétique dans la tragé-
“ die fait fondre en larmes tout Paris,
“ feroit bailler tous les spectateurs à no-
“ tre théâtre de *Drury-Lane*.

“ Je crois bien qu’il y a une musique
“ supérieure à une autre ; mais cette su-
“ périeurité ne regarde que l’harmonie des
“ sons, qui n’est autre chose qu’une plus
“ parfaite combinaison des notes. Sou-
“ vent cette supériorité peut devenir un
“ obstacle à l’expression, parceque dans
“ certaines nations, plus un accent est
“ harmonieux, & moins il est expressif.
“ Et il ne faut pas croire qu’il y ait une
“ expression générale dans la musique
“ propre à exciter les passions de l’ame
“ chez tous les peuples ; il faudroit pour
“ cela que tous les hommes eussent le
“ même degré de sensibilité.

* Fameux comique Italien.

“ Il

“ Il est vrai qu'on pourroit combiner
“ ces sons, de maniere qu'ils pussent ren-
“ dre les accens de chaque nation en par-
“ ticulier ; mais c'est une perfection à la-
“ quelle on ne doit pas espérer que la
“ musique moderne arrive jamais ; il
“ faudroit pour cela que les maîtres de
“ cet Art eussent une idée générale des
“ mœurs, & des manieres des différens
“ peuples, qu'il fussent instruits de leurs re-
“ ligions, de leur politique, de leurs usages,
“ qu'ils connussent leurs goûts, leur gé-
“ nie, & particulièrement leur phisique ;
“ car c'est de tout cela que dépend le
“ degré de sensation dans chaque na-
“ tion. On ne peut pas se flatter de cet-
“ te heureuse révolution dans cet art.
“ Les plus habiles maîtres de musique
“ sont des gens bornés, sans connoissance,
“ qui n'ont d'autre habileté que celle de
“ savoir placer des notes sous des lignes.
“ Peut-être même qu'il y a une impos-
“ sibilité morale dans cette perfection.
“ Le compositeur Italien qui a un goût,
“ & un génie de musique relatif à son
“ phisique ne peut point changer. Il
“ écrit comme il sent lui-même, & non
“ pas comme sentent les autres.

“ Le vocabulaire proprement dit sur
 “ lequel est fondée la musique Italienne,
 “ est totalement différent de l'Anglois.
 “ L'emphase de cette langue est incom-
 “ patible avec la modestie de la nôtre.
 “ Un Breton qui s'exprimerait ainsi dans
 “ le discours ordinaire, *oh cara! caris-*
 “ *sima diletta del mio cuore; anima della ani-*
 “ *ma mia*, & autres expressions ordinaires
 “ usitées en Italie seroient à peine en-
 “ tendues en Angleterre.”

Vous ne me parlez, lui dis-je en l'inter-
 rompant dans cet endroit, que de l'im-
 propriété du mode, pour m'exprimer
 ainsi; mais les modernes ont-ils perfec-
 tionné la musique en général: “ C'est-
 “ ce que je voudrois savoir; & c'est pré-
 “ cisement ce que je ne puis pas vous
 “ dire, me répondit-il. Bien des gens di-
 “ sent qu'oui: Pour moi je ne suis pas
 “ de ce sentiment-là; je pense au-con-
 “ traire qu'on l'a gâtée: voici à peu
 “ près l'histoire de cet art.

“ Il y avoit plusieurs mille-ans que les
 “ Européens chantoient avec l'expression
 “ qui leur étoit naturelle; lorsque les
 “ Italiens vinrent substituer l'art à la
 “ nature. Ces peuples firent du chant
 “ un gazouillement. Ils commence-
 “ rent

“ rent d'abord par gâter leur musique,
“ & ensuite ils gâterent celle des au-
“ tres nations.

“ La musique Italienne ne fut dans
“ les premiers tems qu'un récitatif, tel
“ qu'il subsiste encore dans les opéras ;
“ c'est-à-dire, une expression simple qui
“ rendoit naturellement les accens de
“ l'ame : on se plaignoit naïvement des
“ tourmens de l'amour. La voix étoit
“ employée à charmer le coeur & non
“ pas les oreilles ; elle ne différoit pres-
“ que point de l'expression vocale ; les
“ notes étoient aussi graves que les pa-
“ roles : les sémicromes & les ariettes
“ parurent, & alors tout l'ancien système
“ musical fut renversé.

“ *La Faustina* fut la première qui pas-
“ sa seize-notes dans une mesure. *Ber-*
“ *nard* avant elle avoit fait tous ses efforts
“ pour donner de l'agilité à l'expression ; &
“ *Farielli* qui vint après lui réduisit tout
“ à un sifflement. La scène Italienne de-
“ vint le país des Rossignols. Toute
“ l'habileté consista à avoir du gosier.
“ Le musicien qui put enfiler deux, trois
“ octaves, & chanter une sonate de vio-
“ lon, passa pour le plus habile. Alors il
“ n'y eut plus rien de naturel dans l'ex-

“ pression du chant, tout fut artificiel; on
“ regarda comme un grand chanteur,
“ celui qui fuïoit au-devant des airs, &
“ je le dirai ainsi, qui dévançoit les notes.
“ Il fallut que les violons courussent après
“ les musiciens; on mit des échasses aux
“ Ariettes; on fut obligé par des tons
“ aigus, & forcés de se faire entendre au-
“ dessus d'un nombreux orchestre: &
“ comme ce chant n'étoit pas celui de la
“ nature, on détruisit la nature. On coupa
“ les hommes comme les chevaux. L'u-
“ nivers fut étonné de voir une race de
“ mortels qui n'étoient ni mâles, ni fe-
“ melles: cette mutilation qui n'avoit été
“ en usage que dans les fersails d'orient,
“ devint à la mode sur la scène.

“ *Il buon gusto* acheva de tout gâter.
“ On ne fut jamais en quoi il consistoit.
“ C'étoit une nouvelle mode de chant à
“ laquelle on en substituoit toujours une
“ plus nouvelle. Jamais deux lustres
“ de suite ne le trouverent de même: on
“ le vit varier continuellement, & devenir
“ contraire à lui-même; car *il buon gusto*
“ d'un tems, fut toujours *il cattivo gusto*
“ d'un autre.

“ Les Espagnols, & les Portugais
“ dont les sens s'émeuvent facilement,
“ adopte-

“ adoptèrent aisément cette musique vo-
“ luptueuse. Les Maures qui les avoient
“ conquis leur avoient apporté d’Afrique
“ une musique dont ils s’étoient servis
“ pendant huit-siècles. Après leur ex-
“ pulsion le climat alloit leur rendre leur
“ musique, lorsque l’Italienne les prévint.
“ Les Allemans surpris par ce nouveau
“ mode Italien l’incorporerent avec le
“ leur, & de ce mélange, il en résulta
“ un genre d’harmonie aussi bizarre que
“ singulier.

“ Je, croirois volontiers que Handell,
“ qu’on regarde comme le restaurateur
“ de notre musique, la gâta ; parceque la
“ dose d’Italien qu’il y introduisit est trop
“ forte. Méthode qui a été religieuse-
“ ment observée par les compositeurs qui
“ sont venus après lui. Nos airs Bretons
“ aujourd’hui sont remplis de roulades,
“ & de fredons. Handell a réformé
“ un chant vrai rempli de candeur, pour
“ en substituer un faux & imposteur.
“ Un Anglois ne dit plus vrai en chan-
“ tant : devenu Italien dans l’expression
“ musicale, il cherche plus à surprendre
“ les sens, qu’à captiver le coeur.

“ C’est comme si une nation changeoit
“ d’Idiome, & qu’après avoir parlé
H 3 pen-

“ pendant vingt-siècles une même langue,
 “ on l’obligeoit de s’exprimer dans une
 “ autre.

“ Il n’est pas indifférent en soi qu’un
 “ peuple soit affecté par un mode plutôt
 “ que par un autre : on lit dans l’his-
 “ toire que les anciens ne pouvoient
 “ faire aucuns changements dans leur
 “ musique, sans que la révolution ne por-
 “ tât sur le gouvernement ; parceque la
 “ musique en agissant sur les sens porte
 “ sur les mœurs : de ceci je pourois tirer
 “ une conséquence, & prouver peut-être
 “ que depuis l’établissement de la musi-
 “ que Italienne en Angleterre la nation
 “ est devenue plus voluptueuse.”

L E T T R E XLVI.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
 Cham-pi-pi, à Pékin.*

de Lisbonne.

J’Allai diner ces jours passés chez un
 négociant Anglois établi à Lisbonne
 qui m’en avoit prié depuis long-tems.
 Comme j’avois oui dire que les Brétons
 adonnés au commerce à Londres menoi-
 ent une vie frugale, je m’attendois à un di-

diner de même ; mais au lieu de celui-ci, il fut question d'un repas splendide où régnoient la profusion & l'abondance.

Après le diner on fit passer les convives dans un second appartement, où des laquais en grande livrée servirent le Caffé dans des tasses d'or.

Le Caffé pris il fut question d'amuser la compagnie à quelque jeu. On me proposa de faire un *Wich*. Je m'en défendis en alléguant pour excuse l'ignorance où j'étois de ce jeu. Alors le maître du logis prenant la parole me dit en me l'adressant, ne craignez pas, Monsieur, de vous engager dans une partie couteuse. Nous ne jouons ici que pour nous amuser. Il faut être bien malheureux, continua-t-il, si dans une après-diner, on perd cinquante-monnoies d'or ; c'est-à-dire, environ trois-cens-onces d'argent massif. Quand j'aurois su le jeu, cet amusement seul eut suffi pour m'en dégouter. On me laissa, & les autres convives s'assirent au tour des tables, & commencerent à jouer. Je m'amusai deux ou trois-heures à voir leur jeu, & je remarquai que quelques uns de ces négocians avoient perdu pendant cette après-diner deux ou trois-cens-pièces d'or pour s'amuser.

La scène du jeu finie, le maître du logis ordonna à ses gens qu'on mit les chevaux au carosse, & un moment après il me fit entrer dans un équipage magnifique, qui nous traina *au Long-Room*. C'est une assemblée établie par la factorie Angloise, dans laquelle on rit, boit mange, & joue tous les jours de l'année depuis six heures du soir jusques à minuit.

Il y avoit ce jour-là grand bal paré. En entrant dans la salle le premier coup d'oeil me frapa. Je n'ai jamais vu tant de luxe & de magnificence. On eut pris ces marchands pour de petits souverains, & leurs femmes pour autant de vice-reines. Lorsqu'on eût dansé environ deux-heures, la compagnie passa dans un autre appartement où étoit une table de deux-cens-couverts. Alors on servit un souper qui auroit fait honneur à la magnificence du plus grand monarque de l'Europe. Les dames seules s'affirent, & les cavaliers de bout derriere elles les servirent. Après le souper elles se leverent de table & les hommes s'affirent à leur tour, & on leur servit un nouveau souper.

Pen-

Pendant que les cavaliers étoient à table, je retournai dans la salle du bal, où je m'assis près d'un Breton habillé modestement qui étoit arrivé depuis peu de Londres. Je jugeai à sa contenance qu'il n'étoit pas fort content de tout cet étalage. Monsieur, lui dis-je, je vous prie de me faire la grace de m'expliquer cette énigme. Nous sommes ici dans une assemblée de marchands, dont l'épargne & l'oéconomie sont, ou doivent être les vertus principales, & cependant nous nous trouvons dans un lieu de profusion, & de magnificence. Quelle est donc la divinité qui préside ici ? La folie, me répondit-il ; tous les gens que vous voïez dans ces appartemens sont ses adorateurs. Le mal est, reprit-il, que la Grande Bretagne perd à ce luxe ; car les Portugais chez qui ces dépenses extravagantes se font, retiennent ce que notre industrie leur avoit d'abord enlevé. On peut dire que la main d'oeuvre de nos artisans est convertie ici en fêtes & en divertissemens. Il y a actuellement sur le tapis un projet de mascarade qui coutera plus de mille-guinées à la factorie, c'est-à-dire, à la nation ; car c'est elle qui en fera les fraix.

Je vous prie de me dire quelle sorte de marchands sont ceux-ci ? Ce sont me répondit il, ce que nous appellons des commissionnaires : on leur envoie des marchandises d'Angleterre, & ils la vendent pour le compte des négocians Anglois. Et en rendent-ils bon compte au moins, lui dis-je, oh oh pour cela très bon ; car afin qu'il n'y ait aucune erreur sur les articles ils n'en rendent point du tout. On peut regarder les effets qu'on envoie de Londres à Lisbonne, comme un bien de main morte, qui est perdu pour toujours. Il y a six-mois que je suis arrivé d'Angleterre pour régler mes affaires avec mon correspondant qui fait ce soir les honneurs du Bal, & qui est mieux habillé que le Roi George, sans que j'en aie pu encore venir à bout. Il me menace, si je le presse trop, de faire terminer nos affaires par la justice Portugaise. Si la chose en vient-là, mon compte est tout réglé ; je puis m'en retourner comme je suis venu ; car il faut tout juste un siècle révolu à Lisbonne avant qu'un procès soit jugé.

Pendant ce tems-là les dames, & les messieurs s'étoient rendus dans la salle où nous étions. Nous nous retirâmes dans

dans un réduit où nous pouvions voir toute la compagnie sans en être presque apperçus : sans doute, Monsieur, dis-je, à mon Breton vous connoissez la carte de cette assemblée. Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer les figures ? J'en connois plusieurs, me dit-il, & je pourrai vous parler de celles ci ; mais il faut auparavant que je vous donne une idée générale du tableau, sans quoi l'énigme resteroit toujours. Premièrement tous ceux que vous voïez ici sont des gens transplantés, que le hasard, ou l'indigence a conduit ici : de la pauvreté dans laquelle ils sont nés, à l'aisance dont ils jouissent, il y a une distance immense.

Il y a environ six-ans qu'ils étoient tous ruinés par leur luxe relatif. La factorie en corps alloit faire banqueroute, lorsque la colere du ciel devint pour elle une ressource. Le tremblement de terre rasura un grand nombre de maisons qui étoient prêtes à tomber. L'incendie général opéra un prodige auquel les maisons Angloises qui négocient à Lisbonne ne se feroient jamais attendues. Il brula des effets qui n'y étoient plus : on pourroit comparer ce feu au feu grégeois, qui bruloit de loin. Faites attention à cet

homme vis-à-vis de nous ; c'est un négociant de Hambourg. Il n'étoit pas riche la veille du tremblement de terre qui abîma Lisbonne, mais le lendemain il se trouva très opulent. Il réalisa cinquante-mille livres-sterling d'effets appartenant à ses correspondans, & qui avoient été brulés. On pourroit appeller cela en termes d'incendie renaître des cendres de la friponerie.

Voïez vous ce petit homme à côté de celui dont je viens de parler, qui a les yeux si vifs ; il travailloit à son Billan, quand le phénomène brula ses livres. Le tremblement de terre lui fut très favorable. Il en retira deux grands avantages ; car le même jour il perdit sa femme, & gagna du crédit. Permettez-moi de vous demander, interrompis-je en cet endroit, qui sont ces cavaliers qui portent un grand Ruban rouge sur leurs habits, qu'on voit dispersés dans différens endroits de la salle, pour qui on a beaucoup de defférence ? ce sont des *fidalgos*, ou grands du Roïaume. Qu'est-ce qu'ils font ici ? il me semble qu'ils ne sont point placés. Je vais vous le dire ; ils viennent affecter beaucoup de considération en public, & vont ensuite rire en particulier de la folie des Anglois.

Aidez-moi, je vous prie, à connoître ce beau marchand qui est tout au haut de la salle. Le commerce doit se sentir illustrer d'être fait par un homme d'une aussi belle figure. Le cavalier que vous voulez connoître, me dit-il, n'est point marchand. C'est l'ambassadeur de la première couronne de l'Europe. Il est bien jeune, lui dis-je, pour être initié dans le secret d'une grande Cour. Un mariage, reprit-il, l'a élevé tout d'un coup au ministère. Il a épousé une veuve dont le mari est encore en vie. Toute l'Europe a été surprise de le voir monter tout d'un coup à cette place ; mais que voulez-vous, il faut bien faire quelque chose pour les gens qui ont assez de force d'esprit pour se mettre au-dessus des préjugés reçus,

Si je ne me trompe, celui qui est à côté de lui est encore l'agent de quelque couronne. Vous ne vous trompez pas ; c'est un ministre, qui de la marchandise est monté à l'ambassade ; mais cela est assez ordinaire dans l'état républicain où il est né. On lui donne quelque esprit ; mais je lui aurois souhaité un peu plus de bon sens. Il étoit originairement pauvre ; il avoit besoin de faire un bon mariage, & il en a fait un très mauvais. Il est vrai que

que le gouvernement qui l'a fait ministre y a pourvu ; mais je n'aime pas ces hommes qui chargent l'état de réparer leurs sottises. Qu'est-ce que c'est que ce grand homme d'assez bonne mine ; mais qui est coëffé d'une manière singulière ? C'est, me répondit-il, un marchand Hollandois, Résident du Roi de P - - - Ce prince, sans l'avoir jamais vu ni connu l'a fait son ministre : aussi l'a-t-il chargé en même tems de ne point se mêler de ses affaires à cette Cour. C'est proprement un Brevet de retenuë sur sa vanité. Les princes sont comme ces ouvriers habiles qui donnent de la considération à la plus vile matière. Si je ne me trompe, je vois plusieurs autres ministres à côté de ceux dont vous venez de parler. Non, me dit-il, ceux-ci sont des consuls ; qu'entendez-vous, lui dis-je, par ce nom-là ? Ce sont les valets de pied des états, ou autrement les garçons apprentifs de la politique. Il me semble, lui-dis-je, que la plupart de ces garçons sont bien vieux. Est-ce qu'on ne passe pas maître-consul ? non, me répondit-il, on l'est du premier coup.

Encore quelques minutes, dis-je en cet endroit à mon Breton ; & je finis d'être indiscret. Qu'est-ce que c'est que ces divinités

vinités femelles qui sont parées comme des princesses; mais qui ont avec cela un air si commun, qu'on les prendroit pour des filles de chambre déguisées avec les habits de leurs maîtresses. Toutes ces femmes, me dit-il, que vous voïez dans cette salle sont réellement déguisées. Il n'y en a aucune dont l'ajustement ne jure avec son état: elles sont presque toutes nées dans la boue, & par conséquent sont fieres & impertinentes. Elles crevent de vanité. L'orgueil rend les femmes des autres païs insupportables; à Lisbonne il a un autre effet, il les fait devenir folles. La maladie attaque les fibres du cerveau; les maris sont obligés de les faire voïager en Irlande pour leur remettre l'esprit; mais ce n'est pas la faute de ces créatures; il est naturel aux personnes du sexe qui n'ont ni naissance, ni éducation d'être fieres & hautaines; le tort est aux maris qui se ruinent pour satisfaire à leurs folies.

Mais pour revenir à la factorie; l'incendie général avoit un peu rétabli les affaires, lors qu'une nouvelle profusion, & un luxe inconnu auparavant l'ont plongée dans le même état où elle se trouvoit avant le phénomène; mais on espere, s'il plaît
à

à Dieu, qu'un second tremblement de terre la remettra.

L E T T R E XLVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

JE me rendis hier au grand *Ridoto*. C'est une salle publique, où les femmes de qualité se rencontrent quatre-fois l'année avec les Lords du Roïaume.

L'assemblée étoit nombreuse, & les dames extrêmement bien mises : cela n'empêchoit pas qu'il n'y en eût un grand nombre de fort laides. On diroit que les Bretonnes ne sont pas faites pour être habillées. La grande parure leur donne un je ne fais quel air gêné, qui cache leur beauté naturelle.

On se regarda quelque tems au visage : ensuite l'assemblée se sépara en plusieurs pelotons en divers endroits de la salle, pour faire ce qu'on appelle en Europe des menuels.

Quoique je t'aie parlé ailleurs de cette danse ; voici-ce que c'est. Un cavalier prend une dame par la main, lui
fait

fait faire deux-pas en avant avec lui sur la même ligne ; au bout desquels il lui fait décrire en reculant un cercle autour de lui, qui la remet à la même place où il l'a prise : ensuite ils se croisent pendant quatre ou cinq minutes en se regardant en passant, & finissent par une profonde genuflexion, le tout gravement, & sans rire ; car le menuet en Europe est le divertissement le plus sérieux qu'il y ait dans la société. Je ne te dirai point si ces dames & les cavaliers tournoient bien ; mais il y avoit un François né à Paris derriere nous, qui se tuoit de nous dire que tous ces gens-là dansoient mal : voiez disoit il, comme ils sont gênés ; ils n'ont point de graces : on diroit voir des statues mouvantes. Peut-être qu'il étoit en état d'en juger, car il est dit dans les fastes de l'Europe, que Paris danse mieux que Londres.

Le corps diplomatique, comme on l'appelle, étoit à ce bal ; mais il n'y brilla pas beaucoup.

La France depuis la dernière guerre ne danse plus : & l'Espagne craint de faire quelque faux pas. Le bruit du gros canon a fait perdre l'oreille à la Reine de Hongrie ; le Portugal vient de l'échaper trop belle

belle pour oser se remettre en danse. La Hollande est neutre dans le menuet. La république de Venise danseroit peut-être, si elle ne craignoit que le Turc ne lui fit perdre la cadance; & on dit que le Roi de Prusse (depuis qu'il a répandu beaucoup de gravité dans le pas militaire) défend les cabrioles à ses ministres, &c. &c.

De toutes les puissances de l'Europe qui étoient représentées dans cette assemblée par leurs ambassadeurs, il n'y eut que la Russie qui fit deux-menuets. Je ne déciderai point si le ministre de cette couronne s'en acquitta bien; mais un politique Anglois qui se trouvoit à côté de moi, lorsqu'il dansoit, me dit à l'oreille, que ce n'étoit pas-là le plus brillant de son ministere.

Comme nous ne dansions point, nous nous mîmes à nous promener dans la salle pour examiner les dames. Et lorsque nous recontrions sur nos pas quelque visage un peu distingué, je ne manquois pas d'interroger le Baronet, & il m'en donnoit aussitôt l'histoire. Mais comme les demandes se succédoient avec beaucoup de volubilité; il prit le parti de me prévenir.

Voiez-vous, me dit-il, cette dame qui est assise vis à-vis l'endroit où l'on danse.

C'est

C'est Milédi - - - - - elle a de la douceur dans la physionomie; mais elle a quelque chose de fade qui fait bâiller les hommes qui l'aprochent. Celle qui lui parle dans ce moment, & qui surprend par la régularité de ses traits, & l'éclat de son teint est Lédi - - - - - celle-ci est une beauté muette. Ses charmes ne disent rien. Il y a des dames en Angleterre qui sont faites pour être mises en pastel. Leur visage a tout ce qu'il faut pour devenir portrait: on peut dire que la postérité jouïra mieux de la copie de celle-ci, que son siècle n'aura jouï de l'original. La troisième qui est debout devant elle est Milédi - - - - - elle a de beaux yeux, la bouche charmante & le bras potelé; mais elle pêche par trop d'embonpoint. Cette quatrième la qui vient de s'arrêter pour lui parler est Milédi - - - - - celle-ci qui a de l'esprit & de la vivacité est laide à force de maigreur; car il y a toujours maille à refaire à la beauté de nos Bretonnes, ou elles portent des figures apoplectiques, ou elles ont un visage de consomption. Voïez-vous, continua-t-il, cette beauté à la Romaine qui est debout à six-pas de nous. C'est madame P - - - - - elle est grande & bien

bien faite, mais elle est un peu dure d'oreille ; ce qui fait que les femmes ont de la peine à s'exprimer avec elle ; il n'y a que les hommes qu'elle entend à merveilles, &c. &c.

Nous avions déjà passé en revue la moitié des dames de l'assemblée, lorsque certains traits qui ne s'étoient pas encore présentés à mes yeux me fraperent.

Monsieur, dis-je au Baronet, je vous prie de me dire, qui sont ces trois beautés qui se tiennent par le bras, & qui viennent à présent vers nous ? ce sont les dames H-r--t-n. Elles sont bien intéressantes, repris-je ; sans doute quelles sont soeurs ; car elles se ressemblent beaucoup ? Oui, me répondit-il ; mais celle du milieu est l'ainée ; car elle est la mere des deux autres. En vérité, lui dis-je, voilà une mere qui ne perd rien à être née vingt-ans avant ses filles. Il y a bien des gens qui seroient embarrassés sur le choix. Je vois à notre droite, trois ou quatre dames en grand panier, superbement mises, mais qui ont je ne sais quoi de singulier dans la phisionomie ; les connoissez-vous ? Oui, ce sont (révérence parlée) des juïves de la cité de Londres. En effet, repris-je, lorsqu'on les regarde fixement, on trou-

ve

ve que ces visages sont de la fabrique de Jérusalem. Le cavalier de leur suite, qui a des yeux postiches, & la phisionomie fade est un petit maître juif : caractère le plus ridicule qu'il y ait dans la société Européenne.

Je consens, lui dis-je, de ne plus vous faire d'interrogation de toute la soirée, si vous voulez me dire qui est cette jeune dame qu'on remarque à notre droite, couverte de Bijoux, à qui tous les hommes parlent à l'oreille en passant ; & qui sourit à tous les hommes. Je vais vous le dire ; c'est une fille de joie, qui vient ici chercher des dupes. Elle a mis à contribution la moitié de la noblesse de Londres, & tache de ruiner l'autre. Elle n'est point belle comme vous voïez. Son visage est décharné, sa gorge n'est pas bien placée ; sa taille est mal faite ; elle a le bras vilain, & la main laide ; d'ailleurs c'est la plus insipide créature que je connoisse. Je lui ai parlé plusieurs fois pour juger de son esprit par son entretien, mais je n'ai pu y tenir ; malgré cela elle est à la mode ; ce qui lui suffit pour dépouiller les héritiers, & les enfans de famille ; car tout a un cri, & une vogue à Londres jusques à la prostitution même.

Est

Est-ce que vous n'avez point d'Hôpitaux à Londres, lui dis-je, pour renfermer ces aventurieres-là? Les Hôpitaux! reprit-il, nous n'en avons point pour les enfans trouvés *; comment en aurions-nous pour celles qui les font?

L E T T R E XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.

de Londres.

DEPUIS le dernier traité de paix entre la Cour de France, & celle de St. James, les Angloises sont plus portées aux bagatelles qu'elles ne l'étoient auparavant. Une foule de modes & de rubans que la guerre retenoit de l'autre côté de l'eau, a inondé cette île.

Il a débarqué à Douvre un grand nombre de Poupées de hauteur naturelle habillées à la mode de Paris; afin que les dames de qualité puissent régler leur goût sur ces modeles,

* Il y en a un à Londres mais les revenus ne suffisent pas.

Depuis l'affluence de ces colifichets, il s'est fait un changement notable dans le sexe Breton.

On remarque que depuis que les femmes y sont parées de ces ornemens étrangers, elles jalent plus qu'à l'ordinaire.

Je ne te dirai point si dans certaines couleurs il y a des qualités occultes qui délient la langue ; mais j'ai observé qu'une jeune Bretonne qui porte un ajustement pompadour parle plus qu'à son ordinaire.

D'ailleurs je me suis apperçu après les préliminaires que les Angloises devenoient de plus en plus Françaises.

Par exemple depuis la paix, elles ont coupé leur chapeau, de maniere qu'aujourd'hui on peut voir leur chignon en plein.

Cette nouvelle mode des chapeaux qui sont plats par derriere n'est pas sans dessein. A la faveur de celle-ci, elles peuvent se mettre dans la posture qu'elles veulent sans que leur mari s'en apperçoive ; au-lieu qu'auparavant le chiffonage des ailes du chapeau découvroit les attitudes où elles s'étoient mises.

Les moralistes Anglois prétendent qu'il faudroit une guerre de cinquante-ans avec la France, pour rendre aux Angloises

cette

cette modestie qui formoit le caractère des anciennes Bretones.

Ils ont observé que les batailles passagères ne changent rien au génie de la nation; attendu que la paix qui ramène toujours les rubans & les poupées, répand la même confusion dans les mœurs & les manières Angloises.

LETTRE XLIX.

Le Mandarin Ni ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

de Lisbonne.

QUOIQUE je n'aie rien à demander à la Cour de Portugal; je n'ai pu néanmoins résister à la curiosité de voir une audience publique de ceux qui gouvernent aujourd'hui cette monarchie; d'autant mieux qu'on me dit que c'étoit une chose digne de l'attention d'un étranger.

Je me rendis donc hier à cet effet à la maison du Comte d'O - - - premier ministre de la couronne. Il n'y avoit que mille & six-cens personnes seulement qui l'attendoient. L'entrée de son cabinet, la chambre, l'antichambre, la salle, les
escaliers

escaliers, le devant de la porte & la moitié de la rue étoient pleins d'attendans. Monsieur, dis-je à un Portugais qui se trouvoit à côté de moi confondu dans la foule; combien de mois faudra-t-il à votre ministre pour vous expédier tous? Des mois! me répondit-il; c'est l'affaire de quelques minutes. Les chevaux de son excellence sont déjà au carrosse, elle va chez le Roi, & c'est en passant qu'elle nous donnera audience à tous. Oh, grâces à Dieu, nos ministres à Lisbonne sont expéditifs: vous allez voir comme celui-ci va nous dépêcher. A peine avoit-il fini ces mots que la porte du cabinet s'ouvrit, & son excellence parut.

C'est un grand homme d'environ soixante-cinq-ans, qui a le visage long & les yeux un peu chassieux. Son air étoit composé. Il avoit deux ou trois traits de commande dans sa physionomie: on découvroit qu'il venoit de se préparer à faire semblant d'être populaire. Alors toute la foule d'attendans s'élança vers lui. Ceux qui se trouvoient dans l'antichambre se portèrent à l'entrée de cette porte, & ceux qui étoient dans la rue se précipiterent dans

la chambre & l'antichambre. “ Monseigneur, s’écria le premier ; voilà mon mémoire. C’est pour l’affaire... Donnez, dit le ministre d’un air affable sans lui donner le tems de finir ; je fais ce qu’il contient, j’aurai soin d’y pourvoir. Monseigneur, lui dit un second ; je viens vous parler pour - - - - cela suffit, je vous entens ; je ferai ce qu’il faut. Monseigneur interrompit un troisieme, il est question de la pension de Manuel Lopes : on la paiera avec le tems. Monseigneur, reprit un homme d’un certain âge, il y a trente-ans que je demande - - - - Patience, dit le ministre, encore trente-ans & vous ne demanderez plus.” Il a raison, me dit à l’oreille un Portugais qui se trouvoit derrière moi ; car le demandeur a soixantedix-ans, & à cent-ans on a fini de demander.

Cependant, l’audience continuoit toujours. “ Monseigneur, dit un homme de la foule après le viellard, le Roi m’envoie à vous pour - - - - je le fais ; il ne m’en a rien dit ; mais c’est comme s’il m’en avoit parlé. Monseigneur, reprit un autre, votre excellence fait ce qui m’amène ne auprès d’elle ? Oui, non, “ Ah ! je vous entens, me voilà au fait.

“ Monseigneur, s’écria en cet endroit
 “ un uniforme, je viens chercher ma
 “ mission de colonel pour le nouveau ré-
 “ giment de - - - - elle est prête, dit
 “ le Comte, le régiment est créé ; il ne
 “ nous manque que des soldats.

“ Monseigneur, dit un autre, je suis le
 “ directeur de la manufacture roïale de
 “ damas, de satins, & de gros de tours
 “ de Lisbonne: je viens dire à votre excel-
 “ lence qu’il n’y a plus de soie - - - - -
 “ Emploïez du Coton.

“ Monseigneur, dit un autre en lui
 “ présentant un papier, je suis pour la fa-
 “ brique des vaisseaux, & je viens vous
 “ dire qu’il n’y a plus de bois de con-
 “ struction pour les navires de guerre,
 “ faites les de Liege.

“ Monseigneur, ajouta un commis de
 “ la trésorerie, il n’y a plus de fonds dans
 “ la caisse roïale - - - - . Tirez sur la
 “ banque d’Angleterre ; elle a tout notre
 “ argent. Cependant en dépêchant ainsi
 “ il s’avançoit toujours de la porte de la
 “ rue, où son carosse l’attendoit. A son
 “ aproche la portiere s’ouvrit ; le minis-
 “ tre s’élanca dedans, & il s’enfuit chez
 “ le Roi ; après avoir expédié tous les
 “ supplians de la maniere que tu viens de
 “ voir.”

Je remarquai que le grand art de cet habile ministre d'état est de couper la parole aux supplians qui ont recours à son ministère : en effet, s'il falloit qu'il prêtât l'oreille à tous ceux qui ont à faire à lui, cela ne finiroit point; c'est bien mieux de n'écouter personne, & d'expédier ainsi tout le monde.

L E T T R E L.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

JE t'envoie dans cette lettre les visages des plus célèbres beautés d'Angleterre. C'est un assortiment complet en charmes, & en agréments. J'en ai fait l'emplette dans une Boutique, où on les distribue au public sur des feuilles volantes. Le prix n'est pas bien considérable; on peut acheter un ferrail complet de belles Bretones pour quelques guinées: c'est ce qu'il y a de meilleur marché aujourd'hui en Angleterre. J'ai actuellement une demi-douzaine de Milédis dans ma chambre des plus célèbres par leur beauté, dont les yeux

yeux ne me reviennent qu'à six-sols la paire.

Les maris ici ne jouissent pas seuls de leurs femmes, trois ou quatre-mille-particuliers en partagent avec eux la possession par l'emplette qu'ils font de leurs images. Et on prétend que la jouissance de l'original ne vaut pas quelquefois celle de la copie : du moins j'ai oui dire qu'il y a bien des maris à Londres qui ne voudroient être les maris de leurs femmes qu'en peinture.

Non seulement les filles de joie de cette ville se donnent au public ; mais même les femmes de qualité deviennent publiques.

Dans ces boutiques à visage, le vice est placé à côté de la vertu ; car j'achetai *Fanny Murray* *, *Ladi Berkeley*, *Kitty Fisher*, *Ladi Fortescue*, *Charlotte Fisch*, *Ladi Waldegrave*, *Nancy Dawson*, *Ladi Barrington*, *Nelly O'Brien*, la *Duchess d'Ancafter*.

Les marchands d'effigies à Londres ne bornent pas leur commerce à celui des beautés femelles qui sont à la mode ; ils ont encore une collection complete des

* Noms de plusieurs femmes de plaisir avec ceux des dames de qualité.

grands hommes qui brillent aujourd'hui dans la salle de Westminster; & ceux qui se distinguent sur le théâtre de *Drury-Lane*. Un de ces vendeurs d'images m'a communiqué un nouveau projet d'effigie; qui est de faire peindre au naturel tous les membres du parlement du parti de la Cour, qui ont approuvé le dernier traité de paix contenant la restitution des conquêtes. Si cela est, il y aura bien des visages inconnus, qui paroîtront alors en public.

L E T T R E LI.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

ON écrit de Paris que le Roi de France a permis à un de ses ministres disgraciés de paroître à la Cour. C'est le premier favori, qui, après avoir été chassé du temple de la fortune, ait eu la permission de se présenter de nouveau à la porte.

Cet événement unique donne beaucoup à parler ici. Chacun en dit son sentiment.

Les naturalistes de Paris prétendent que le tempérament du monarque s'affoiblit, qu'il

qu'il n'abonde plus tant en esprits animaux, qui frappant le cerveau avec vigueur, lui donnent la force de soutenir une résolution.

Les politiques disent que c'est un coup d'état forcé, auquel la lettre de cachet du roi a été obligée de céder : ils avancent que dans l'état présent des choses, ce ministre est seul en état de gouverner la monarchie, & que s'il n'est pas entré d'abord dans le ministère ; c'est afin d'avoir le tems de préparer ses machines, & d'y paroître ensuite avec plus d'éclat.

Il y en a qui prétendent que c'est l'ouvrage de l'esclave favorite, qui a voulu faire voir à toute la France qu'après avoir renversé l'Idole, elle étoit en état de la remettre sur son pied-d'estal. Jene serois pas tout-à-fait éloigné d'être de ce sentiment-ci, d'autant plus que ce rappel est unique, & qu'il marque un ascendant universel sur l'esprit de ce prince.

L E T T R E LII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LE fils d'un souverain d'Allemagne est venu épouser la soeur du Roi d'Angleterre. L'Himen ne place pas les deux époux sur le trône. Ce sont deux particuliers qui se sont mariés en attendant de régner.

Le rang de sujets ne les a pas dispensés du cérémonial ordinaire des Cours. On a refusé à ce Prince de faire quelque séjour en Angleterre ; en s'alliant à la Couronne, il a perdu le privilège de citoïen : il n'a eu le tems que d'épouser la princesse, & de s'enfuir. Les deux-époux se sont embarqués dans une saison aussi rigide que dangereuse. Après leur départ on a douté plusieurs jours de leur sort. Le bruit s'étoit déjà répandu qu'ils avoient été ensevelis dans les abîmes de la mer ; mais c'étoit l'éthiquete, il falloit partir, dut-on périr. Tu vois qu'il est dangereux pour un prince étranger, de venir épouser une fille de cette couronne, puis qu'il ne peut en aller jouir dans son païs, qu'après avoir
ris-

risqué de consommer le mariage au fonds de la mer.

L E T T R E LIII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

de Lisbonne.

JE ne te parlerai point des mœurs de ce peuple : il en est en Europe sur qui la religion, & la morale perdent leurs droits.

Le remède que le ciel vient d'employer pour corriger les Portugais, n'a servi qu'à les corrompre d'avantage. Avant le tremblement de terre, il y avoit quelques vertus à Lisbonne ; depuis ce phénomène, il n'y a plus que des vices. La volupté que la religion & la bienséance tenoient enfermée dans des cloîtres, s'est échappée. Les portes des convents se sont ouvertes, & la dissolution est devenue générale. Ceux qui s'étoient dévoués à l'incontinence ont profité de la colere du ciel pour se livrer à leurs désirs. Juges de l'endurcissement d'un peuple, qui s'enfonce dans le crime à proportion des moïens que Dieu emploie pour l'en retirer.

Mais le phénomène n'a pas tout fait : la superstition, le luxe, le faste & l'ostentation, avoient préparé les voies.

Peut-être que le despotisme absolu y a aussi beaucoup contribué. Quand on force un peuple à détourner les yeux du gouvernement politique, la paresse, l'oisiveté & la nonchalance le gagnent, ce qui le plonge dans toutes sortes de vices.

L E T T R E L I V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

LES Rois d'Europe s'écrivent tous les jours, mais ils ne se parlent jamais, & s'ils se voient, ce n'est qu'en peinture. Ils signent des traités d'alliance, & déclarent la guerre ou font la paix sans s'approcher. Ce n'est pas que, semblables aux princes d'orient, ils restent enfermés dans leur palais ; au contraire on ne voit qu'eux, ils sont toujours par voies & par chemins : mais il est de la grandeur Européenne qu'un roi ne parle jamais à son semblable, & malheur à tout souverain qui rencontre la face d'un autre.

On-

On dit que Louis XIV. Roi de France dit à un Roi d'Angleterre nommé Jaques, en prenant congé de lui : *Ce que je puis vous souhaiter de meilleur, c'est de ne vous revoir jamais.*

Ce n'est pas l'éloignement des lieux qui les rend invisibles les uns aux autres ; car la plupart des états Européens sont limitrophes.

Il y a tel souverain qui fait plus de chemin en un jour en courant le cerf, qu'il n'en feroit en allant visiter un monarque son voisin.

Le plus grand embarras pour se voir, est de savoir comment on se verra.

Il prit fantaisie, il y a environ un demi-siècle, à un empereur de Russie de faire une visite à un Roi de France ; cette Cour fut si embarrassée, qu'elle lui fit demander comment il vouloit qu'on le recût.

Comme deux-soleils ne doivent pas se rencontrer dans le même ciel, de même il ne faut pas que deux-souverains se trouvent dans le même lieu.

Un Prince, qui est sur le trône au-mieu de ses sujets, ne veut pas qu'on prononce le mot de Majesté pour d'autres que pour lui : cela blesseroit la grandeur roïale ; & si l'on voit quelquefois, dans les Cours

de certains monarques d'Europe, d'autres Sires, ce sont de pauvres Sires détrônés qui y sont sans conséquence.

Il est malheureux pour les peuples d'Europe en général que ces étiquettes des Cours empêchent les souverains de se rapprocher, & par conséquent de régler eux-mêmes leurs affaires respectives.

Les ministres qu'ils envoient à leur place n'ont ni le même intérêt ni la même affection pour leurs peuples. Les agens ne font jamais si bien les affaires que les maîtres.

Je t'ai dit ailleurs comme ceux-ci gâtent tout par leur incapacité.

Je t'écris sur ce sujet, parceque je voudrois que Louis XV. aujourd'hui régnant en France, eût une conférence avec George III. qui occupe maintenant le trône d'Angleterre ; & que dans cette entrevue deux-citoïens désintéressés leur exposassent les maux que les guerres ont fait souffrir de part & d'autre à leurs peuples. Je présume que ces deux-princes qui sont naturellement bons & généreux, seroient si touchés de leurs malheurs, qu'ils signeroient ensemble une paix constante & inviolable. Car l'ambition qui désole l'Europe, & qui fait de cette partie du monde

un théâtre d'effroi & dépouvante, ne vient pas des rois : mais elle tire sa source de ceux qui les environnent.

L E T T R E L V.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

ON écrit de France que les Parlemens du Roïaume font des représentations très vives au Roi Louis XV. sur le désordre qui régne aujourd'hui dans les finances de cette monarchie, & les moïens qu'il y auroit de le réparer. Ils s'opposent fortement à l'établissement de certaines taxes & impôts onéreux aux peuples.

La force ouverte qu'on a employé jusques ici pour les faire rentrer dans une soumission aveugle, n'a servi qu'à les rendre plus clairvoïans sur leurs devoirs.

Ils ont adressé leurs plaintes au monarque dans des termes qui feroient honneur aux républicains qui rompirent autrefois les chaînes du despotisme.

Cet esprit d'indépendance né dans le sein de la servitude, paroît néanmoins à quelques politiques n'être pas à sa place. Ils prétendent que pour que chaque chose
ren-

rentrât dans son ordre local, il faudroit qu'il passât la mer pour se rendre où se trouve le païs de l'indépendance. Cette idée a fait dire à un faiseur de projets qu'il faudroit faire passer le Parlement de Rouen à Londres, & envoyer la chambre des communes à Paris.

Mais j'ai parlé ici à quelques spéculatifs qui m'ont assuré que l'échange de ces deux corps politiques ne produiroit aucun avantage à la Grande-Bretagne. Ceux-ci m'ont assuré que la force, & la véhémence des discours François s'arrêteroient au pas de Calais ; & ils m'ont ajouté que le parlement de Rouen à son arrivée à Londres n'auroit pas plutôt été complimenté par les agens du Roi George qu'il deviendrait muet.

LETTRE LVI.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LES novellistes, & les politiques de Caffé qui régrent ici les affaires de la monarchie, prétendent que l'ancien ministre qui fut remercié à la mort de George II. est à la veille d'être rétabli.

Us

Ils affurent qu'il y a eu déjà un pourparler à cet effet; que le monarque le fit appeler en dernier lieu dans son cabinet, pour savoir de lui, si dans la conjoncture présente des choses, on ne pourroit pas employer *un mezzo termine* : c'est-à-dire, s'il ne voudroit pas accepter l'administration à de certaines conditions; mais le ministre fut ferme, & inexorable.

Comme les parties ne furent pas d'accord, elles se séparèrent, le Roi résolu de se passer de lui, & lui résolu d'empêcher qu'il ne s'en passât.

Comme le ministre a un grand parti dans la nation, il pouroit bien obtenir main-levée du peuple pour occuper de nouveau sa place. En tout cas si cela arrive, ce sera la seconde fois qu'il aura gagné son procès avec dépens contre la couronne; je veux dire qu'il aura forcé deux-Rois d'Angleterre à le conserver dans le ministère; je ne fais si ce n'est pas quelquefois un avantage pour une nation, que le souverain soit obligé de retenir à la tête des affaires, ceux qu'il en voudroit tenir éloignés.

LET-

L E T T R E L V I I .

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Lisbonne.

SI les anges étoient de couleur olivâtre, je comparerois les Portugaises à ces divinités célestes ; les beautés ici ont le teint brun tirant sur le basané.

En général les femmes en Portugal ont les yeux, & les dents belles : deux traits supérieurs, qui embélistant un visage, empêchent qu'on ne s'apperçoive de ses autres deffauts : aussi presque toutes les Portugaises passent pour jolies.

A l'égard de l'esprit, je ne t'en dirai rien ; car les Européens appellent de ce nom dans le sexe un je ne sais quoi de libre, & d'enjoué qui à la Chine passe pour indécence. D'ailleurs les étrangers se trouvent si rarement avec les Portugaises qu'ils ne sont pas en état de les définir.

Les usages des Maures prévalent encore dans ce Roïaume. Ils l'ont habité pendant huit-cens-ans, & il en faudra peut-être autant, avant que les Portugais deviennent entierement Européens.

De-

Depuis que je suis à Lisbonne, je n'ai pas vu l'ombre d'une femme de qualité pendant le jour. Elles sont brouillées avec la lumière. Le soleil ne les rencontre jamais en faisant sa course sur cet horizon. Elles ne se montrent qu'à la chandelle. Ce sont des belles de nuit. Il y a ici une ostentation parmi les femmes du grand monde qui n'est point connue ailleurs ; elles ne se visitent qu'au flambeau. J'imagine qu'elles tirent cette coutume de la Laponie, ou de quelque autre pays du Nord, où l'on ne vit que de nuit. J'ai lu dans quelques anecdotes secrètes de cette monarchie que les *Fidalgos*, sont belles : si je puis parvenir à en voir quelques unes, je te ferai savoir de quelle couleur elles sont.

L E T.

L E T T R E LVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

DEPUIS que je suis en Angleterre, trois grands personages ont donné beaucoup à parler à cette nation spéculative. Le spectre de Cokelin *, l'Aneffe de la Reine †, & Vilkes du Parlement ‡.

Le spectre entretint long-tems la Cour, & la ville. Un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe allerent le visiter dans sa maison, & converserent avec lui. Il est vrai qu'il ne s'exprimoit pas trop distinctement; mais il rendoit quelques sons; ce qui suffisoit pour lui faire faire beaucoup de bruit.

L'Aneffe de la Reine à son arrivée n'eut pas peu à faire, à recevoir les visites de ceux qui allerent la voir. On lui don-

* Une imposture imaginée pour gagner de l'argent.

† Une Aneffe envoyée à la Reine.

‡ Un membre du Parlement, qui écrivoit une feuille périodique.

na des gardes, & on posta une sentinelle à sa porte. Quand une Duchesse de Modene seroit arrivée à Londres, on ne lui auroit pas fait plus d'honneur.

Le concours du peuple fut très grand à son palais escurial, près de *Buckingham-Gate*.

En attendant la renommée n'étoit pas oisive; elle entretenoit le public de sa belle queue, de ses longues oreilles, & de sa peau ondée; mais comme ses appartemens n'étoient pas disposés à recevoir nombreuse compagnie, on résolut de faire son portrait; afin que ceux qui ne pourroient approcher de sa personne, pussent jouir de sa figure.

Wilkes fit encore plus de bruit que l'Aneffe; il est vrai qu'en fait de rumeur publique en Angleterre, le mâle se distingue toujours sur la femelle. Sa détention à la Tour, causa une foule de raisonnemens politiques, & des discours très profonds. Sa sortie de la prison fit plus de bruit ici, que l'entrée du grand Turc à Constantinople. Mais Helas! que la gloire de ce monde est de courte durée. Le spectre fut mis au pillori. Dans peu il ne fut plus question de l'Aneffe, & Vilkes s'enfuit en France pour éviter le sort du spectre.

L E T-

LETTRE LIX.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LA paix de l'Europe a fait tenir bien des raisonnemens. Les hommes à systèmes, ont parlé sur celle-ci à perte de vuë. On a dit que le traité définitif étoit une suite de l'arrangement qui avoit été prémédité depuis long-tems dans certaines Cours : d'autres l'ont donné à la mauvaise politique des puissances combinées de Vienne & de Versailles ; d'autres enfin, l'ont attribué à la mauvaise manoeuvre des généraux. Mais les politiques ont beau prévenir les événemens, & marcher au devant de la providence, tout bien considéré, on peut dire que c'est le hasard qui décide du sort des états. Un coup de fusil peut changer la république Chrétienne au point de la rendre méconnoissable.

Si au milieu de la dernière guerre, le Roi de Prusse eût été tué, l'Europe seroit à présent dans une position différente.

Vois quel changement un coup de mousquet qui eut privé ce prince de
la

la vie auroit apporté de changement dans le plan général. La province pour laquelle ce monarque faisoit la guerre seroit maintenant à la maison d'Autriche, ce qui lui auroit rendu la supériorité qu'elle avoit auparavant.

Toute la puissance du Roi de Prusse étant pour ainsi dire en lui-même, après sa mort, l'état se trouvant sans force, on se fut partagé son domaine, ce qui eut fait changer la balance du Nord. Il eut résulté de-là que l'Europe eut pris une autre face. Telles nations qui ont reçu la loi au traité de paix l'eussent donnée.

Cette révolution en eut causé une autre dans la maniere de penser : le Roi de Prusse qu'on regarde à présent comme le plus grand politique du siècle, eut passé pour un souverain qui n'en avoit pas les premières notions ; au lieu du héros, on ne verroit aujourd'hui en lui que le téméraire.

J'ai pitié de l'Europe quand je fais réflexion que deux-onces de plomb peuvent changer le sort de tous les peuples.

L E T T R E L X.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Lisbonne.

SI la fortune met souvent les particuliers à de grandes épreuves, elle fait quelquefois éprouver de grands revers aux souverains.

Il n'y eut jamais, je crois, un Roi plus malheureux sur la terre que Joseph I. qui régné aujourd'hui en Portugal. A peine fut-il assis sur le trône qu'une mauvaise influence se répandit sur sa couronne. Les esclaves du Bresil se révolterent : peu de tems après des incendies imprévus consumèrent des édifices construits pour l'utilité publique : de-là à quelques années la terre s'ouvrit, & plus de quarante-mille de ses sujets furent ensevelis dans ses entrailles : lui-même fugitif, sans régné & sans couronne se trouva pour quelque jour sans état.

Le feu de la terre, ou peut-être du ciel consuma son palais, & avec lui la plus grande partie de ses richesses.

Sa capitale fut ensévelie dans les flammes. Ce qui échapa à l'incendie général, ne servit qu'à tracer à ses yeux le désastre le plus affreux.

Ce monarque vit le reste de ses sujets errants, sans habitations, exposés comme lui à la dernière indigence, sans qu'il fut en son pouvoir de les secourir : malheur plus grand que la mort même pour un Roi qui aime son peuple !

A la suite de tous ces fléaux, les grands de l'état conjurerent contre lui : ils formèrent le dessein de lui ôter la vie : il fut assassiné aux portes de sa capitale par ses propres sujets.

Le chatiment de ce crime fut un nouveau malheur qui mit le comble à tous les autres. Ce prince infortuné vit dans un seul jour périr tous les grands de son royaume sur un échafaut ; ce qui l'isolant sur son trône, lui ôta la splendeur des rangs, &c. &c.

Ce monarque est pourtant bon, humain, doux, affable, prévenant. Mais le croiras-tu ? il y a un certain degré de bonté chez les souverains, plus dangereux que la cruauté des Tirans : du-moins l'expérience de tous les âges prouve que les plus grands
excès

excès furent commis sous les Rois débonnaires.

Il y a une certaine sévérité chez les monarques qui retient les ministres & les sujets dans leur devoir : celle-ci est la mesure de l'ordre public. Le bonheur des peuples est dans ses limites : ce qui est au-delà est tyrannie, ce qui reste en-deçà est foiblesse.

Il y a actuellement en Europe deux ou trois souverains qui désolent leur peuple par la bonté de leur ame.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

ON a beau se plaindre du trop grand pouvoir des Rois d'Europe : les réflexions viennent trop tard : l'affaire en est faite ; leur despotisme est établi irrévocablement.

Les corps politiques formés dans leur origine pour défendre les droits des peuples ont beau représenter, la volonté suprême l'emporte toujours sur les représentations. Cet anéantissement des prérogatives

rogatives des nations vient de loin. Ce n'est pas l'affaire du siècle présent, ni de celui qui l'a précédé. Le despotisme absolu des Rois s'est affermi par degrés.

Les princes chrétiens qui sont toujours désunis entre eux se sont accordés sur la servitude générale des peuples.

Quand on remonte aux premières prérogatives des Rois, & qu'on fait réflexion au peu de pouvoir qu'ils avoient dans leur origine, on ne peut s'empêcher de croire qu'il n'y ait eu autant de négligence de la part des peuples, que d'ambition du côté des princes.

Le despotisme absolu ne se fut jamais établi, si les sujets de chaque état n'y avoient donné les mains. Pour maintenir la balance, il n'y avoit qu'à suivre le plan que chaque législateur avoit tracé. J'ai examiné toutes les constitutions de l'Europe, & j'ai trouvé qu'il n'y en a aucune, qui de propos délibéré ait établi le despotisme. Elles ont toutes mis une barrière entre le pouvoir des Rois, & la servitude des peuples; mais les principes étant une fois corrompus, il fut facile aux souverains de subjuguier leurs sujets.

Le malheur de l'Europe est d'autant plus grand, qu'il n'y a aucune forme aujourd'hui qui puisse y remédier.

Pour faire rentrer les peuples dans leurs premiers droits, il faudroit conjurer contre tous les trônes : remede qui seroit pire que le mal ; car dans cette révolution subite, une anarchie, plus funeste que le pouvoir des Rois, acheveroit de détruire, ce que le despotisme lui-même a respecté.

Après tout, ce ne seroit, pour me servir de cette expression, qu'un détour d'indépendance. Les hommes ne sont pas faits pour être toujours libres ; il semble que leur état naturel soit d'être esclaves. Si ce n'eût pas été un deffaut attaché à l'humanité, Athenes, Carthage, & Rome subsisteroient encore, au lieu qu'elles ne sont plus.

L'Europe devenue libre par un effort, se soutiendrait encore quelque tems indépendante, au bout duquel elle retomberoit dans la même servitude où elle est aujourd'hui,

Tôt ou tard les peuples les plus indépendans se laissent asservir.

Si le parti Anglois qui soutient la liberté prenoit le dessus, la république d'Angleterre se soutiendrait peut-être deux ou trois siècles, au bout desquels son indépendance iroit se perdre dans le despotisme de ses Rois.

TABLE DES MATIERS.

DU TROISIEME VOLUME.

LETTRE I.

LE Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin. Pag. 1

La dépopulation en France vient de la religion & du gouvernement. On doit suivre la religion du Prince pour procréer, & on va en chercher la liberté ailleurs.

LETTRE II.

Le Même au Même, à Pékin. 3

La population n'est point encouragée en France. On y autorise les sujets qui la détruisent. Le Roi qui a paru l'exciter, n'a voulu que du merveilleux.

LETTRE III.

Le Même au Même à Pékin. 5

Le deffaut de population en France vient de celui de la répartition des sujets. Paris dépeuple les provinces & par cela seul n'est pas un désert.

LETTRE IV.

Le Même au Même, à Pékin. 6

La galanterie Françoisé nuit autant à sa population que l'Himen. L'amour de la société y porte préjudice, par la variété d'objets qu'il exige de cultiver.

L E T T R E V.

Le Même au Même, à Pékin: 9

Le luxe, en entourant les grands de gens qui ne peuvent se marier pour être à leur service, est un obstacle à la population, que détruit également le service militaire.

L E T T R E VI.

Le Même au Même, à Pékin. II

Le gouvernement, en donnant aux Peres la faculté de s'opposer aux mariages de leurs enfans, gêne la population d'une maniere qui lui est préjudiciable.

L E T T R E VII.

Le Même au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 13

Le bruit se répand en France de la disgrâce de la favorite. Mouvemens des femmes à ce sujet. Ils cessent tout à coup, parceque la nouvelle se trouve fausse. Elle seule, dit-on, fait courir ces bruits, pour essaier sa puissance.

L E T T R E VIII.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 16

Afficher des placards, critiquer l'administration, porter ses plaintes aux pieds du trône, inventer des projets favorables, autant de crimes irrémissibles en France. Remontrances à ce sujet.

L E T T R E IX.

Le Même au Même, à Pékin. 25

Plan de prisons dénomminatives, d'où on verra que les prisons d'état sont plus pour les ministres que pour le monarque.

LET-

T A B L E

197

L E T T R E X.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 27

Contestations à Venise, pour savoir si on y conservera l'autorité des inquisiteurs d'état. Cet ancien privilège devient loi, ses avantages & ses désavantages.

L E T T R E XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 32

Indolence des auteurs François à donner le code de la toilette, tribunal le plus souverain de la monarchie. L'auteur en marque les usages & les formalités.

L E T T R E XII.

Le Même au Chef de la Religion, à Pékin. 34

Distinction entre les manieres de pécher. Les casuistes gagnoient leur vie à en régler les remords: mais l'impression a ruiné leur crédit retour.

L E T T R E XIII.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 37

Le projet d'un congrès fait trembler le Mandarin sur les difficultés de parvenir à la paix générale. Détails à ce sujet.

L E T T R E XIV.

Le Même au Même, à Pékin. 40

Histoire abrégée du ministère François, qui dévoile tous les malheurs de la monarchie. Richelieu en établissant le despotisme en ouvrit la source, que les autres ont élargie jusqu'à nos jours.

L E T T R E X V.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 46

Le gouvernement à Venise n'est qu'une confusion. Chaque corps est occupé à réprimer l'autre. Tout est défiance & la société s'en trouve victime.

L E T T R E X V I.

Le Même au Même, à Pékin. 52

Les anciens abus sont immuables à Venise. Il y a des citoyens qui en voient les inconvéniens & les moyens de les corriger. On les écoute, on les croit, mais on ne les suit pas.

L E T T R E X V I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 52

La décadence de l'administration, des forces & de l'esprit patriotique de France naît du nouveau choix des ministres. Idée de ceux que le hasard a mis à la tête des affaires.

L E T T R E X V I I I.

Le Même au Mandarin sur les Arts, à Pékin. 55

Le Mandarin va voir la manufacture des Gobelins; il l'admire comme un art du luxe des Rois, inutile aux peuples, que la nouveauté seule a établi & soutient.

L E T T R E X I X.

Le Même au Mandarin Cotaoyu-se, Censeur de l'Empire, à Pékin. 57

L'attention du gouvernement François à entretenir la gaîté parmi le peuple, est d'autant plus surprenante, que nul être n'y paroît plus disposé.

L E T T R E XX.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 59

La pratique, qu'on a pris en Europe, de s'appliquer à lire pour cultiver les arts, nuit à la connoissance de la société qu'on fréquente moins.

L E T T R E XXI.

Le Même au Même, à Pékin. 61

Révolutions de l'art de la guerre: & perfection qu'y a mis le Roi de Prusse. Avantage de l'original sur ses copies?

L E T T R E XXII.

Le Même au Mandarin Cotao-yu-fe, à Pékin. 62

Pourroit-on croire que les animaux domestiques & sauvages fussent devenus, en France, un objet de luxe, à la honte des vertus.

L E T T R E XXIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 64

La science des Vénitiens consiste dans l'établissement des bibliothèques. Le bruit de leur ville en chasse les muses, qu'on va chercher à Padoue, mais on n'y trouve que leurs fausses peintures.

L E T T R E XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin.

Nulle science plus difficile à pénétrer que celle des intérêts des princes. Tant que les Potentats ne conviendront point de les définir, leur ignorance à ce sujet formera celle des autres.

L E T T R E XXV.

Le Même au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 67

La France ou ne fait point de loix contre l'incontinence publique, ou ne les observe pas. Les immunités des grands & du trône-même en arrêtent à chaque pas l'exécution.

L E T T R E XXVI.

Le Même au Même, à Pékin. 69

Paris a des spectacles dont l'idée seule est contraire aux bonnes moeurs. L'opéra comique excite l'indignation du Mandarin, & cependant il reçoit un projet pour en établir un à la Chine.

L E T T R E XXVII.

Le Même au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin. 74

Utilité & dangers des banquiers. Leur manière dangereuse d'opérer. Pestes pour la république, ils devroient en être bannis.

L E T T R E XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 75

Description allégorique & badine de la pompe solennelle avec laquelle le Doge de Venise épouse la mer chaque année. Motif ancien de cette cérémonie laquelle lui survit.

L E T T R E XXIX,

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 77

Le luxe des porcelaines s'est d'autant plus étendu en France, que ses manufactures dispensent les sujets d'aller les chercher à la Chine.

L E T.

L E T T R E XXX.

Le Même au Mandarin qui préside aux Sciences,
à Pékin. 81

Les journaux sont utiles pour les particuliers, & préjudiciables à la littérature. De-là leur partialité spéciale, & leur contradiction relative.

L E T T R E XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 81

Il y a à Venise quatre-spectacles divins. La corruption des actrices saintes ne passe pas l'enceinte des théâtres.

L E T T R E XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef du Commerce, à Pékin. 82

Les Courtiers sont en Europe les premiers négociants; & pour mettre les véritables négociants à contribution, il faut en France en acheter le droit du monarque.

L E T T R E XXXIII.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 84.

Rareté des Auteurs en France: jugement sur les écrits de Montesquieu, de Voltaire, de Jean Jaques Rousseau & de Helvétius.

L E T T R E XXXIII.

Le Même au Même, à Pékin. 87

Le dictionnaire encyclopédique paroît, est interdit, & continue, parceque le gouvernement est d'accord de fermer les yeux sur sa publicité. Abus de la folie actuelle des dictionnaires.

L E T T R E XXXIV.

Le Même au Même, à Pékin. 90

La France gouvernée par une volonté absolue.
Il y a une constitution fondamentale, mais l'usage y est absolument opposé.

L E T T R E XXXV.

Le Même au Mandarin Cotaou-yu-se, à Pékin. 96

Portrait d'un joli homme à la mode en France.
On ne peut concevoir pourquoi les hommes se croient humiliés, parcequ'une femme aimable les rebute. Le mérite a ce sort, que l'étourderie ne craint point.

L E T T R E XXXVI.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 98

Tableau des politiques. Acharnement qu'ils ont pour le parti que leur caprice a embrassé.
Bataille entre les différens partis.

L E T T R E XXXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 102

Il y a en France un ministre qui préside à l'esprit. Les Censeurs donnent droit à la réputation. Eux-mêmes ou ont peu de génie, ou sont paresseux,

L E T T R E XXXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 105

Description du Ridota : célèbre académie de jeu à Venise, tenue pas les nobles à visage découvert, qui y admecttent sous le masque le noble & le roturier, le fripon & l'honnête homme.

L E T.

T A B L E.

203

L E T T R E XXXIX.

Le Même au Même, à Paris. 106

L'inquisition, les moines, les prêtres, le pape & la religion, tout à Venise est subordonné au senat. Soïez citoïen, il importe peu que vous y soïez hérétique.

L E T T R E XL.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 108

Les habitans de Paris y sont dans une agitation continuelle, quelque soit leur état. Que de mains n'exige pas une femme qui veut paroître pour plaire dans un cercle.

L E T T R E XLI.

Le Même au Même, à Pékin. 110

La science des nouvellistes est immense, car ils prévoient tout. Leurs conjectures les menoient autrefois à gager perpétuellement pour ou contre. Mais les pertes les ont ruinés. Ils se contentent de prognostiquer.

L E T T R E XLII.

Le Même au Mandarin Ministre, à Pékin. 114

Plus la France s'appauvrit, & plus elle enrichit ceux qui sont chargés de lever les taxes qui l'abîment. La quantité des impôts augmente celle des commis qui tous y trouvent leur opulence.

L E T T R E XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 115

Description des parties de la comédie Italienne de Paris. Théâtre de bouffons qui emploie

ent l'indécence pour conduire le François à une gâité qui lui est naturelle.

L E T T R E XLIV.

Le Même au Mandarin Kie tou-na, à Pékin. 117

Portrait de quatre femmes qui jalouſent la favorite du Roi des François.

L E T T R E XLV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 121

L'ennui eſt le partage de celui qui à Veniſe n'aime point les plaiſirs ou bruiants ou licentieux. Le beau ſexe ne peut y être vertueux ſans devenir ridicule.

L E T T R E XLVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 124

La généreufe profuſion des François eſt toute ſur leur langue : mais le coeur n'y entre pour rien. Epreuves que l'Auteur en a fait.

L E T T R E XLVII.

Le Même au Chef de la Religion, à Pékin. 126

En France, il y a beaucoup d'idoles, qui reſprésentent autant d'avocats pour le peuple, chargés de plaider leur cauſe devant le trône de Dieu. Idée de ces plaidoiriers en forme de dialogue entre Dieu & un ſaint.

L E T T R E XLVIII.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 129

Il eſt à Paris un miniſtre qui peut ſouſtraire une fille à l'autorité paternelle & une femme au joug du mariage, pour leur permettre une prostitution publique aux yeux de toute la ville. Exemple ſingulier à ce ſujet.

L E T-

T A B L E.

205

L E T T R E XLIX.

Le Même au Même, à Pékin. 132

Idée du tapage de Paris. Personne n'a la liberté d'y dormir. Il semble qu'on ne soit dans cette ville que pour y veiller nuit & jour.

L E T T R E L.

Le Même au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 133

Les principes & les moïens par lesquels les Chinois parviennent aux connoissances & aux sciences. Maniere sage d'en juger. Démonstration de la justice de cette loi rigoureuse.

L E T T R E LI.

Le Même au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin. 137

Les diamans forment en France un luxe considérable, parcequ'il flatte la vanité des femmes. La France a imité par art ces dons de la nature: danger de cet art.

L E T T R E LII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 139

Ferrare est une ville deserte. Le gouvernement contribue plus à sa dépopulation que l'intempérie de l'air. L'église y commande, & son esprit y domine; car tout est monastere, moines ou moineses.

L E T T R E LIII. *

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 141

La maniere simple de s'enrichir dans le négoce est de faire banqueroute, ses diverses espèces, l'administration n'en a jamais bien bien jugé.

L E T T R E LIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 145

Boulogne doit un Bouffon à chaque théâtre de l'Europe. C'est la ville de la noblesse par la pauvreté, le chant & la débauche, les moines & la paresse. Si les papes étoient élus plus jeunes, l'intrigue y annoblirait plus de femmes.

L E T T R E LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 148

Etablissement merveilleux du purgatoire, qui montre l'utilité des richesses, pour aller droit au paradis. Quel avantage s'il effaçait les gros péchés. Quelle espèce d'hommes y doit avoir part!

L E T T R E LV.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 151

Effets funestes de la rapide succession des ministres en France; singulière exclamation d'un seigneur qui rendoit sa première visite à un nouveau Contrôleur-Général.

L E T T R E LVI.

Le Même au Même, à Pékin. 153

En France, les mères donnent à leurs filles une éducation qui répond à l'usage infame qu'elles ont de les livrer elles-mêmes à l'incontinence. Plan de cette institution.

L E T T R E LVII.

Le Même au Même, à Pékin. 155

La science de la politique s'aquiert à peu de frais dans Paris. Elle se puise dans les gazettes.

Idée des différentes feuilles soit nationales soit étrangères qui portent ce nom.

L E T T R E LVIII.

Le Même au Même, à Pékin. 159

Réflexions sur la grandeur des quartiers, des ruës & des batimens des la capitale de France. Les particuliers affectent dans leurs édifices la somptuosité des Rois. Utilité d'un réglemant à ce sujet.

L E T T R E LIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 161

Boulogne pour se soustraire à ses seigneurs légitimes se soumet à l'esclavage du Pape. Ce phantôme de république a un chef postiche.

L E T T R E LX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 164

Le Mandarin va à la comédie. Il s'attache à celle que les spectateurs représentent dans les loges & la décrit.

L E T T R E LXI.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 168

Prejugé de la noblesse en Europe accredité en France. Son antiquité la dégrade : moiens pour la rendre réellement respectable.

L E T T R E LXII.

Le Même au Même, à Pékin. 172

Le Mandarin reçoit la visite d'un généalogiste qui lui étale ses talens, les difficultés de sa profession & son discrédit, depuis que le Roi de France a pris l'usage de vendre la noblesse.

L E T T R E L X I I I.

Le Même au Chef de la Religion, à Pékin. 178

L'Eglise gallicane vend le paradis, & cette marchandise hausse ou baisse, suivant le besoin d'argent. Histoire bien singulière à ce sujet.

L E T T R E L X I V.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 180

Les Ministres qu' exile le monarque François emportent tous leurs avantages réels, ils ne manquent que des chimériques. Exemple mémorable de cette contradiction. Est-ce donc là les punir ou les récompenser ?

L E T T R E L X V.

Le Même au Même, à Pékin. 182

La noblesse de France la plus opulente, est l'exemple de la plus triste pauvreté, si on lui fait établir la balance de ses revenus & de ses dettes. L'exemple du monarque a décidé cet usage, passé aujourd'hui en coutume.

L E T T R E L X V I.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 185

Les dames de Boulogne ont une beauté qu'il est dangereux d'approcher de trop près. Leurs assemblées diffèrent par la dénomination des mauvais lieux. Le langage de cette ville est pour elle.

L E T T R E L X V I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 186

La Vivacité des François en pénétrant toutes les parties de leur gouvernement les a toutes détruites. Ils ne visent qu'à l'esprit.

L E T T R E L X V I I I .

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pé-
kin. 189

Les femmes donnent en France le branle à tout. Laguerre est l'effet de l'ambition d'une femme, qui a réuni tous les bureaux de faveurs chez elle, où toutes les graces se vendent à l'encan.

L E T T R E L X I X .

Le Même au Mandarin Cotaoyu-se, à Pé-
kin. 192

Nouvelle maniere de procéder en amour que les François ont substituée à celle de leurs ancêtres. Elle est plus courte, plus vive & moins embarrassante.

L E T T R E L X X .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 195

La France a une Reine que l'état connoît à peine; seule peut-être, elle s'est fait de sa position une source de consolation.

L E T T R E L X X I .

Le Même au Même, à Pékin. 196

Portrait du Maréchal de Belleisle, opposé à celui qu'en donne son testament politique. Sa mort fera, dit-on, l'ouverture d'une restitution à la couronne.

L E T T R E L X X I I .

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Paris. 199

Pompe, autorité & despotisme du Légat de Boulogne. Il vend toutes ses graces, parceque le tems de sa puissance est court & réglé.

L E T -

L E T T R E LXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 201

L'usage de chanter des *Te Deum*, est très-bien établi en France : car il donne au peuple une idée de succès, qui le porte à paier les impôts sans murmurer.

L E T T R E LXXIV.

Le Même au Même, à Pékin. 202

Les livres forment un luxe en France. On est riche, il faut une bibliothèque pour ne point profiter des livres, mais en priver ceux qui en profiteroient.

L E T T R E LXXV.

Le Même au Même, à Pékin. 204

Avantages précieux de la peinture & de la signature. Les enfants par elles revoient leurs ancêtres les plus reculés. Les fermiers généraux ne voient jamais que leur portrait.

L E T T R E LXXVI.

Le Même au Mandarin Cota-yu-se, à Pékin. 206

Différence que produit entre les femmes la différente manière de les traiter en Asie & en Europe. La beauté de celles-ci fait le plus souvent leur supplice.

L E T T R E LXXVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 209

Boulogne a des colleges de toutes les nations : par le moien des étudiants, qui y viennent pour un tems, chacune d'elles doit voir les deffauts boulonois s'unir aux fiens.

L E T-

T A B L E.

211

L E T T R E LXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 211

Profusion immense en tout genre qui se voit au château de Versailles. Questions singulieres à ce sujet.

L E T T R E LXXIX.

Le Même au Mandarin Ministre, à Pékin. 214.

La maniere de punir en France les Ministres sans expérience ou fripons, les généraux malheureux ou téméraires, ne peut qu'ouvrir la source des malheurs de l'état. Conduite opposée des Turcs, à tort regardée comme barbare.

L E T T R E LXXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cota-yu-se, à Pékin. 217

Une Courtisane n'associe les grands à sa dissolution qu'à mesure que sa prostitution l'avilit.

L E T T R E LXXXI.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 219

Description de l'Ecole Militaire à Paris. Fondée sur une monopole: l'éducation de ceux qui doivent venger l'état, commence par le dévaster.

L E T T R E LXXXII.

Le Même au Même, à Pékin. 220

Projet de deux Missionnaires qui veulent aller à la Chine. Le Mandarin retorque leurs arguments & les confond.

L E T.

L E T T R E LXXXIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 222

Reliques de Boulogne. Nul chirurgien ne peut voir le chef de S. Dominique. Le tableau de la vierge montre que les idées que nous avons de la beauté étoient les mêmes de son tems.

L E T T R E LXXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 224

Le Monarque François, en bornant les pressés dans son royaume, n'a fait qu'enrichir quelques particuliers, sans diminuer les mauvais livres, utiles, dit-on, pour la consommation du papier.

L E T T R E LXXXV.

Le Même au Même, à Pékin. 226

Les écrits scandaleux ne peuvent être imprimés en France, mais ils y reviennent de l'impression de Hollande. Comment les princes ne conviennent-ils pas d'abolir cet abus?

L E T T R E LXXXVI.

Le Même au Même, à Pékin. 227

Vie d'une de ces femmes qui en France sont très occupées, en ne faisant rien.

L E T T R E LXXXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 229

Les rangs établissent des privilèges en France qui permettent aux grands de se jouer de la vie même des petits.

L E T -

T A B L E.

213

L E T T R E LXXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 230

La religion prefférable est celle qui s'approche de la nature. La catholique Romaine en est la contradiction.

L E T T R E LXXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 233

Description de la gaîté avec laquelle se célèbre l'office divin à Boulogne. La musique est une copie de celle de l'opéra.

L E T T R E XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kietou-na, à Pékin. 245

Un citoïen de la monarchie Françoisë, voulant soulager le controlleur-général dans la recherche d'un impôt qui ne puisse fouler le peuple, lui donne un projet pour taxer les paroles & lui en fait sentir l'avantage.

L E T T R E XCI.

Le Même au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 239

En France la faveur fait tout, & un regard du monarque rend une femme capable de gouverner le Roïaume.

L E T T R E XCII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 241

Il va voir un couvent de bonzes : la bibliothèque n'y est garnie que d'Auteurs anciens, parceque les modernes couteroient trop à acheter. Il y voit le projet d'un télescope rare & nouveau,

LET-

L E T T R E X C I I I .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 246

Pour prouver que la Chine a un dogme, le
Mandarin établit sa croïance, qui seroit celle des
chrétiens si elle étoit fondée sur les misteres.

L E T T R E X C I V .

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Paris. 249

Description de Notre-Dame de Lorette, de
ses richesses & de la pauvreté des habitans.
Transplantation merveilleuse de la *Santa Casa*.

L E T T R E X C V .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 251

En France pour avoir des emplois il faut être
de la religion du Prince : lorsque le Mandarin
pense qu'on devroit les donner aux Protestans.

L E T T R E X C V I .

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Paris. 253

Comme il a déjà fait le tableau de la politi-
que de Rome, il se contente de faire distiller le
plus noir poison sur les moeurs de ses habitans
de nos jours.

L E T T R E X C V I I .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Reli-
gion, à Pékin. 255

Les saints dans la religion Romaine paroissent
les seuls canaux des graces de la Providence. Ste.
Genevieve à Paris doit avoir la surintendance
des Cataractes du ciel.

L E T -

T A B L E.

215

L E T T R E XCVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 257

Le tribunal de la police de Paris fait pour y entretenir le bon ordre & les mœurs n'est composé que de gens sans foi & sans principes.

L E T T R E XCIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 259

Le luxe de Naples y entretient la plus grande misère. Sa souveraineté a passé dans différentes maisons. Le canon en a toujours décidé.

L E T T R E C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 261

La légèreté est de nos jours un appanage inaliénable de l'amour François. La lettre d'un amant de cette nation à sa maîtresse qu'il quittoit.

L E T T R E CI.

Le Même au Même, à Pékin. 264

La manie de la noblesse est nécessaire en France. Par-là les roturiers enrichis viennent y refondre leurs trésors.

L E T T R E CII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 266

Raisons qui ont porté les chefs de la religion romaine, surtout en France, à faire parler à Dieu dans une langue que la plupart des fideles n'entendent point.

L E T-

L E T T R E CIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 267

Description singulière de l'ajustement des femmes Françoises. Elles y réunissent le ciel, la terre, les climats, les animaux, &c.

L E T T R E CIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 269

Le local de Naples fait sa force & sa langueur. Les puissances sont trop éloignées pour aller l'attaquer. Les arts n'y sont point cultivés : la mollesse & le monachisme y entretiennent l'indolence.

L E T T R E CV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 271

Les femmes forcent les François à se priver de vin : parceque pour leur plaire il faut des qualités auxquelles cette boisson & les bonnes nouritures sont contraires.

L E T T R E CVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 274

Vertus singulières qu'on attribue aux pagodes chrétiennes. Une vierge à deux-lieuës de Paris donne la vertu prolifique. Plaisante aventure arrivée à ce sujet à un capitaine de dragons.

LE T-

T A B L E. 217

LET TRE CVII.

Le Même au Même, à Pékin. 277

Surprise qu'on doit avoir de voir les monarques François attendre leur mort pour faire banqueroute. Chaque cours de dix-ans devroit y pourvoir.

LET TRE CVIII.

Le Même au Même, à Pékin. 279

Inconséquence du carême des Chrétiens ; ils jeûnent dans le boire & le manger, & les plaisirs ne sont que plus suivis & plus fréquentés.

LET TRE CIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 281

L'habitant de Naples donne tout à la superstition. Il est malheureux qu'il ne forme pas un paradis. Le luxe & l'ostentation règne même dans les tombeaux.

LET TRE CX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 283

Description de la forme du gouvernement des différentes cotteries de Paris.

LET TRE CXI.

Le Même au Même, à Pékin. 285

Le Mandarin voit au palais roïal les joueurs renommés dans Paris pour savoir aider le hasard. Son chevalier les lui nomme, les lui désigne & les lui peint.

L E T T R E C X I I .

Le Même au Même, à Pékin. 288

Le Mandarin lui annonce son départ de Paris pour l'Angleterre. Bien des choses lui sont échappées.

L E T T R E C X I I I .

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin. 289

Les Napolitains de nos jours, dégénérant de leurs ancêtres, semblent n'estimer d'autre art que la musique. Pour enseigner chez eux il faut être privé des caractères de l'homme.

L E T T R E C X I V .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 290

Tableau du païs qu'on traverse de Paris à Bruxelles. A qui cette ville appartient, son terroir, ses productions, ses habitants, leurs richesses & leur pauvreté successive ; la religion, la noblesse, & les privilèges onéreux de cette contrée.

L E T T R E C X V .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 293

Description comique des troubles arrivés à Paris au sujet des billets de confession. Leurs motifs, & la manière de les exiger contre lesquels s'élève le Parlement.

L E T T R E C X V I .

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 295

Le Roi de Naples quitte ses sujets pour de plus grands états. Amour des monarques pour leur

T A B L E. 219

leur peuple. Ce Roi avant que de quitter Naples déshonore son sang.

L E T T R E CXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 297

Il est présenté au gouverneur de Bruxelles : portrait de ce Prince en contradiction parfaite avec celui de son premier Ministre.

L E T T R E CXVIII.

Le Même au Même, à Pékin. 299

Il va à la comédie de Bruxelles, ce qui lui donne occasion d'en porter son jugement, & de faire les portraits des hommes de distinction qui y figuroient dans les loges.

L E T T R E CXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin. 303

Description du volcan qui est aux environs de Naples. Effets prodigieux & terribles de ces souterrains enflammés.

L E T T R E CXX.

Le Même au Même, à Pékin. 304

Le Mandarin retourne au spectacle de Bruxelles, & il y a occasion de se faire donner l'histoire des dames principales qui y occupoient les loges. Il annonce son départ pour l'Angleterre.

TABLE DES MATIERES

DU QUATRIEME VOLUME.

L E T T R E I.

L E Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se à Pékin. Pag. 1

Il arrive à la vuë des côtes d'Angleterre, &
ne peut appercevoir le continent. Comparai-
son de Londres & de Paris.

L E T T R E II.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Chef
de l'Agriculture, à Pékin. 5

L'Angleterre entretient avec soin la culture
des terres & toutes les parties de l'industrie, ce
qui y met l'abondance. Sa marine florissante
appauvrit les états voisins, & fertilise les siens.

L E T T R E III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Reli-
gion, à Pékin. 7

Le pape n'étant rien en Angleterre, les ecclé-
siastiques y ont peu de crédit ; aussi exposent-ils
peu de vices aux yeux du public. Le culte n'y
entretient point l'oisiveté.

L E T T R E IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-
yu-se, à Pékin. 10

La constitution du gouvernement Anglois est
admirable. Si la législation avoit influé sur ce
peuple, il seroit heureux.

L E T T R E V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 12

Qui entre en Angleterre, doit nécessairement devenir ennemi de la république ou du Roi. Point de milieu à choisir, & nul état qui mette à l'abri de prendre parti.

L E T T R E VI.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 14

On est surpris de voir qu'Avignon appartienne au Pontife de Rome. Il est peu de terrain qui mérite plus l'attention des princes voisins.

L E T T R E VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 17

Ce qu'on doit entendre par un Roi d'Angleterre? Cette couronne est-elle héréditaire ou élective; Quelle est la puissance de celui qui la porte? Balance qui se trouve dans cette monarchie pour prévenir tout abus.

L E T T R E VIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 20

L'extérieur qu'un peuple offre à l'étranger, établit le jugement qu'on en porte. Quel jugement porter de l'Angleterre, quand il y avoit un théâtre sur lequel des citoïens s'égorgeoient pour amuser la nation?

L E T-

L E T T R E IX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même à Pé-
kin. 24

Quelques querelles Angloises se vuident à coups de pistolets, mais les autres se décident à coups de poings, en pleine rue, & dans un cercle formé exprès. Histoire plaisante à ce sujet. Les animaux-mêmes sont exercés à se faire une guerre cruelle.

L E T T R E X.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Londres. 27

Pompe des Vicerois d'Avignon. Leur despotisme absolu ne tend qu'au mal, sans que l'état puisse en tirer aucun avantage; car les ordres y sont dictés par les femmes.

L E T T R E XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 29

En Angleterre, toutes les peines à infliger aux crimes sont imprimées dans un livre, qui met, dit-on, une égalité entre tous les citoyens. On le corrige chaque jour: il y a donc apparence qu'il fera bientôt tout corrompu.

L E T T R E XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin sur les
Finances, à Pékin. 32

Les richesses d'Angleterre, avec beaucoup moins de réalité que celles de ses voisins, sont beaucoup plus considérables en idée. Chacun en est convaincu & n'y a pas moins de confiance. Tout en cela est de convention.

L E T T R E XIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 34

Le Roi d'Angleterre est conduit par sa maîtresse ; il est vieux, elle est jeune : mais dans ce royaume, la favorite peut beaucoup dans le palais, & peu sur la nation.

L E T T R E XIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 36

Description de l'opéra Italien de Londres. S'il y avoit une place pour les équipages & les chevaux, nul être ne seroit privé du plaisir de ce spectacle.

L E T T R E XV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 38

Le Chinois veut apprendre la langue Angloise. Son origine, les variations qu'elle a éprouvées, son abondance & sa pauvreté. Elle n'a point de terme pour exprimer ce qu'on éprouve journellement en Angleterre.

L E T T R E XVI.

Le Même au Même à Pékin. 41

George a fini & n'est point mort. Dans le point où étoit sa grandeur, ce terme lui devenoit avantageux. Idée qu'on a de ses vertus, de ses vices & de ses conquêtes. La suite de ces dernières paroît dangereuse à quelques politiques.

L E T-

L E T T R E XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 43

La vanité d'Europe est incompréhensible. Elle a mille ressources singulières. En Angleterre un extérieur bas & humiliant forme la vanité des premiers seigneurs du Roïaume. Histoires amusantes à ce sujet.

L E T T R E XVIII.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 47

Avignon n'a plus d'industrie, la paresse & la misère y ont établi leur empire. La politique semble seule occuper ses habitans. Portrait de deux des principaux citoïens.

L E T T R E XIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 51

Les Anglois vivent tellement séparés de leurs femmes, qu'on seroit tenté de les croire à cet égard sectateurs de Mahomet. Elles amusent peu, disent-ils ; mais eux-mêmes sont trop indolents.

L E T T R E XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kietou-na, à Pékin. 53

Le hasard semble diriger les gouvernemens Européens. En Angleterre le parlement à sept-cens-membres, ou chefs des familles particulières. Peu d'utilité de ce nombre dans une assemblée où vingt font tout.

L E T T R E XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 6

L'Europe depuis longtems a fait peu de progrès dans les sciences. Les Anglois passent pour en avoir rouvert la route. Est-ce la bonne? Il y en a eu une auparavant, n'y en aura-t-il pas une après. L'Anglois a beaucoup de justesse, de goût, bien de la patience pour copier, peu de génie créateur.

L E T T R E XXII.

Le Même au Même, à Pékin. 59

A l'occasion d'un livre fait sur la guerre, & sur les intérêts Anglo-hanovriens, le Chinois rapporte un entretien qui fait connoître l'esprit politique, qui peut plaire à la nation Angloise.

L E T T R E XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 63

Les ministres d'état en Angleterre ne sont occupés, que pour soutenir leur rang. Le prince les choisit, & l'état les confirme: ce qui les rend des hommes dangereux.

L E T T R E XXIV.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 65

Partage de la société d'Avignon. Un cercle paroît respectable & ce n'est qu'un tripot. Idée des personnes du sexe qui y sont; & elle répond à celle du lieu qu'elles fréquentent.

L E T-

L E T T R E XXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 70

Parallele des charmes du sexe Anglois & François. Détail de la beauté des femmes d'Angleterre, portrait de leurs intrigues : pour les rendre amusantes, il faudroit toucher au gouvernement.

L E T T R E XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kietou-na, à Pékin. 72

Portraits du nouveau Roi d'Angleterre & du Prince dont il tient la naissance. Depuis qu'il est sur le trône, on ne s'apperçoit pas de la mort de son aïeul. La gloire & les projets de la nation sont les mêmes. Difficulté qu'on trouve dans le choix d'une épouse pour ce jeune prince.

L E T T R E XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 74

Nécessité pour un étranger qui arrive à Londres d'avoir un guide. Naissance d'un de ces hommes, ses études, ses exercices, sa religion, pourquoi il n'a pas désiré d'entrer au parlement, ni de se marier : ses revenus & la raison de leur modicité.

L E T T R E XXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kietou-na, à Pékin. 79

Occupations journalières des personnes qui représentent à Londres les différents princes de l'Europe. Portraits singuliers des plus remarquables.

L E T T R E XXIX,

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 82

Le Chinois rend compte de sa seconde visite dans le fameux tripot d'Avignon. Caractères singuliers des hommes différens qui s'y rendent.

L E T T R E XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kietou-na, à Pékin. 88

Deux espèces d'hommes partagent les habitans de Londres. Elles diffèrent dans le langage, le maintien, l'habillement, les manières & les coutumes : & chacune passant dans le quartier de l'autre, tâche 'e s'y conformer.

L E T T R E XXXI.

Le Même au Même, à Pékin. 90

Les rues de Londres sont un cahos, où l'on ne peut marcher sans crainte. Un air François y rend odieux au peuple & y expose à être insulté. S'en plaint-on, il faut se battre à coups de poings.

L E T T R E XXXII.

Le Même au Même, à Pékin: 92

Contraste de l'Anglois chez lui ou dans une contrée étrangère. Le phisque ne peut l'opérer. L'inégalité des rangs rend le François poli & gai : L'égalité qu'y met l'Anglois, le rend sombre & grossier.

LET-

T A B L E.

229

L E T T R E XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-fe, à Pékin. 94

Le Roi règle les sentimens du peuple en Europe. La mort du monarque Anglois fait évanouir ses projets guerriers, & on parle de paix.

L E T T R E XXXIV.

Le Mandarin Ni-ou fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin. 96

Il se trouve à Avignon dans la société des gens de robe. Portrait charmant du maître de la maison. Opposition frappante dans le tableau des femmes & des hommes qui formoient l'assemblée. Talens des gens de loix.

L E T T R E XXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-fe, à Pékin. 103

Assemblage monstrueux qui fait la base des pieces théatrales de Londres. On y suit la nature, dans ses difformités les plus révoltantes.

L E T T R E XXXVI.

Le Même au Même, à Pékin. 106

Indécence de la comédie Angloise intitulée, *the Batchelor*. Il faut que la pudeur soit bien dégénérée dans ce païs, puisqu'il la voit sans rougir.

L E T T R E XXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kietou-na, à Pékin. 109

L'Anglois ne jouit ni de son abondance, ni de

de ses richesses. Le plaisir même le voit triste & mélancolique. Ce penchant funeste le porte souvent à terminer ses jours. D'où cela vient-il ?

L E T T R E XXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 110

Les hébreux habitent Avignon, puis qu'il y a une Inquisition : mais il y a des ducs par la grâce du Pape, qui vend ces titres.

L E T T R E XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 113

Un citoïen de quelque rang qu'il soit peut en Angleterre devenir ministre. Le Roi le nomme, mais ne peut lui ôter son emploi. Qualités, pour y parvenir. Abus d'un orateur.

L E T T R E XL.

Le Même au Même, à Pékin. 118

Folie que les Anglois mettent dans leurs enterremens. L'action de précipiter un corps vers le néant, est l'occasion d'un faste extravagant. Histoire merveilleuse à ce sujet.

L E T T R E XLI.

Le Même au Même, à Pékin. 121

Les habitans de Londres sont si éloignés les uns des autres, que, sans deux endroits publics, ils ne se rencontreroient presque jamais, *Vauxhall & Ranelagh*.

LE T.

T A B L E.

231

L E T T R E XLII.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 123

Lorsque l'on voit à Nîmes ces ouvrages merveilleux de l'antiquité Romaine, on est surpris de ne découvrir dans ses habitans aucune trace de ce génie admirable de leurs ancêtres.

L E T T R E XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 125

Plan d'un papier public à établir à Londres sur les affaires de la Chine. Ce qu'il devra contenir. Utilité des professeurs de la langue Chinoise, établis à Oxford.

L E T T R E XLIV.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 129

Les réfugiés de Londres ont tout quitté pour leur religion. Leur conduite feroit croire qu'ils n'ont cherché que le privilège de n'en exercer aucune.

L E T T R E XLV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même à Pékin. 130

Les Anglois s'attachent à contrecarrer les usages ordinaires. Tel ne fait pas ce que son voisin fait, pour s'en distinguer, & pour se montrer maître de ses actions.

L E T T R E XLVI.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 132

L'Anglois dans ses disgraces demande conseil pour se tuer ; & il faut être ami du consultant pour

pour opiner à la mort. Histoire à ce sujet. Principes qui y engagent. Différence entre eux & ceux qui portoient les Romains à se tuer. Moïen à emploïer pour arrêter cette fureur.

L E T T R E XLVII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 137

Le nombre des Médecins qui sont à Montpellier, remplit les tombeaux de cadavres, & cependant l'air y est bon. On ne peut se loger dans cette ville sans s'associer à quelques maladies. Portrait de l'Esculape fameux, son langage, sa figure, & ses contorsions.

L E T T R E XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 140

L'Exécution des criminels en Angleterre est un spectacle. Il est moins effraïant qu'une tragédie Angloise. Grands & petits y montrent le même fonds de stupidité.

L E T T R E XLIX.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 142

Les arts utiles sont peu récompensés en Angleterre : mais ceux qui servent la vanité ou la volupté sont prodigalement païés. Présage de la ruine du gouvernement ?

L E T T R E L.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin. 144

Jeûne que les Anglois observent pour avoir fait

fait périr Charles I. Maniere de l'annoncer au Roi. Exactitude de son observation, qui cependant n'est pas exemte de danger.

L E T T R E LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 145

La liberté Angloise n'est qu'un sistême idéal. Il rachete bien cher le nom d'un peuple libre, par les taxes dont il est surchargé, & qui embrasent l'air, la lumiere & les paroles-mêmes.

L E T T R E LII.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 147

Deux religions à Montpellier : oppositions principales de l'une à l'autre. La Protestante a les richesses & la catholique les postes, les charges, & les dignités.

L E T T R E LIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 150

Etat présent des deux théâtres de Londres. Leur gouvernement & leurs intrigues. Chronologie historique de la derniere race des Rois comiques.

L E T T R E LIV.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 158

La merveille de Londres est que la plûpart enseignent ce qu'ils ne savent pas. Le deffaut de talens y rend maître de langues. Usage différent qu'on fait des Suisses à Londres ou à Paris.

L E T -

L E T T R E LV.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 161

Etats assemblées à Montpellier. Ordres qui les composent. Cérémonies qui les précèdent. Procession d'ouverture, leurs membres, & les fonctions de ceux qui les forment.

L E T T R E LVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 168

Etat des papiers que la politique enfante chaque jour à Londres. Maniere de les remplir & matieres qui sont de leur ressort. Il y en a d'autres qui ne sont que le répertoire analitique des sottises des autres.

L E T T R E LVII.

Le Même au Mandarin Cota-yu-se, à Pékin. 171

On songe à marier le Roi d'Angleterre. Choix de la Princesse fait sur la foi des peintres. Préparatifs que chacun fait pour cette fête, qui assure des enfans à l'état au moins, si elle n'en assure pas au monarque.

L E T T R E LVIII.

Le Même au Même, à Pékin. 172

Les femmes Angloises recherchent la maniere d'augmenter tous les charmes, excepté ceux du visage. La nature les a prevenues, elles la laissent faire. Elles se croient d'autant mieux, que leur parure rapproche plus des tems reculés.

L E T -

L E T T R E LIX.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 174

Les états du Languedoc n'ont ordinairement qu'une grande affaire & la seule qui finisse toujours, savoir, la levée du don gratuit.

L E T T R E LX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 177

Maniere dont on parvient à être élu membre du Parlement d'Angleterre. Un bon bouteiller fait enivrer à propos ceux qui ont droit de suffrages, & son maître est choisi.

L E T T R E LXI.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 179

Cortège envoyé au devant de la reine future d'Angleterre. Selon l'usage Européen on lui envoie un seigneur qui doit l'épouser au nom de son futur époux : usage qui seroit en horreur aux Asiatiques.

L E T T R E LXII.

Le Même au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 180

Le théâtre Anglois joue la terre & les enfers. Il a un recueil de diableries, & soudoie des spectres, des esprits, des lutins & des démons sans nombre. Il entretient aussi une troupe de boureaux.

L E T.

L E T T R E LXIII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 182

Montpellier à abandonné le commerce d'oëconomie pour se livrer à celui de l'argent & a diminué par-là son abondance, quelque soit l'exemple de différens païs qui n'aïant rien en propre se sont enrichis en profitant du produit des autres.

L E T T R E LXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 185

Les caffés de Paris sont des salles d'amusemens & à Londres ils sont des assises politiques. Chacun y a droit de raisonner à perte de vuë sur le gouvernement de l'état. Ceux qui savent moins régler leur famille, traitent avec plus de hardiesse de l'oëconomie de l'état.

L E T T R E LXV.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 188

Nécessité lorsqu'on voïage en Angleterre de connoître de quel parti est l'hôte, chez lequel on veut loger. Moïen de s'en assurer.

L E T T R E LXVI.

Le Même au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 191

Tableau des cotteries d'Angleterre. Les femmes en sont exclues. Il y en a cinq principales. Leur histoire, qualités requises dans le chef & les membres.

L E T-

T A B L E.

237

L E T T R E LXVII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 198

Les trois gouvernemens qui partagent la ville de Montpellier. Lequel a la supériorité. Une fête donnée par M. l'Intendant, fournit l'occasion de plusieurs portraits.

L E T T R E LXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 203

En Angleterre les femmes parlent plus politique que colifichets. L'esprit de parti dans le gouvernement sert souvent à former des alliances.

L E T T R E LXIX.

Le Même au Même, à Pékin. 207

Enterrement & procession, amusemens que le théâtre Anglois offre au public pour le faire rire. L'horreur de la nature peut elle-même déridier le spectateur.

L E T T R E LXX.

Le Même au Même, à Pékin. 207

Le nombre de ceux qui se présentent pour former la maison de la Reine future d'Angleterre, est considérable. Preuve qu'il y a bien des sujets inutiles dans la république.

L E T T R E LXXI.

Le Même au Même, à Pékin. 209

Londres est une ville, dont les habitans ont d'autant plus de peine à vivre, qu'elle renferme plus de richesses. Les agrémens ne sont que pour

pour les principaux citoïens. Mariage, procès, maladies, mort-même, autant d'articles, au-dessus des facultés des citoïens.

L E T T R E LXXII.

Le Même au Même, à Pékin. 212

La volupté en Angleterre n'est que débauche. La nature seule conduit l'Anglois vers les femmes qui, n'ayant pas besoin d'agrémens, ne cherchent point à en mettre dans leur commerce.

L E T T R E LXXIII.

Le Même au Même, à Pékin. 215

Idée que les peuples divers ont attachée au mot liberté. En quoi consiste essentiellement celle d'un Anglois?

L E T T R E LXXIV.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 213

La religion protestante n'a nulle liberté à Montpellier. Ceux qui la professent doivent se cacher pour prier Dieu, sans cela ils s'exposent aux supplices les plus vils.

L E T T R E LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 218

Les richesses d'Angleterre lui sont bien nécessaires ; car soit en paix, soit en guerre, elle est obligée de tout acheter de l'étranger. Les amusemens même lui viennent d'ailleurs à prix d'argent.

L E T-

T A B L E. 239

L E T T R E LXXVI.

Le Même au Même, à Pékin. 220

Considérations sur la situation de la future Reine d'Angleterre, au milieu des flots, battue par la tempête. Ce malheur sert du moins à augmenter la pompe de sa réception.

L E T T R E LXXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 222

L'Anglois est sujet à la maladie des voïages. Il n'en rapporte ordinairement que les deffauts des nations qu'il a parcourues. Exemples des deux sexes à ce sujet.

L E T T R E LXXVIII.

Le Même au Mandarin Cotao-yu-se, à Pé-
kin. 225

La beauté rend les dames Angloises fieres & arrogantes: effet qu'elle ne produit point en France.

L E T T R E LXXIX.

Le Même au Même, à Pékin. 227

Opposition des préjugés François & Anglois.

L E T T R E LXXX.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pé-
kin. 229

Dénouement de la politique Angloise. Le secret en est public & chacun a le moïen facile de le dévoiler. Question à ce sujet pour l'académie des sciences de Londres.

L E T-

L E T T R E LXXXI.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 232

Il trouve à Montpellier un homme parvenu, il lui suppose des talens, & n'en trouve point. Portrait de l'avarice.

L E T T R E LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou na, à Pékin. 235

Les femmes à sentiment sont-elles préférables aux courtisanes. Maniere singuliere de rapprocher les unes des autres.

L E T T R E LXXXIII.

Le Même au Même, à Pékin. 237

Arrivée de la Reine à Londres. Cérémonie que le Roi observe pour la recevoir. Majesté que cette princesse fait voir dans ses premiers pas vers le trône.

L E T T R E LXXXIV.

Le Même au Même, à Pékin. 240

La politique cause la mélancolie Angloise. La morale y entre pour quelque chose. La gaîté est naturelle aux François par des principes opposés. Le milieu échappe aux deux peuples.

L E T T R E LXXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 244

Chaque matiere d'état a ses tribunaux particuliers à Londres, où un curieux peut se rendre pour en être instruit.

L E T-

L E T T R E LXXXVI.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 246

Renversement d'une fortune prodigieuse, arrivé à Montpellier. Plan que le gouvernement devoit suivre pour borner l'avidité insatiable des partisans.

L E T T R E LXXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 249

Matières qui délient la langue des femmes Angloises. Jours & heures qu'elles y consacrent.

L E T T R E LXXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 254

Les habitans de Londres doivent être malades, quand s'ouvre la saison de Bath. Idée divertissante des amusemens qui s'y trouvent.

L E T T R E LXXXIX.

Le Mandarin Ni-ou fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Bath. 257

Requête que les protestans de Montpellier ont faite, pour être présentée au Roi.

L E T T R E XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 265

Idée générale de la société de Bath. Il y voit des lettrés sans lettres, des excomédiens, des gens ruinés, des maris commodes, des joueurs adroits,

des voleurs de grand chemin & le maître des cérémonies dont on lui détaille les fonctions.

L E T T R E XCI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 278

On lui fait l'histoire des femmes qui se trouvent à Bath. Raison de la confusion qui y régné entre les personnes du sexe.

L E T T R E XCII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Bath. 285

Réputation qu'aquiert à Montpellier un Auteur pour avoir été à la Bastille, & avoir été réduit au néant par un autre auteur d'un mérite reconnu.

L E T T R E XCIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 287

Les Anglois sont occupés à changer la nature. Description d'un jardin merveilleux où tout concourt à faire remplacer par des arbres & des feuilles les murs, les animaux & les hommes.

L E T T R E XCIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 290

Ennui des plaisirs de Bath. L'arrivée du frere du Roi y donne une nouvelle vie.

L E T

T A B L E.

243

L E T T R E X C I V.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Londres. 293

Il tombe malade à Montpellier. Inutilité des
remedes qu'il prend, quoique leur efficace soit
démontré par une compilation de succès.

L E T T R E X C V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 296

Politesse même généreuse des voleurs Anglois.
Scène singuliere qui lui arrive à ce sujet.

L E T T R E X C V I.

Le Même au Même, à Pékin. 299

Couronnement du Roi d'Angleterre. Pro-
cession très courte à ce sujet. Formalités singu-
lieres de cette cérémonie. Elle sert de matiere
à une comédie.

L E T T R E X C V I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 305

Inconstance de la politesse des Anglois. Le
vent & la température du jour la décident ou la
retiennent. Raison de ce phénomène.

L E T T R E X C V I I I.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Londres. 308

Portrait des habitans d'Aubenas en Vivarais.
Ils aiment la liqueur Bacchique, & l'excès donne
carriere à leur génie, leurs talens & leur poli-
tique.

L E T T R E X C I X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 311

Moïens que la France emploie pour porter l'Espagne à rompre avec l'Angleterre, elle y réussit & cela cause la chute du ministre Anglois.

L E T T R E C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin. 314

Motifs qui avoient porté le ministre Anglois disgracié à soutenir le plan de la guerre, malgré les offres de la France pour parvenir à la paix.

L E T T R E C I.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 318

Il voit à Aubenas le fameux Vaucanson, il en fait le portrait, suivi de celui de la principale société du lieu.

L E T T R E C I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 323

On parle de paix entre la France & l'Angleterre. Cérémonial strict entre les ministres respectifs. Tout retourne à peu près au même point : mais la désolation reste la même.

L E T T R E C I I I.

Le Même au Même, à Pékin. 326

Mort de l'impératrice de Russie & changement qu'elle opère par l'événement de son successeur au trône.

L E T.

T A B L E. 245
L E T T R E C I V.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Londres. 328

Caractere du seigneur d'Aubenas qui donne
lieu d'établir le génie des bonnes maisons de Pro-
vince. Le Mandarin accablé d'ennui est résolu
de passer en Espagne.

TABLE
LETTER CIV

1. The first of the letters in this table is the letter A, which is the first letter of the alphabet. It is a vowel, and is used in many words. It is also the first letter of the word "Amen", which is a common word in many religions.

2. The second letter in this table is the letter B, which is a consonant. It is used in many words, and is the first letter of the word "Bible", which is a holy book in many religions.

3. The third letter in this table is the letter C, which is a consonant. It is used in many words, and is the first letter of the word "Church", which is a place of worship in many religions.

4. The fourth letter in this table is the letter D, which is a consonant. It is used in many words, and is the first letter of the word "Deity", which is a word used in many religions to refer to God.

5. The fifth letter in this table is the letter E, which is a vowel. It is used in many words, and is the first letter of the word "Eternal", which is a word used in many religions to refer to God.

TABLE DES MATIERES

DU CINQUIEME VOLUME.

L E T T R E I.

L E Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin. Pag. 1
Arrivée du plénipotentiaire de France à Lon-
dres pour la paix. Son expérience.

L E T T R E II.

Le Même au Même, à Pékin. 3
Destruction de la société des Jésuites trop
douce ou trop sévère. Leur humilité, en pliant
sous le joug, excite la compassion & prépare leur
rentrée dans le royaume.

L E T T R E III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-
yu-se, à Pékin. 7
Raison chronologique du sérieux qui régné
dans les sociétés de Londres. N'est-il pas éton-
nant que cette ville soit habitée, pour que l'on
s'y suie réciproquement.

L E T T R E IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 11
Description du jeu dans lequel les Anglois ne
risquent pas moins que le gouvernement. Il a
ses fripons d'autant plus à craindre qu'ils sont
plus autorisés à jouer à jeu sûr.

L E T T R E V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 13

Fureur des habitans de Londres pour la musique Italienne. Il faut pour leur amusement des gens qui se soient anéantis pour perfectionner un de leurs organes.

L E T T R E VI.

Le Même au Même, à Pékin. 14

Le François choisit ses maîtresses & l'Anglois prend les femmes dans la plus basse prostitution. Esprit de réflexion parmi ces derniers qui ne répond jamais à leur but.

L E T T R E VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kietou-na, à Pékin. 17

Remontrances aux plénipotentiaires de France & d'Angleterre, pour leur prouver que leurs talens & leur expérience ne parviendront point à établir une paix solide & durable, comme ils en peuvent juger par les traités antérieurs & par celui d'Aix-la-Chapelle. Quelle sagesse dans les conventions pour la démarcation des limites dans le Canada? Cependant tout a été en feu avant aucune déclaration de guerre. Le motif en doit être puisé dans l'attachement des deux-nations l'une contre l'autre. Idée historique de son origine, prise de l'histoire même de ces Monarchies. Il propose un plan de paix générale, que les événemens récents porteroient toutes les Cours & tous les princes de l'Europe à garantir; ce qui seul peut en assurer l'efficacité. L E T-

T A B L E.

249

L E T T R E VIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 62

L'Espagne est l'état le plus moderne de l'Europe. Tout y est livré à la paresse. La Cour ne fait que du bruit & le peuple ne fait rien.

L E T T R E IX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 64

Paix signée entre la France, l'Angleterre & l'Espagne. L'intérêt rompt toutes les alliances. On les recherche pour la guerre, on les oublie pour la paix.

L E T T R E X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 65

La science conduit à l'Athéisme, aussi l'Angleterre croit-elle moins à Dieu que les autres peuples. Le Suisse y croit d'autant plus, que tout s'oppose à ses prétentions à l'esprit.

L E T T R E XI.

Le Même au Même, à Pékin. 67

Qui mange chez un grand en Angleterre ne lui paie pas son diner, mais il est obligé de donner plus que sa valeur aux domestiques qui forment une haie à la sortie de chaque convive. L'étranger est le seul qui y perde.

L E T T R E XII.

Le Mandarin Cham pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 69

Les papiers publics sont utiles pour le politique, le civil & pour tout, même pour les petits intérêts libertins. Exemple mémorable.

L E T T R E XIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 72

L'admirable usage que les femmes de Londres suivent de prendre des hommes à leur service. Elles s'en font suivre, & elles sont effrontées.

L E T T R E XIV.

Le Même au Même, à Pékin. 74

Les Monarques tachent toujours d'étendre les limites de leurs possessions & de-là les guerres, qui dureront, malgré tous les traités, jusqu'à ce qu'un prince formidable ait, par ses conquêtes, rompu l'équilibre.

L E T T R E XV.

Le Même au Même, à Pékin. 76

Il est à Londres des académies de jeux de hasard où la noblesse croit de son honneur de braver les loix du Parlement. Un magistrat assez hardi, & ses tripots seront abolis.

L E T T R E XVI.

Le Même au Même, à Pékin. 77

La paix se fait, & deux petits princes font la loi aux deux plus puissants monarques. La puissance précaire des deux premiers, comme la foiblesse momentanée des deux derniers, naît de l'administration relative de tous ces souverains.

L E T T R E XVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 81

En Espagne la religion n'est que superstition. La quantité des saints y effuquent la majesté de Dieu.

T A B L E.

251

L E T T R E XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 83

En Angleterre on écrit contre le gouvernement dès qu'il déplaît. Un Breton du Nord n'a quitté le ministre qu'à la porte de la Cour. Différence de la liberté Angloise & de l'esclavage François à ce sujet.

L E T T R E XIX.

Le Même au Même, à Pékin. 85

Le génie des Anglois n'est plus tourné qu'à la frivolité. Une Brochure les amuse. Suite des ouvrages François qui s'introduisent dans leur isle, ou de leur moderne & superficielle éducation ?

L E T T R E XX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 89

Vices du gouvernement d'Espagne ; projet simple pour le remettre en vigueur.

L E T T R E XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 91

En Europe l'amour est un vrai prothée : forme singulière sous laquelle il paroît en Angleterre dans le beau sexe. S'il y réussit une fois, ses succès peuvent-ils être constans ?

L E T T R E XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 94

Les nouvelles de Londres annoncent que la favorite de France doit donner à souper à l'ambassadeur d'Angleterre. Qui en paiera les fraix ?

L E T T R E XXIII.

Le Même au Même, à Pékin. 96

Le Chinois est sollicité, avec une égale ardeur, par un François & par un Anglois, qui depuis la paix, désirent d'aller cacher à la Chine la honte de leur nation réciproque.

L E T T R E XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 101

Londres renferme deux souverains ; l'un né sur le trône, est simple dans sa table : l'autre tiré du comptoir vit dans la splendeur. Parallele, & motifs de l'opposition.

L E T T R E XXV.

Le Même au Même, à Pékin. 103

Les éloges que donnent les Européens se modelent sur les circonstances. Lettre d'un habitant de Londres au Roi de Prusse pour lui redemander l'argent que son país lui a donné pendant la guerre.

L E T T R E XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 105

Maniere dont les ministres Anglois prêchent l'évangile. Explication de cet axiome, *l'Evangile s'annonce de lui-même.*

L E T T R E XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 107

Il semble que les prédicateurs Italiens & les Anglois devroient changer de méthode ; ils seroient alors plus propres à convaincre.

LET-

L E T T R E XXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 111

On a condamné en France ceux qui avoient mal deffendu l'état. Il y a donc eu des traitres ; par conséquent l'état est mal administré.

L E T T R E XXIX,

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 112

La mauvaise compagnie des femmes est moins dangereuse à Londres que la bonne.

L E T T R E XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 113

Le Pape n'accorde qu'un tems pour la folie : à Londres elle dure toutel'année. Tableau d'un bal que donne un Duc.

L E T T R E XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 116

Les ministres d'Espagne sont plus accablés que ceux des autres puissances Européennes, & ils ne sont occupés qu'à rendre la monarchie languissante.

L E T T R E XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 117

L'amour cede à la dissipation des femmes Européennes, elles ont à peine le tems de tromper leurs maris. On a voulu les réformer à Londres, mais tout le gain eut été pour la volupté.

L E T.

L E T T R E XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 119

La diversité des sectes en Europe forme une inimitié que rien ne peut déraciner: repas singulier entre un Romain, un Protestant, un Juif, un Anabaptiste, un Turc, & le Chinois.

L E T T R E XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même à Pékin. 122

Le jeu est un amusement de France & d'Angleterre, essence de ce spectacle & variation qu'il éprouve. Au hasard qui y commandoit a succédé l'adresse qui y friponne.

L E T T R E XXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 124

L'amour est une passion essentielle aux Espagnols. La jalousie en est inséparable. Elle voit de mauvais oeil jusqu'au parent, mais respecte le directeur.

L E T T R E XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 127

Tout en Europe est soumis à la mode. A Londres & à Paris rien ne peut s'y soustraire. Les sens-mêmes en sont esclaves.

L E T T R E XXXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 129

La paix générale s'est faite facilement parce que deux hommes l'ont faite. Un congrès n'eut qu'augmenté les difficultés.

T A B L E.

255

L E T T R E XXXVIII.

Le Même au Même, à Pékin. 131

Des Bonzes noirs ont été détruits en France,
& Rome s'est assemblée. Elle crie, mais elle n'a
point de forces.

L E T T R E XXXIX.

Le Même au Même, à Pékin. 133

La chicane semble en Angleterre absorber la
loi. On ne plaide que sur l'intelligence de son
esprit.

L E T T R E XL.

Le Même au Même, à Pékin. 135

La paix a fait tomber les armes des mains des
Anglois, mais a livré Londres au vol & au
meurtre. Il faut faire mourir ceux qui ont
fait la gloire de la patrie. Pourquoi n'avoir
pas pour vu à leur subsistance ?

L E T T R E XLI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Londres. 137

Les juges de l'esprit à Madrid ne cherchent
qu'à l'étouffer, sans cela il y auroit des gens sa-
vans en Espagne.

L E T T R E XLII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 138

Le Roi d'Angleterre n'est point entouré d'é-
clat ni de pompe ; & il a raison. Parallele de
conduite & de motifs entre le monarque An-
glois & le Roi de France.

L E T-

L E T T R E XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 141

Excès dans lequel la religion est tombée en Angleterre. On la compare par opposition avec la Catholique-Romaine.

L E T T R E XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 145

Le partage des conquêtes doit exciter l'émulation des sujets d'Angleterre pour entrer au service militaire. La gloire fut le seul aiguillon qui porta de grandes nations à soumettre le monde à leur joug.

L E T T R E XLV.

Le Même au Même, à Pékin. 145

L'Angleterre ne peut donner aux officiers le prix des conquêtes, puisqu'ils ont une solde ; que les Romains ne donnerent jamais, quand ils eurent établi un dédommagement de partage.

L E T T R E XLVI.

Le Même au Même, à Pékin. 147

Tout parti a droit d'ouvrir la bouche au parlement d'Angleterre. S'il ne doit pas être suivi, on le louera des bonnes choses qu'il aura dites. Histoire plaisante & assez analogue.

L E T T R E XLVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 149

On embellit Madrid, les chemins peuvent être fréquentés. Ces redressements auroient dû être les derniers à faire.

T A B L E.

257

L E T T R E XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 150

Un Anglois forme un moïen facile d'agrandissement pour le Roi de Prusse.

L E T T R E XLIX.

Le Même au Même, à Pékin. 154

La vanité des femmes naît de la foiblesse des hommes. Exemple d'un Anglois, qui donne matiere à montrer la sagesse de la cloture du sexe Asiatique.

L E T T R E L.

Le Même au Même, à Pékin. 156

Les Jésuites ont été chassés de France, & un prétendu patriote propose par articles les loix qu'il a fallu violer pour cela.

L E T T R E LI.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 158

Le ministre de France qui a fait la paix à Londres est remplacé par un jeune officier, ce qui fait présumer sa chute.

L E T T R E LII.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 159

Un citoïen Anglois donne un démenti au Roi, dans un écrit public; il est arrêté, on le relache, & sous sa plume les ministres sont des voleurs: on ne peut l'en punir: il n'a en rien excédé les bornes de sa liberté.

L E T.

L E T T R E LIII.

Le Même au Même, à Pékin. 161

Lettre écrite de Paris à Londres sur un grand nombre d'animaux singuliers que la paix a fait venir à Paris: Source de l'Antipathie entre l'Anglois & le François.

L E T T R E LIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 166

D'où peut naître la fierté Espagnole. Ni attraits naturels, ni charmes acquis, ni administration, ni liberté, rien ne peut les rendre vains.

L E T T R E LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi. au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 167

La situation présente de l'Europe peut donner quelques avantages passagers aux petits princes d'Europe sur les grands: mais la constitution est telle que la réflexion de ceux-ci remet ceux-là dans leur premier état.

L E T T R E LVI.

Le Même au Même, à Pékin. 170

L'Angleterre a allumé dans son sein les flambeaux de la discorde qu'elle vient d'éteindre entre elle & la France. Le Roi ni le peuple ne prétendent être esclaves.

L E T T R E LVII.

Le Même au Même, à Pékin. 172

Ouvertures du parlement d'Angleterre, les deux premiers points mis en délibération émeuvent les beaux harangueurs, qui lassent leur auditoire sans rien conclure.

L E T T R E LVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 174

Les sujets des pièces du théâtre Espagnol sont pris du dogme. Les troupes célestes, & Dieu même s'y donnent en spectacle. Ce peuple seroit-il vertueux ?

L E T T R E LIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 176

Guerres civiles du théâtre Anglois. La 1. dommageable à la comédie. La 2. suscitée aux comédiens François obligés d'abandonner Londres. La 3. s'éleva contre des acteurs de la même nation qui ne furent pas plus heureux. La 4. tira sa source de la stupidité de la nation qui se laissa duper par une annonce d'Arlequin. La 5. fut à l'occasion d'un ballet Chinois composé & exécuté par des François qu'on força à abandonner leur ballet & le théâtre. Description de ces combats & des traités qui les suivirent.

L E T T R E LX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 197

Discours sur les instrumens guerriers, qui conduisent les soldats Européens à la mort, au milieu des sons les plus mélodieux.

L E T-

L E T T R E L X I.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 199

Description des combats du Taureau qui se donnent à Madrid : le Roi & la Cour y viennent voir la noblesse attaquer & vaincre un vil animal.

L E T T R E L X I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 201

L'époque de la guerre présente explique l'énigme des conquêtes surprenantes & prodigieuses d'Alexandre & de Cesar.

L E T T R E L X I I I.

Le Même au Même, à Pékin. 205

Le Chinois explique à un Anglois pourquoi la subordination ne peut se soutenir en Europe & se maintient dans son empire. L'éducation fait tout.

L E T T R E L X I V.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 209

La paresse est un vice, pour ainsi dire, naturalisé en Espagne, puis qu'il est nécessaire pour s'y faire distinguer.

L E T T R E L X V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 211

La religion du Christ est simple dans ses dogmes ; & cependant peu les retiennent. En Angleterre,

T A B L E. 261

gleterre, qui veut se dire du bon ton, le savant, les génies enfin ne croient rien & s'en font gloire.

L E T T R E LXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 214

L'intérêt dicte les mariages en Angleterre & les parties les contractent sans se connoître. Aussi sans rompre le premier, passent-elles à un second, mais elles y consultent l'inclination-

L E T T R E LXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même à Pékin. 216

Tout dans l'Europe combat le système de la monarchie universelle. Les états qui pourroient y prétendre, ont trop de causes intérieures qui détruisent la puissance qui pourroit les y conduire.

L E T T R E LXVIII.

Le Même au Même, à Pékin. 219

Exploits forestiers de quatre grands monarques qui, n'allant jamais à la guerre, s'en forment une idée en allant du-moins à la chasse.

L E T T R E LXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 221

Le nouveau monde en nous donnant l'or, nous a communiqué une maladie qui corrompt le germe de la population: personne en Espagne ne semble en être exempt. Le remede qu'on y oppose est peut-être pire que le mal.

L E T T R E LXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 224

La gâité d'une Angloise se fait jour dès qu'on lui parle d'Hymen, lorsqu'après la cérémonie, ce nom la fait tomber en syncope.

L E T T R E LXXI.

Le Même au Même, à Pékin. 226

En Angleterre un homme dans la misère vous dit pourquoi il vous demande la charité, fut-ce pour bruler le pape & s'enivrer. Les politiques mendians ont besoin de plus d'adresse pour se manifester.

L E T T R E LXXII.

Le Même au Même à Pékin. 228

Le théâtre est-il favorable ou nuisible aux mœurs ? Si l'on tient pour la négative, il faut voir d'où cela procede & le rectifier.

L E T T R E LXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 232

Dieu, disent les Européens, est mort pour leur salut : & tous les vices régneront chez eux : à quoi donc auroit servi ce trépas ?

L E T T R E LXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 233

Chaque administration Européenne a deux plans opposés qu'elle a également à cœur d'avancer : c'est ce qui a causé sans doute tous les malheurs qui ont assiégé une nation puissante.

L E T -

T A B L E.

263

L E T T R E LXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Londres. 236

Les veuves nobles & malaisées en Espagne,
imitent celles de Paris en faisant de leurs maisons
des académies de jeu ; dont le revenu les fait
vivre. Quelle honte !

L E T T R E LXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 238

Chaque peuple Européen a ses loix qui con-
stituent sa liberté, & s'il est esclave il ne doit s'en
prendre qu'à l'adresse que les Rois ont eue de se
faire donner des gardes, & de se rendre maîtres
de troupes nombreuses.

L E T T R E LXXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 241

Facilité que les Européens ont pour parvenir
à l'héroïsme. Le grand homme parmi eux pour
Je devenir n'a qu'à calculer combien d'hommes
doit lui coûter une action pour réussir.

L E T T R E LXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 243

Toute la science Européenne consiste dans les
livres, où avec un grand nombre de paroles on
établit peu de connoissances.

L E T T R E LXXIX.

Le Même au Même, à Pékin. 244

L'éloquence se réduit aujourd'hui à l'art de
frapper l'air agréablement. Idée des styles dif-
férens,

férens, qui tous exigent beaucoup de génie puisqu'ils portent sur rien.

L E T T R E LXXX.

Le Même au Même, à Pékin. 247

La Poësie, cet art de faire marcher la raison à pas mesurés, n'est qu'un déreglement d'esprit. Son premier maître fut un aveugle, grec de naissance, dont les ouvrages partagent les sentimens de l'auteur.

L E T T R E LXXXI.

Le Même au Même, à Pékin. 250

La Métaphysique n'a jamais donné une idée claire & distincte de Dieu. Les anciens l'ont multiplié à l'infini, & les modernes, pour l'avoir simplifié, ne le connoissent pas mieux.

L E T T R E LXXXII.

Le Même au Même, à Pékin. 252

La philosophie tant ancienne que moderne n'est qu'un amas de conjectures par lesquelles ses sectateurs se sont toujours combattus, sans qu'il ait jamais été possible de les mettre d'accord.

L E T T R E LXXXIII.

Le Même au Même, à Pékin. 255

La phisique semble être le comble de l'extravagance humaine. C'est d'abord un amas confus de mots que leurs inventeurs mêmes avoient peine à comprendre : & si l'on a levé de nos jours un coin du rideau qui nous voile la nature, ce n'a été que pour marcher au milieu d'un tas de contradictions: Aussi chaque système a-t-il eu son contraire. Démonstrations dé-

T A B L E. 265

détailés à ce sujet, prises des matieres les plus abstraites comme des plus simples.

L E T T R E LXXXIV.

Le Même au Même, à Pékin. 269

L'histoire naturelle donne tout au plus une ébauche de la nature. Elle offre des conjectures qui sont succedées par d'autres pour faire passer des soupçons de siècles en siècles.

L E T T R E LXXXV.

Le Même au Même, à Pékin. 271

Les mathématiques ont fait quelques découvertes, elles établissent des principes, mais ne peuvent les démontrer. Que de termes même ont-elles dont elles ne peuvent donner une interprétation claire & précise !

L E T T R E LXXXVI.

Le Même au Même, à Pékin. 273

L'astronomie a donné carrière à l'imagination. Un nombre infini de corps qui meublent le ciel devoient avoir un ordre, & chacun leur en a donné un selon ses idées. Analise des principaux systêmes.

L E T T R E LXXXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 277

Si les hommes ne peuvent s'accorder entre eux sur les faits de leur âge, comment l'histoire nous fourniroit-elle d'une maniere sûre les faits des siècles antérieurs ? C'est beaucoup pour elle d'être vrai-semblable.

L E T T R E LXXXVIII.

Le Même au Même, à Pékin. 279

La chronologie est aussi incertaine que l'histoire.

On a voulu réformer le calcul des tems, & on a ouvert la source d'une nouvelle correction qui sera nécessaire par la suite.

L E T T R E LXXXIX.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 281

Maniere grotesque dont s'exerce aujourd'hui la médecine. Qui sont ceux qui ont le privilège de professer cet art assassins ? Doit-on la proscrire des états policés ?

L E T T R E XC.

Le Même au Même, à Pékin. 283

La France à envoié un Ambassadeur en Angleterre. Etat de la commission que les circonstances le mettent dans le cas de remplir. Qualités qui lui sont nécessaires pour y parvenir, mais qualités dont l'union est difficile.

TABLE DES MATIÈRES

DU SIXIÈME VOLUME.

LETTRE I.

LE Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin. Pag. 1
Chute du Ministre Plénipotentiaire de France.
Prognostic qu'en tire une partie des Anglois.

LETTRE II.

Le Mandarin Kie-tou-na, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Paris. 3

La religion Chrétienne est examinée à Pékin :
on la décide extravagante mais tolérable, quoi
qu'on ne puisse concevoir le contraste entre ses
principes & la vie de ceux qui les prêchent.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 5

La religion proscrire à la Chine, doit l'être
pour toujours. Nul dogme n'a besoin d'ex-
amen, il est le même par tout : mais tout ce qui
s'appelle nouveauté de culte est dangereux pour
un Etat.

LETTRE IV.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Londres. 8

Tout annonce que le Portugal est la dernière
partie de la création, s'il n'en est pas l'excré-
ment.

L E T T R E V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 9

Description de l'usage étonnant qu'on fait en Angleterre de ce qu'on y appelle Tost, ou maniere de boire à la santé. Institution nouvelle & singuliere qui en multiplie les objets à l'infini.

L E T T R E VI.

Le Même au Même, à Pékin. 14

Portrait de l'homme à bonne fortune : ses vertus, ses vices également inconnus à la Chine.

L E T T R E VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 16

Les femmes à Londres laissent à leurs filles de chambre le soin de savoir le nombre de leurs enfans. L'himen semble l'exemption de tout devoir.

L E T T R E VIII.

Le Même au Même, à Pékin. 18

Les faiseurs de projets, les Alchimistes, les courtiers d'amour, les parasites & les joueurs de profession n'ont d'autre soin, que de trouver le moïen de mettre à contribution chaque jour la table de quelque personne opulente.

L E T T R E IX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 21

En Europe le vice & la vertu ont tant d'affinité que l'apparence de l'un couvre la réalité de
de

T A B L E. 269

de l'autre. Description à ce sujet d'une assemblée de Londres.

L E T T R E X.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 26

Le Roi de Portugal, qui a des états dans les quatre parties du monde, s'apperçoit à peine où il est. Toutes ses richesses viennent du nouveau monde, & cette opulence l'appauvrit journellement.

L E T T R E XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 29

Projet de spectacles pour la Chine. Description des Magasins différens qu'il exige & maniere de les distribuer. Plan de la Salle. Choix des sujets pour le tragique, habits, voix qu'ils doivent avoir. Maniere de traiter les pièces & ressource ouverte contre leur disette: enfin d'où l'on peut tirer le pathétique des catastrophes.

L E T T R E XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 48

Suite du projet précédent, où méthode pour former une comédie à la Chine, pour les acteurs & leurs talens, comme pour les pièces, leur composition & leur dialogue: & enfin pour la danse.

L E T T R E XIII.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 52

Le Portugal, quoique tres fidele, veut parodier

dier le saint siége, agit contre ses nonces, & en est presque regardé comme hérétique.

L E T T R E XIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 54

Exécution faite en effigie par le peuple de Londres contre un de ses ministres. Qu'on lui laisse cette liberté, il consentira après qu'on le dépouille.

L E T T R E XV.

Le Même au Même, à Pékin. 56

Des Marchands partent d'un cabaret pour aller en corps représentatif, mais sans chef, féliciter le Roi d'Angleterre sur la paix.

L E T T R E XVI.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 58

L'or tiré de l'Amérique par le Portugal, en y augmentant les signes numéraires, a renchéri toutes les denrées, au point qu'on peut calculer l'instant de la destruction du Roïaume.

L E T T R E XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 59

La dernière guerre, en mutilant la plupart des sujets du Roi d'Angleterre, leur a aquis une considération qu'ils n'auroient jamais eue, s'ils étoient resté entiers.

L E T-

T A B L E.

271

L E T T R E XVIII.

Le Même au Même, à Pékin. 61

Chaque personnage en Europe semble avoir son caractère distinctif, ce que le Mandarin démontre par le portrait qu'on lui fait des différentes personnes qui composent une assemblée de Londres.

L E T T R E XIX.

Le Mandarin Ni-ou fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin. 76

L'Angleterre fait tout le commerce du Portugal. Cromwell acquit aux Anglois le privilège de réduire les Portugais à la misère.

L E T T R E XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 77

Le plénipotentiaire de France à Londres écrit pour se justifier & a assez de modération pour ne point nommer ceux qui l'ont mis dans ce cas.

L E T T R E XXI.

Le Même au Même, à Pékin. 78

La guerre a enrichi le Roi de Prusse qu'elle auroit dû ruiner : ce qui montre le peu de combinaison du ministère Anglois qui a fait changer ses guinées en Frédéric : puissent ceux-ci ne pas conjurer contre l'Angleterre !

L E T T R E XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la religion, à Pékin. 81

L'Angleterre a reçu de la France une nouvelle branche de population par l'admission des protestans réfugiés, que Louis XIV. contre les

intérêts de sa monarchie contraignent à s'expatrier, en punissant de divers supplices leur attachement à leur croïance.

L E T T R E XXIII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 85

L'industrie du Portugal tient toute à l'étranger : aussi les Anglois & les Hollandois en partagent-ils les richesses : c'est par grace qu'ils permettent à quelques naturels du país de travailler avec eux en sous oeuvre.

L E T T R E XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 87

Traits extérieurs auxquels un étranger peut à Londres connoître un Roïaliste & un républicain.

L E T T R E XXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la religion, à Pékin. 89

Jugement porté sur le vaste édifice de l'église de S. Paul de Londres. Pourquoi est-il peu fréquenté ?

L E T T R E XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 90

Description de la différence de servir la table chez un roïaliste ou chez un républicain. Mīlien que le Chinois voudroit y trouver pour son estomach.

L E T.

T A B L E.

27

L E T T R E XXVII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Londres. 93.

Le gouvernement Portugais n'a point de ma-
rine, celle de ce royaume est marchande & ne
connoît que la route de l'Amérique.

L E T T R E XXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 95.

Tout état en Europe trouve un obstacle au
despotisme. L'Angleterre seule l'a franchi.
Que son Roi abandonne la forme, il obtiendra
le fond : n'est-ce pas le tout ?

L E T T R E XXIX.

Le Même au Même, à Pékin. 97

La musique varie en Angleterre suivant les
façons. Point de nation plus sérieuse & qui
aime plus la musique & les musiciens : mais ils
doivent être étrangers, car personne ne cultive
cet art, & la modulation n'est pas même appro-
priée au génie du país.

L E T T R E XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin. 100.

Londres n'est la capitale de l'Angleterre que
par la quantité de peuple qui l'habite, car les
grands n'y viennent qu'incognito, réservant leur
faste & leur luxe pour leurs maisons de cam-
pagne.

L E T T R E XXXI.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 103

Le Portugal n'a point de finances, aussi cette partie ne cause point d'embarras au ministère, qui est toujours prêt à favoriser les faiseurs de projets.

L E T T R E XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 105

Géner les besoins physiques d'un peuple, c'est le réduire en esclavage : c'est pour cela que les Anglois semblent fuir leur patrie, de-là leurs richesses amassées avec peine pendant la guerre se répandent avec facilité après la paix.

L E T T R E XXXIII.

Le Même au Même, à Pékin. 107

Un commis de la compagnie des Indes Angloises s'est aquis des richesses immenses. Il a voulu avoir une charge marchande & ne l'a pas obtenue. La compagnie prétend même révéndiquer son opulence.

L E T T R E XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, Censeur de l'Empire, à Pékin. 109

Les Européens dépouillent les mers & leurs rivages pour garnir des cabinets; & cette fureur engloutit souvent les plus grandes richesses. D'autres amassent de vieux cuivres, dont la vétusté & la rouille font le prix.

L E T-

L E T T R E XXXV.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 112

Lisbonne est victime des plus terribles fléaux de la providence, & loin de s'humilier sous la main qui chatie cette ville, elle semble se jouer de ses malheurs.

L E T T R E XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 114

L'Anglois n'a point d'habitudes, mais des passions que l'âge ne fait qu'augmenter. Idée d'un juge à paix de Londres, dont l'aveuglement semble se réunir sur l'équité.

L E T T R E XXXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 115

La Reine d'Angleterre accouche d'un second prince : ce qui offre matière à réflexion sur les avantages ou les désavantages pour l'état d'une nombreuse famille royale d'Angleterre.

L E T T R E XXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 119

Description d'un *Auto-da-fé* à Lisbonne : habillemens des victimes, crimes qui les assujettissent aux peines d'un tribunal cruel & sanglant, que le Roi honore de sa présence, sans même connoître pourquoi ses sujets y font immolés.

L E T T R E XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kietou-na, à Pékin. 123

Portrait d'une coquette, animal commun en Europe.

Europe. La femme qui a revêtu ce caractère, ne le quitte qu'avec la vie. Son origine & ses progrès en Angleterre.

L E T T R E XL.

Le Même au Même, à Pékin. 126

Le soin qu'on prend en France de former une marine, altere son harmonie avec l'Angleterre. Maniere dont celle-ci commencera la guerre : raisons successives de guerre, de paix & de guerre.

L E T T R E XLI.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 127

Preuve de l'instabilité des monarques sur leur trône, par l'exemple du Roi de Portugal. La jalousie en est la cause, cette source des malheurs de ce Roïaume comme de ceux de l'Espagne.

L E T T R E XLII.

Le Même au Même, à Pékin. 130

On accuse des bonzes de la conjuration contre le Roi de Portugal. Un d'entre eux est mis à mort : mais sur tout autre motif.

L E T T R E XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 132

L'Auteur du Nord-Breton vient d'être puni & son écrit a été flétri, lorsque dans les tems antérieurs l'un & l'autre auroient été couronnés, & leurs juges flétris.

L E T -

L E T T R E XLIV.

Le Même au Même, à Pékin. 133

Origine du goût des Anglois pour la musique Italienne. Elle n'est point assortie au climat ni au génie de la nation : mais elle est étrangere & coute beaucoup : elle doit donc plaire quoiqu'on n'en entende pas même la langue : elle occupe des heures dont on seroit embarassé ; & qui se passent en rendez-vous : le Roi d'Angleterre se montre patriote en n'y assistant que par complaisance.

L E T T R E XLV.

Le Même au Même, à Pékin. 141

La musique, dans ses commencemens, fut accommodée à l'idiome propre à chaque nation. Elle exprimoit alors les sentimens & les situations du corps ou de l'ame. Les notes furent ensuite inventées : mais chaque peuple avoit sa maniere de les moduler. L'une est-elle supérieure à l'autre ? Cela est difficile à décider, cependant l'Italienne réduite aux roulades & aux passades semble avoir tout gâté : & *Handell* en s'y astreignant a entierement corrompu la musique Angloise.

L E T T R E XLVI.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Champi-pi, à Londres. 150

Splendeur & magnificence des commis de la factorie Angloise à Lisbonne. Jeu ruineux, somptuosité de leurs fêtes, de leurs habillemens qui font rester en Portugal, ce que l'industrie Angloise devoit en retirer. Avantages que le tremblement de terre a procuré à quelques uns d'entre

d'entre eux. Un bal se donne qui offre l'occasion de parler des différentes personnes qui y figurent. La factorie aura bientôt besoin d'une nouvelle punition du ciel pour se relever.

L E T T R E XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 160.

Il va au *Ridoto* de Londres, & fait la description de cette assemblée. Motifs qui empêchent ou font danser les ministres des diverses puissances étrangères. Portrait des femmes sages ou prostituées qui y figurent.

L E T T R E XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 166.

La paix a augmenté la galanterie en Angleterre. Les modes de France y ont pris un empire absolu. La nouvelle forme des chapeaux a paru utile à la débauche, & les Angloises l'ont adoptée.

L E T T R E XLIX.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 168.

Le Mandarin assiste à une audience du premier ministre de Portugal. Il n'est pas concevable avec quelle rare méthode il répond à une multitude innombrable qui l'attend à son passage : & les satisfait tous, en ne laissant parler personne.

L E T-

L E T T R E L.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 172

On peint en Angleterre les femmes les plus fameuses par leurs charmes, vertueuses ou non, les hommes celebres en tous genres: pour en représenter d'inconnus, il faut faire les portraits des membres du Parlement du parti de la Cour.

L E T T R E LI.

Le Même au Même, à Pékin. 174

Un ministre disgracié est rappelé à Versailles: ce qui marque la foiblesse du monarque, ou le besoin dont est le ministre, ou la puissance de l'esclave favorite.

L E T T R E LII.

Le Même au Même, à Pékin. 176

Mariage d'un Prince Allemand avec la soeur du Roi d'Angleterre. Il doit braver la rigueur de l'océan, la politique ne lui permettant pas de prolonger son séjour à Londres.

L E T T R E LIII.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 177

Les fléaux du ciel sur Lisbonne semblent avoir ouvert la porte à tous les vices. Le despotisme y a également concouru.

LET-

L E T T R E L I V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 178

Il est facheux que les monarques ne puissent se rendre visite, comme ils ont la liberté de s'écrire. L'embaras de la réception en fait la difficulté. Si Louis XV. & Georges III. se voioient, quel bien pour leurs états respectifs !

L E T T R E L V.

Le Même au Même, à Pékin. 181

Les Parlemens de France parlent au Roi avec la fermeté qu'a perdu le Parlement d'Angleterre : & qu'ils perdroient eux-mêmes au-delà du pas de Calais.

L E T T R E L V I.

Le Même au Même, à Pékin. 182

L'Ancien ministre Anglois auroit été rétabli, s'il avoit pu s'accorder avec le monarque : mais le peuple pourra bien une seconde fois forcer le Roi à lui rendre son poste.

L E T T R E L V I I.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 184

Les Portugaises sont belles mais d'une couleur singuliere. Les Fidalgos sont ennemies du jour.

L E T T R E L V I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 186

Trois personages merveilleux qui ont partagé l'attention de tous les ordres d'Angleterre, depuis que le Mandarin y est. Leur sort également triste & déplorable.

T A B L E. 281

L E T T R E LIX.

Le Même au Même, à Pékin. 188

Différens raisonnemens sur le dernier traité de paix. Si un plomb mal-adroit eut atteint le Roi de Prusse, la guerre étoit finie, & le héros du siècle n'étoit plus qu'un aventurier aussi blâmé qu'on l'a comblé d'éloges.

L E T T R E LX.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 190

Fatalité qui semble poursuivre Joseph I. de Portugal. Ses qualités personnelles sembloient le mettre à l'abri de tant de malheurs auxquels sa douceur a pu donner lieu.

L E T T R E LXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 192

Les peuples Européens s'y sont pris trop tard pour penser à regagner leur liberté : le despotisme a jetté de trop profondes racines. L'extrémité qui pourroit être favorable ne serviroit qu'à éloigner de quelque tems l'asservissement total mais inévitable, même en Angleterre.

F I N.

